This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

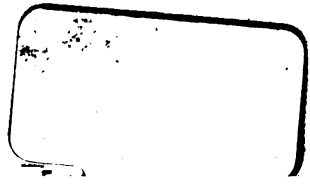
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

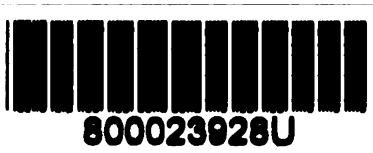
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600023928U




800023928U

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES

VOYAGES MARITIMES

DES ANCIENS NAVIGATEURS DE MARSEILLE,

PAR M. D. A. AZUNI,

Chevalier de l'Empire et de l'Ordre Impérial de la Réunion, Président en la Cour Imp. de Gênes; Conseiller de S. M.; ancien Membre du Corps Législatif; des Académies des Sciences de Turin, de Naples, de Florence, de Modène, de Carrare, d'Alexandrie, de Trieste; de l'Athénée des Arts, et de l'Académie de Législation de Paris, de celle des Sciences et Arts de Marseille; de l'Académie Imp. des Sciences de Gottingue, de celle de Gênes et de Mantoue; de la Société Italienne; et de la Société d'émulation de Cambrai.

GÊNES,

CHEZ H. BONAUDO, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Place des Écoles Pies, N.° 1258.

1813.

~~200. b. 106.~~

203. c. 142.

BIBLIOTHECA·BODLEIANA·

A Son Excellence

Monseig.r le Comte Sénateur LUOSI, Grand Dignitaire de l'Ordre Royal de la Couronne de fer, Grand Officier de la Légion d'honneur, Grand Juge Ministre de la Justice du Royaume d'Italie, Membre de l'Institut Royal et de plusieurs Sociétés savantes.

MONSEIGNEUR,

LA bonté particulière dont VOTRE EXCELLENCE *daigne m'honorer; et les sentimens de reconnaissance que je Vous ai voués depuis longtems, sont des titres qui m'autori-*

saient à faire paraître cet ouvrage sous vos auspices. Mais la permission que Vous m'avez accordée avec tant de générosité, aurait été complète, si Vous ne m'aviez pas défendu de Vous faire des éloges.

Je n'aurais pas entrepris, sans doute, de Vous représenter tel que Vous êtes; il me serait difficile d'y réussir avec cette perfection qu'exigeait l'éclat de vos vertus, car la gratitude est rarement éloquente. Je sais d'ailleurs que les éloges les mieux mérités paraissent toujours superflus; et très-souvent la malignité se plaît à soupçonner l'auteur de vouloir faire réfléchir sur lui-même quelques rayons de cette gloire qu'il prétend donner.

Ce sera par Vous-même, MONSEIGNEUR, que votre nom passera glorieusement à la postérité, comme il est déjà fixé parmi vos contemporains. On se souviendra avec charme de la dignité qui Vous entoure, en remplissant la charge éminente de premier Ministre de la Justice; de la sagacité et de la pénétration qui Vous distinguent dans l'exercice de vos fonctions; de cet amour actif de l'ordre que vous savez tempérer par une bonté généreuse et compatissante; de cette attention constante de soumettre au devoir, moins par la crainte des peines que par l'attrait de la persuasion et des récompenses; et enfin de toutes ces vertus

qui. Vous ont rendu les délices de l'ordre judiciaire confié à votre administration, à jamais mémorable.

On doit voir de tels Ministres sous l'empire du GRAND NAPOLÉON; *d'un Monarque qui a étonné l'Univers par ses nombreux triomphes, comme il le gouverne par la force de son génie.*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

De VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéissant Serviteur,
Le Chev.r D. A. AZUNI.

Gênes, le 16 septembre 1813.

AVANT-PROPOS.

J'avais lu à la séance publique de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Marseille, le 10 juillet 1803, une notice sur les Voyages maritimes de Pythéas, navigateur et cosmographe de cette Ville.

Les éloges que mes Collègues m'ont prodigués en cette occasion, me déterminèrent à la laisser publier dans les actes de l'Académie.

Ces éloges me causèrent, à la vérité, un moment d'illusion; mais une étude plus approfondie et plus étendue des monumens historiques, la lecture assidue de l'histoire ancienne, et les réflexions que le tems et l'expérience font naître, ne tar-

dèrent point à me persuader des défauts de mon travail.

Dès-lors, je ne regardai plus ma notice que comme une ébauche trop imparfaite, pour qu'elle pût justifier l'idée avantageuse qu'on s'en était formée, et je ne considérai plus les éloges du public que comme un encouragement qui m'imposait en même tems l'obligation de refaire entièrement mon ouvrage que j'avais permis trop légèrement de publier.

Mon premier but dans ce travail a été de revenir sur les objets de littérature, qui avaient le plus occupé mes loisirs. Tout ce que la lecture des anciens et des modernes a pu me fournir sur un sujet si peu développé, a formé l'idée principale de mes soins. Après avoir changé le plan de ma notice et le titre même, j'ai approfondi davantage la matière, et j'ai discuté plusieurs points que

avais oubliés. Tout ce qui m'a paru erroné ou défectueux, a été rectifié, à peine quelques pages ont été conservées en entier ; aussi c'est moins une nouvelle édition qu'un nouvel ouvrage sur le même sujet, que je publie aujourd'hui.

L'histoire de la Gaule Méridionale à l'époque reculée de la fondation de Marseille que j'examine, manque des détails qui piqueraient la curiosité des lecteurs. Les événemens qu'elle retrace, sont souvent sans connexion les uns avec les autres, et par cela même quelquefois dépourvus d'intérêt.

Il m'eût été facile, comme ont fait quelques écrivains modernes, de suppléer par des conjectures aux détails et aux liaisons qui manquent, et d'animer par ce moyen la route ingrate que je vais parcourir ; mais j'ai préféré l'exactitude à l'agrément

cependant essuyé des reproches (1).

Je pense, et tous les vrais savans seront d'accord avec moi, que tout ouvrage, dont l'objet est d'éclaircir quelque point d'antiquité, doit avoir pour base les citations exactes et précises des autorités sur lesquelles on se fonde pour établir son opinion.

L'historien qui narre les événemens de son tems, est cru en proportion de l'opinion que le public a conçue de sa véracité, et des moyens qu'il a eus d'être bien instruit; mais celui qui décrit les événemens d'un

---

(1) Un écrivain de nos jours, en parlant de ma dissertation sur l'origine de la Boussole, que j'ai publiée à Paris en 1809, dans un article du journal..... me reprocha les nombreuses citations dont je l'ai ornée. Malgré cette critique, qui était une excuse pour lui-même, je fus très-flatté par sa plume élégante. Je pense qu'il en fera de même à la publication de ces Mémoires; dans ce cas, il trouvera ici ma réponse toute prête.

tems éloigné, n'a aucun droit à la confiance du public, à moins qu'il ne produise des témoignages à l'appui de ses assertions. Sans ces autorités il pourra écrire des récits amusans, mais on ne dira pas qu'il ait fait une histoire authentique (1).

J'ai toujours eu pour système de ne rien avancer sans indiquer les sources où j'ai puisé, et sans citer mes garans; et afin que le lecteur soit plus à portée de vérifier mes citations, et de juger si j'en ai fait un emploi convenable, je donne une table des auteurs, dont je me suis servi dans cet ouvrage.

J'ai suivi en cela l'exemple de *Pline* l'ancien, le plus savant des écrivains de Rome, dont l'ouvrage est le résultat de ce qu'il y avait de meilleur dans les livres des Grecs

(1) Robertson, *Hist. de l'Amér.*, préf. p. xxviii.

et des Romains. Il nous apprend lui-même, que pour perfectionner son histoire naturelle, il avait consulté deux-mille volumes environ, et plus de cent autres choisis (1).

Il déclare ensuite qu'il ne prétend point s'approprier les découvertes des autres ; qu'un honnête homme doit avouer la reconnaissance qu'il doit à ceux dont il a profité, et qu'il y aurait de la bassesse et de l'ignorance à courir le risque d'être surpris dans un larcin, quand on peut avec honneur payer ses dettes, sur-tout lorsque nous pouvons nous former, avec des intérêts, un

---

(1) *Viginti millia rerum dignarum cura ex lectione voluminum circiter duum millium, quorum pauca admodum studiosi attingunt, propter secretum materiae, ex exquisitis Auctoribus centum inclusimus triginta sex voluminibus.* PLINIUS, *Hist. nat.*, lib. 1, pag. 3.

capital légitime et honorable (1).

C'est, pour le dire en passant, ce que devraient avoir sous les yeux ceux qui écrivent l'histoire, et qui forment le projet d'être utiles à la société.

Quant à moi, déterminé par des circonstances particulières à mettre promptement au jour cet ouvrage, je me suis hâté de donner à la Ville de Marseille et à son Académie, dont j'ai l'honneur d'être membre, ce témoignage de mon attachement. J'espère de l'indulgence de mes Collègues, qu'ils rectifieront mes incorrections.

---

(1) *Est enim benignum, ut arbitror, et plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris . . . . Obnoxii profecto animi, et infelicis ingenii est, deprehendi in furto malle, quam mutuum reddere, cum praesertim sors fiat ex usura.* Plin., loc. cit., pag. 4.

CATALOGUE

Des Auteurs et Écrits cités dans cet Ouvrage.

A

Agathias, De Bello Goth.
Anderson, Hist. Deduct.
Athenæus, Deipnos.
Angrin Jonas, Specimen Islandiae.
Anville (d'), Géographie Ancienne abrégée.
Apollodori, Argonauticon., Scholiast.
Appianus, Hist. Civil. Rom.
Andres, Storia e Progressi d'ogni Letteratura.

B

Bochart, Geographia Sacra.
Bayle, Dict. Histor. et Crit.
Buffon, His. Nat., Édit. de Sonnini.
Biot, Astronomie Physique.

C

Ciceronis, Opera.
Caesaris, De Bello Gallico.

Cæsaris, De Bello Civili.
Charles, Dissertation sur les Eaux de Bourbonne.
Clementis Alexandrini, Opera.
Carli, Opera.
Cartesii, Opera.
Campomanes, Dissertation sur le Periple d'Hannon.
Cléomedes, De Sphaera.
Cellarius, Geographia Antiqua.
Cluverius, Germania Antiqua.
Cambden, Britannia.

D

Diodorus Siculus, Histor.
Demosthenis, Opera.
Diogenis Laertii, in Thaletem.
Dutens, Origine des découvertes.
Dissertation sur l'Origine de la Boussole, par l'Auteur de cet ouvrage, 2.e édit. de Paris 1809.

E

Eusebius, Chronologia.
Emmius, De Republ. Graecor.
AElianus, Variar. Historiar.
Eudoxii, De la Circonférence de la terre.

F

Fortia d'Urban, Histoire Ancienne des Saliens.
Fabricius, Bibliot. Graeca.
Fournier, Hydrographia.

FRERET, Observations Générales sur la Géographie, MS. cité par S.te-Croix.
FRACASTORI, Opera.
FORSTER, Histoire des Découvertes et des Voyages faits dans le Nord.

G

GASSENDI, Opera.
GEMINUS, Isagogè.
GRABERG, De Hemso, œuvres, MS.
GAUSSELIN, Géogr. des Grecs analysée.
GRONOVIUS, Thesaur. Antiq. Graecar.

H

HORATII FL., Opera.
Histoire Univers., par une Société de Gens de Lettres.
HUET, Commerce et Marine des Anciens.
HYERONIMI (sancti), Epist. Ad Galatas.
HERODOTUS, Histor.
Histoire Littéraire de la France.
HIPPARQUI, Commentaria.
HANNON, Periple.
HENDREICK, Massilia.

I

JUSTINUS, Histor. ex Trogo Pompejo.
ISIDORUS, Originum.
JULIEN DU RUET, Hist. du Commerce des Anciens.

K

KALSTROM, De Thule.

L

Lucani, Pharsalia.
Larcher, Histoire.
Lobo, Voyage Historique d'Abissinie.
La Lande, Astronomie.
La Place, OEuvres.
Leibnitz, De Origine Gentium, Miscellanea.

M

Montfaucon, L'Antiquité Expliquée.
Montesquieu, Esprit des Lois.
Malte-Brun, Précis de la Géographie Universelle.
Merula (Paulus), De Gallia.
Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.
Mémoires de l'Académie des Inscript. et Belles Lettres.

O

Ovidii, Opera.
Orbis Veteribus Notus.
Ortelius, Theatrum Mundi.

P

Plinius. Histor. Natur., ed. Helzeviri.
Pomponius Mela, De Situ Orbis.
Polybius, Historia.
Pausanias, In Phoci.
Plutarchus, De Placitis et Dictis Philosoph.
Ptolemaei, Opera.
Procopius, De Bello Gothico.
Praetorius, Acta Borussiae.
Pinedo, Breviarium ad Stephanum, de Urbibus.

Q

Quinti Curtii, Historia.

R

Robertson, Histoire de l'Amérique.
Ruffi, Histoire de Marseille.
Riccioli, Almag. Nov.
Rudbeck, Atlant.
Raymond, Dissertation sur les Sciences et Arts de Marseille.

S

Strabo, Geographia.
Silius Italicus, Punicorum.
Scynus, Orbis Descriptio.
Seneca, Opera.
Sainte-Croix, Examen Critique des Historiens d'Alexandre, deuxième édition de Paris.
Stephanus, De Urbibus.

T

Timaei, Apud Marcianum Heracl.
Thévenot, Voyages.
Titi Livii, Histor.
Taciti, Histor.
Tollius, Epist. itiner.

V

Volaterranus, Geographia.
Varro, De Latini Sermonis Origine, Dissertatio.
Valerius Maximus, Histor.
Virgilii, Opera.

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Voyages Maritimes des anciens Navigateurs de Marseille.

§. I.er

Etat de la Gaule lors de la Fondation de la ville de Marseille.

Les Druides qui étaient les chefs de la religion dans la Gaule, ensevelis dans le silence des forêts qu'ils habitaient constamment, cherchaient par toutes sortes de moyens à entretenir la masse de la nation dans l'ignorance et dans la férocité dont ils profitaient.

Philosophes en même tems et théologiens, ils enseignaient la physique et la morale; ils fesaient croire qu'ils étaient en commerce avec la divinité, et qu'ils savaient ce que les

dieux exigeaient des hommes (1): ils s'appliquaient aussi à découvrir les choses futures, soit par les augures, soit par un art conjectural (2), et se servaient du *gui* de chêne dans les pratiques mystérieuses de leur art divinatoire (3).

C'est ainsi que les Druides jouissaient d'un grand crédit parmi le peuple qui s'était aveuglement soumis à leur autorité (4); qu'ils

---

(1) *Druidae, quod dii velint se scire profitentur.* Pomp. Mela, lib. 3, c. 2.

(2) *Partim auguriis, partim conjectura, quae essent futura docebant.* Cicero, *De Divinat.*, lib. 3.

(3) Tout ce qui croissait sur le chêne était sacré pour les Gaulois. — *Plin.*, lib. 16, *c.* 44.

Les feuilles de cet arbre sacré leur servaient dans toutes leurs cérémonies religieuses; le *gui* qui s'y trouve rarement, était en particulier l'objet de leur idolatrie, ils le regardaient comme un présent du ciel, très-rare et même le plus précieux. — *Mont-Faucon*, Antiq. Expliq., *tom.* 2, *part.* 2, *lib.* 5, *c.* 6.

(4) Lucain dans sa Phars., lib. 1, v. 452, s'adresse aux Druides en ces termes:

Solis nosce deos et caeli numina vobis
Aut solis nescire datum; nemora alta, remotis
Insolitis lucis, etc.

avaient la principale part dans l'administration des affaires et de la justice ; qu'ils étaient exempts de tributs, de service militaire, et de toute espèce de charges ; que par leur conseil on fesait la paix ou la guerre, qu'on suspendait les coups au milieu d'une bataille, et que la fureur des combattans s'appaisait à leur vue (1).

Soit que les Druides voulussent exercer la mémoire de leurs disciples, ou qu'ils appréhendassent que leurs mystères ne fussent profanés, ils les obligeaient d'apprendre par cœur un grand nombre de vers qui contenaient leur doctrine, et leur défendaient de les écrire (2).

---

(1) *Druidae a bello abesse consueverunt, neque tributa una cum reliquis pendunt, militiae vacationem omniumque rerum habent immunitatem.* Cæsar, *De Bello Gallico*, lib. 6, c. 13., Diod. Sic., lib. 5 ; Pomp. Mela, lib. 3 ; Strab., lib. 4.

(2) Cette manière de mettre en vers la philosophie et la théologie, et de l'apprendre par cœur, était fort ancienne ; et si on en croit Appulée, elle dura jusqu'à Phérécyde qui, le premier, introduisit la prose dans les écoles : *Versum nexu*, dit-il, *repudiato, conscribere ausus passivis verbis Pherecydes.*

Il importait aux Druides d'entretenir le peuple dans l'ignorance la plus profonde, et de le tenir dans leur dépendance; aussi leur théologie était obscure, très-embarrassée et remplie de mystères : elle reposait cependant sur une base principale qui fait honneur à leur raison, c'est-à-dire, l'immortalité de l'ame, à laquelle ils attachaient la plus grande importance. Ils disaient au sujet de la mort qu'on ne fesait, en mourant, que passer d'une vie à l'autre, dont la mort était le milieu (1). Cette croyance rendait les anciens Gaulois si intrépides, que plusieurs se jetaient dans les bûchers allumés pour brûler les morts, et tous affrontaient les plus grands périls de la guerre, regardant comme une insigne lâcheté de ne vouloir pas exposer une vie

---

(1).....*Vobis auctoribus umbrae*
Non tacitas Erebi sedes Ditisque profundi
Pallida regna petunt; regit idem spiritus artus
Orbe alio, longae (canitis si cognita) vitae
Mors media est. Certe populi quos despicit Arctos
Felices errore suo, quos ille timorum
Maximus haud urget teti metus; inde ruendi
In ferrum meum prona viris animaeque capaces
Mortis et ignavum rediturae parcere vitae.

LUCAN., *Phars.*, v. 454.

passagère pour une autre qui devait durer toujours (1).

Aussi, d'après le même principe, les Gaulois brûlaient et enterraient avec les morts différens objets qui leur avaient servi pendant la vie, et jetaient dans les bûchers des lettres écrites, avec la persuasion que le défunt pourrait les lire dans une autre vie. Aussi un Gaulois ne craignait pas de prêter de l'argent à ses amis, avec la condition qu'il ne lui serait rendu que dans le lieu où ils se rencontreraient après la mort (2).

Le seul trait intéressant qui nous soit parvenu de la religion druidique, c'est l'opinion qui, en admettant l'immortalité des ames, leur assignait pour demeure dans l'autre vie, non pas le sombre royaume de Pluton, mais

---

(1) *Unum ex iis quae praecipiunt Druidae in vulgus effluxit, videlicet, ut forent ad bella meliores, alternas esse animas, vitamque alteram ad manes.... erantque qui se in rogos suorum, velut una victuri libenter immitterent.* POMP. MELA, *De situ orbis*, lib. 3, c. 2.

(2) *Itaque cum mortuis cremant ac defodiunt, apta viventibus olim. Negotiorum ratio etiam et exactio crediti deferebatur ad inferos.* POMP. MELA, *loc. cit.*

l'immensité des airs et les nuages errans.

Les Gaulois, d'après la même doctrine, pensaient aussi que le seul moyen d'appaiser les dieux et de sauver la vie d'un homme en danger, c'était d'immoler à sa place un autre homme. On doit offrir, disaient-ils, aux dieux la victime la plus excellente; or, rien n'est plus excellent que l'homme; donc les victimes humaines sont les plus agréables à la divinité (1).

Il est vrai qu'ils ajoutaient, par intérêt, sans doute, et par politique, que pour ces sacrifices on devait commencer par les hommes les plus criminels; ils immolaient donc par préférence des coupables; car les Druides leur avaient persuadé que des sacrifices nombreux d'hommes fertilisaient les terres, et cela pour

---

(1) *Natio est omnis Gallorum admodum dedita religionibus, atque ob eam causam qui sunt affecti gravioribus morbis, quique in praeliis periculisque versantur, aut pro victimis homines immolant, aut se immolaturos vovent, administrisque ad ea sacrificia Druidibus utuntur. Quod pro vita hominis, nisi vita hominis reddatur, non posse aliter deorum immortalium numen placari arbitrantur; publiceque ejusdem generis habent instituta sacrificia.* CÆSAR, *De Bello Gallico*, lib. 6, c. 15.

engager en même tems le peuple à ne jamais favoriser l'évasion des accusés. Mais malheureusement les Gaulois, au défaut de criminels, sacrifiaient sans scrupule des innocens: tant ils étaient persuadés de la nécessité des victimes humaines (1).

Ainsi, fortifiés dans le mépris de la mort par le dogme de l'immortalité de l'ame, point essentiel de leur croyance religieuse, les Gaulois, accoutumés d'un autre côté au sang par celui des victimes humaines qu'ils fesaient couler sans horreur, sur les autels de leurs divinités barbares; à peine connaissant l'agriculture qu'ils dédaignaient comme une occupation servile, ou qu'ils fuyaient comme un travail pénible et honteux, ils n'avaient de métier que la guerre, ni d'autres ressources contre les besoins et l'ennui que la chasse et la pêche: aussi ils laissaient aux femmes et aux enfans le soin de cultiver la terre et de garder les troupeaux (2).

---

(1) *Supplicia eorum* (poursuit César lieu cité) *qui in furto, aut latrocinio, aut aliqua noxa sint comprehensi, gratiora diis immortalibus esse arbitrantur. Sed quum ejus generis copia deficit, etiam ad innocentium supplicia descendunt.*

(2) Polybe, *Hist.*, lib. 2; Strab., *Geogr.*, lib. 4.

Des mœurs si féroces ne pouvaient s'adoucir d'elles-mêmes, et la Gaule, ignorante à-la-fois et superstitieuse, serait restée longtems sauvage, sans l'arrivée des Phocéens qui s'y réfugièrent en quittant l'Ionie, et y fondèrent la ville de Marseille.

§. II.

Arrivée des Phocéens dans la Gaule. Fondation de Marseille.

La fondation de la ville de Marseille, qui contribua puissamment à la civilisation de la Gaule, est un des événemens les plus importans de l'histoire. Justin en a transmis des détails très-anciens (1), qui ont été copiés par tous les écrivains postérieurs; aucun d'eux n'a mis en doute leur authenticité, quoiqu'ils soient évidemment fabuleux; je vais les retracer, d'après le récit de cet auteur.

Les habitans de la ville de Phocée en Ionie, sur la mer de ce nom, au nord de

(1) Justinus, *Histor. ex Trogo Pompejo*, lib. 43, cap. 3.

Cumes, ville d'Eolide, étaient originaires d'Athénes, et grands navigateurs.

Les Perses leur firent la guerre pour tâcher de les réunir à l'empire. Harpalus, général de Cyrus, tenait leur ville assiégée et les pressait vivement, lorsqu'ils formèrent la résolution de quitter leur pays natal, plutôt que de se laisser subjuguer. Ils lui demandèrent une trève de deux jours, comme pour délibérer sur les propositions qui leur avaient été faites. L'ayant obtenue, ils profitèrent de ce tems pour embarquer leurs femmes, leurs enfans, les statues de leurs dieux, tout ce qu'ils purent emporter; passèrent à *Chio*, et jurèrent de s'éloigner de ces contrées autant qu'ils le pourraient, pour ne plus entendre prononcer le nom des Perses (1).

---

(1) *Cum Cyrus maritimas urbes Graeciae occuparet et Phocaenses ab eo expugnati, omnibus angustiis praemerentur quam longissime ab imperio Persarum ubi ne nomen quidem eorum audirent; atque ita in ultimos Galliae sinus navibus profecti....Massiliam condiderunt.* Isidor., *Originum*, lib. 15, c. 1, pag. 201.

Horace, conseillant aux Romains, affligés par les guerres civiles, de quitter un sol maudit, pour aller

De-là ils se répandirent sur les côtes de la Lucanie, de la Ligurie, de la Gaule Méridionale, bâtirent plusieurs villes, entre autres *Velie* en Italie, et s'arrêtèrent sur la côte méridionale de la Gaule *Braccata*, appelée ensuite *Narbonnaise* (1), non loin de l'endroit où le Rhône se jète dans la mer, et où ils découvrirent le port de *Lacydon*, dont parlent les anciens géographes, et qui existait déjà avant l'arrivée des Phocéens (2).

---

chercher, dans les Iles Fortunées, un ciel plus propice, et une patrie plus tranquille, s'appuye sur l'exemple de l'émigration des Phocéens.

.....*Phocaeorum*
Velut profugit execrata civitas,
Agros atque lares proprios habitandaque fana,
Apris reliquit et rapacibus lupis.

Epod., *Carm.* 16, v. 17 et seq.

(1) On connaît l'étymologie du nom de *Braccata* donné anciennement à cette partie des Gaules qui prit sous Auguste le nom de Narbonnaise. Diodore de Sicile, *liv.* 5, est le premier auteur qui parle de ces haut-de-chausses que les Gaulois appelaient *Bragues*. On sait aussi que le reste de la Gaule Transalpine portait le nom de *Comata*, et la Cisalpine, celui de *Togata*.

(2) *Ibi portus* Lacydon, *et in eo ipso Massilia, quod locum hunc propter portum adpulsu fidelissimum navigantes sibi elegerunt.* VOLATERRANUS, *Geogr.*, lib. 3.

Ayant trouvé les Gaulois dans un état presque sauvage, mais frappés de la beauté du lieu, quoique stérile et sec, ils songèrent à s'y établir (1).

Simos et *Protis* qui étaient les chefs de cette expédition, s'apercevant que les Gaulois étaient trop redoutables pour qu'ils osassent ne rien entreprendre sans leur consentement, se rendirent auprès de *Nannus*, roi des peuples qui habitaient ces contrées, et qu'on appelait *Ségobrigiens* (2), ils lui de-

---

(1) Agathias, *De Bello Goth.*, lib. 1:

Habent Franci Massiliam urbem, Jonum olim coloniam. Hanc enim Phocaenses quondam per Medos sedibus suis abacti incoluere. Dario Hystaspis filio rege Persarum regnante.

Silius Italicus *in* 15, en parlant des colonies phocéennes, s'explique ainsi, à l'égard de la colonie de Marseille.

Aerias alpes, occurrunt mœnia Graiis
Condita Massiliae, populis accinta superbis
Barbarus immani quae territat accola ritu.
Antiquae morem patriae cultusque habitumque
Phocaeis armisonas inter tenet hospita gentes.

(2) Les Ségobrigiens étaient les mêmes peuples que ceux qui sont appelés *Salyes* par Strabon, *Saliens* par Florus, *Salviens* dans l'Épitome de Tite Live, et *Salluviens* par Pline. Ils occupaient les en-

mandèrent la permission de bâtir une ville.

Nannus était occupé en ce moment des préparatifs du mariage de sa fille *Gyptis*. Suivant l'usage du pays, tous les prétendans devaient se rassembler dans un festin, et celui auquel elle offrirait une coupe remplie d'eau, devait être l'époux choisi.

Les Phocéens sont invités; Gyptis y paraît, mais oubliant tous ceux de ses compatriotes qui ambitionnaient sa main, charmée des graces de Protis, elle lui présente la coupe. Protis, en l'acceptant, devint gendre du roi des Ségobrigiens, et obtint de suite le terrain qui lui était nécessaire pour bâtir une ville (1).

---

virons de Marseille et la partie de la Provence la plus voisine du Rhône, à-peu-près le pays qui forme actuellement le Département *Des Bouches du Rhône*. Plusieurs peuples, comme les *Oxibiens*, les *Déciates*, les *Réiens*, et même ceux des *Liguriens*, qui habitaient à l'occident du *Var*, fesaient partie des *Saliens*; cependant ils en sont quelquefois distingués. Les auteurs anciens ne sont point d'accord ni exacts sur les limites de ces peuples. — *Voyez l'ouvrage intéressant de M. de Fortia d'Urban, intitulé*: Histoire Ancienne des Saliens, *pag.* 6.

(1) *Duces classis, Simos et Protis fuere. Itaque regem Segobrigiorum, Nannum nomine, in cujus*

Les historiens et géographes anciens s'accordent à reconnaître les Phocéens pour les

---

finibus urbem condere gestiebant, amicitiam petentes conveniunt. Forte eo die rex occupatus in apparatu nuptiarum Gyptis filiae erat. Quam more gentis electo inter exules genero nuptum tradere illic parebat. Itaque cum ad nuptias invitati omnes processissent, rogantur etiam graeci hospites ad convivium. Introducta deinde virgo, cum juberetur à patre aquam porrigere ei quem virum eligeret, tunc, omissis omnibus, ad Graecos conversa, aquam Proti porrigit: qui factus ex hospite gener, locum condendae urbis a socero accepit. JUSTINUS, *loc. cit.*

Je ne prétends pas donner du ridicule à ce rapport de Justin, copié par tous les historiens de Provence et de Marseille; encore moins de réfuter l'histoire merveilleuse de cette fille de roi qui présente une coupe et sa main à un inconnu tombé, pour ainsi dire, des nues; de ce père qui a la complaisance d'applaudir à ce choix sans examen; et de tous ces princes concurrens qui supportent cet affront sans le venger, et retournent tranquillement dans leurs états. Je dirai seulement que, dans la fable de Virgile, au moins trouve-t-on une reine amante, un Turnus, un Mézence et plusieurs princes du voisinage qui s'opposent au mariage de la fille du roi Latinus avec le Troyen fugitif; et ce ne fut qu'après bien de sang répandu que le pieux Énée épouse sa Lavinie.

fondateurs de Marseille ; mais il n'y a pas entre eux la même unanimité sur l'époque de sa fondation.

Eusèbe (1) et Athénée (2) prétendent que ce fut en la troisième année de la quarante-cinquième Olympiade. Solinus et Timée la placent en la première année de la même Olympiade, c'est-à-dire, 600 ans avant J.-C. (3). Justin la rapporte au règne de Tarquin l'ancien (4). Isocrates, Thucydides, Pausanias, la fixent sous le règne de Darius. Le P. Petau la date de 539 ans avant J.-C. ; Cluverius à l'an 598 ; d'autres à l'an 591. Quelques auteurs cités par Anderson (5), la font remonter, au contraire, avant même la fondation de Rome : Usserius et Lenglet du Fresenois l'ont fixée, d'après l'opinion de Timée, à la première année de la quarante-cinquième Olympiade, quoique les auteurs de l'histoire universelle la placent à l'année 148 de la fondation de Rome (6), ou 120 ans avant

(1) *Chronolog.*, lib. ult.
(2) Athenæus, Deipnoss.
(3) Larcher, tom. 7, pag. 437.
(4) Justin, *loc. cit.*, c. 3.
(5) Hist. deduct., c. 2.
(6) Tom. 14, p. 275.

le combat de Salamine, suivant Scynus (1).

L'opinion de Timée (2), qui établit la fondation de Marseille à 600 ans avant l'ère chrétienne, paraît devoir l'emporter sur les autres, car cet écrivain avait vécu long-tems à Marseille, où il avait été exilé. En outre le combat de Salamine, d'après les chronologistes les plus accrédités, eut lieu l'an 480 de Rome, ce qui fait coïncider la fondation de Marseille à l'an 600 avant notre ère.

Après la mort du roi Nannus qui protégeait cette ville naissante, les Ségobrigiens qui craignaient qu'elle ne devînt funeste à leur indépendance, l'attaquèrent plusieurs fois avec le secours des Liguriens; mais elle sut résister avec courage, et remporta plu-

---

(1) *Orbis descriptio*, v. 264 et seq.

(2) Je rapporterai ici les vers de Timée, près Marcien Heroclette, traduits en latin par Frédéric Morel, pag. 18:

.....cui continens
Massilia magna civitas colonia
Phocensium, atque hanc in Ligustina priu
Quam pugna Salamina daretur, struxerant
Annis decem denis, ut aiunt, insuper
Denisque bis: Timaeus ita ait conditam.

sieurs victoires sur ses ennemis (1). Ne pouvant pas triompher de cette ville par la force armée, les Ségobrigiens méditèrent de s'en emparer par la ruse.

Le jour de la fête des Floraux (2), que les Marseillais devaient célébrer avec solennité, fut celui qu'ils choisirent pour l'exécution de leur complot. Ils envoyent sous divers prétextes un grand nombre de leurs guerriers les plus robustes dans l'intérieur de la ville; ils en font entrer d'autres cachés dans des chariots couverts de feuillages, afin de tromper tous les regards.

Leur roi nommé *Comanus*, avec la plus grande partie de son armée, s'avance du côté de la colline et se prépare à surprendre la ville pendant la nuit, aidé de ceux qui s'y étaient introduits auparavant; mais le Ciel qui avait favorisé l'établissement de cette ville, voulut encore la sauver dans cette occasion.

---

(1) Justin., *loc. cit.*

(2) Jeux en honneur de Flore, déesse des fleurs. Plusieurs auteurs, parmi les anciens, font mention des désordres qui se commettaient publiquement à la célébration des jeux floraux. — Ovid., *Fast.*, lib. 5, v. 195; Seneca, *ep.* 97; Lactant., lib. 1, c. 20.

Une femme gauloise qui aimait tendrement un jeune Marseillais, lui révéla tout le complot, afin qu'il pût échapper au massacre; celui-ci en informe aussitôt les magistrats; on arrête ceux des ennemis qui étaient dans la ville, et on les fait mourir: on tend des embûches au roi lui-même, et au moment où il pensait surprendre Marseille, il est attaqué lui-même et mis à mort avec sept-mille des siens (1).

Cet événement fut un avis aux Marseillais d'user des précautions contre leurs voisins; ils gardèrent en conséquence, même en tems de paix, plus soigneusement les portes et les murs de la ville; firent des patrouilles, surveillèrent scrupuleusement les étrangers qui arrivaient dans la ville (2).

---

(1) *Sed has insidias mulier quaedam regis cognata prodidit, quae adulterare cum graeco adolescente solita, in amplexu juvenis, miserata formae ejus insidias aperuit, periculumque declinare jubet. Ille rem statim ad magistratum defert: atque ita patefactis insidiis, cuncti ligures comprehenduntur, latentesque de scirpiis protrahuntur..... Coesa sunt cum ipso rege hostium septem millia.* Justin, *loc. cit.*, c. 4.

(2) *Exinde Massilienses festis diebus portas clau-*

Depuis cette époque ils s'appliquèrent au métier des armes, et se mirent en état de repousser les Gaulois et les Liguriens qui les attaquaient continuellement. Non contens de se tenir sur la défensive, ils devinrent à leur tour agresseurs, étendirent leur territoire et affermirent leur domination en fondant des colonies dans leur voisinage (1).

Assurés du côté de la terre, les Marseillais se livrèrent avec ardeur à la navigation, et bientôt on les vit couvrir la mer de leurs vaisseaux.

« La stérilité de son territoire, dit Mon-« tesquieu (2), détermina ses citoyens au « commerce d'économie. Il fallut qu'ils fussent « laborieux, pour suppléer à la nature qui

---

dere, vigilias agere, stationem in muris observare, peregrinos recognoscere, curas habere, ac, veluti bellum habeant, sic urbem pacis temporibus custodire, etc. JUSTIN, *loc. cit.*

(1) *Post haec magna illis cum Liguribus, magna cum Gallis fuere bella; quae res, et urbis gloriam auxit, et virtutem Graecorum, multiplicata victoria, celebrem inter finitimos reddidit.* JUSTIN, *loc. cit.*, c. 5.

(2) *Esprit des lois*, liv. XX, chap. 5.

« se refusait; qu'ils fussent justes, pour vivre « parmi les nations barbares qui devaient « faire leur prospérité; qu'ils fussent modé- « rés, pour que leur gouvernement fût tou- « jours tranquille; enfin qu'ils eussent des « mœurs frugales, pour qu'ils pussent tou- « jours vivre d'un commerce qu'ils conser- « veraient plus sûrement, lorsqu'il serait « moins avantageux ».

Une guerre s'étant élevée entre eux et les Carthaginois, à l'occasion de quelques bateaux pêcheurs, ils battirent à plusieurs reprises les flottes de ces superbes navigateurs qui s'étaient arrogé l'empire de la Méditerranée, ils leur accordèrent ensuite la paix, et firent concurremment le commerce d'économie (1).

Marseille fut d'autant plus jalouse, qu'égalant sa rivale en industrie, elle lui était devenue inférieure en puissance. Elle s'allia avec les Espagnols et les Romains: la guerre que ces derniers soutinrent contre les Carthaginois en Espagne, fut une source de

(1) *Carthaginensium quoque exercitus, cum bellum captis piscatorum navibus ortum esset saepe fuderunt, pacemque victis dederunt.* JUSTIN, *loc. cit.*, c. 5.

richesse pour Marseille qui servait d'entrepôt. La ruine de Carthage et de Corinthe augmenta encore sa prospérité ; et sans les guerres civiles où il fallait fermer les yeux et prendre un parti, elle aurait été heureuse sous la protection des Romains qui n'avaient encore pris aucune jalousie de son commerce.

Marseille qui devint par la suite une des villes plus florissantes de la terre, ne manqua pas d'exciter l'envie des peuplades voisines qui, flattées par l'appas d'un riche butin, se coalisèrent de nouveau environ deux-cents ans après la défaite de Comanus, et formèrent une armée formidable (1).

---

(1) C'est de Justin que nous tenons (*loc. cit.*) ces faits ; mais il ne dit pas précisément dans quel tems ils eurent lieu. Il paraît cependant que ce fut deux siècles après la fondation de Marseille ; car Justin, en continuant son récit, ajoute qu'après avoir acquis la paix, et avoir assuré leur tranquillité, les Marseillais furent informés de la prise de Rome par les Gaulois.

Parta pace, et securitate fundata, revertentes a Delphis, Massiliensium legati, quo missi munera Apollini tulerant, audierunt urbem romanam a Gallis captam incensamque.

Or cette prise eut lieu 212 ans après l'établissement des Phocéens dans la Gaule.

Catumandus, chef de cette armée, fit de grands préparatifs de guerre, mit le siége devant Marseille, et la somma de se rendre; mais le résultat ne fut pas d'accord avec ses efforts.

Catumandus fut menacé en songe par une femme qui s'annonça à lui pour être une déesse. Effrayé de cette vision, il accorda la paix aux Marseillais, et leur en fit même le premier la proposition. Il demanda ensuite à entrer dans la ville, et à rendre ses hommages aux dieux qu'on y adorait. En approchant du temple de Minerve, et en fixant ses regards sur la statue de cette déesse qui était placée sous un portique, il s'écria qu'il la reconnaissait, que c'était la même qui l'avait menacé pendant la nuit, et lui avait ordonné d'abandonner le siége. Il félicita ensuite les Marseillais de ce qu'ils étaient sous la protection des dieux, stipula un traité perpétuel d'amitié avec eux, et fit offrande d'un collier d'or à la déesse (1).

---

(1) *Catumandus Regulus eligitur, qui cum magno exercitu electissimorum virorum urbem hostium obsideret, per quietem specie torvae mulieris, quae se deam dicebat, exterritus, ultro pacem cum Mas-*

La reconnaissance des Marseillais pour Minerve, augmenta leur respect pour cette déesse. Les anciennes médailles de Marseille, sur lesquelles on voit représentée une tête de Minerve, appuye suffisamment cette opinion; et ce ne fut pas le seul trait de ressemblance que ses habitans eurent avec les Grecs leurs fondateurs; on verra bientôt les progrès que firent parmi eux les Sciences et les Arts.

Siliensibus fecit, petitoque ut intrare illi urbem, et deos eorum adorare liceret, cum in arcem Minervae venisset, conspecto in porticibus simulacro deae, quam per quietem viderat, repente exclamat illam esse, quae se nocte exterruisset; illam quae recedere ab obsidione jussisset. Gratulatusque Massiliensibus, quod animadverteret eos ad curam deorum immortalium pertinere, torque aurea donata dea, in perpetuum amicitiam cum Massiliensibus junxit. Justin *loc. cit.*

§. III.

Civilisation de Marseille, ses Progrès dans le Commerce Maritime, ses Colonies.

Les Phocéens, en fondant Marseille dans une situation favorable au commerce maritime, y avaient jeté tous les germes de l'industrie à côté des plus grands moyens pour réussir dans la navigation.

L'exemple des fondateurs fut suivi avec beaucoup d'ardeur par ces colons industrieux. A leurs chaumières éparses, à leurs hameaux isolés, succédèrent bientôt des maisons, des portiques, des temples et une ville régulière. La rudesse et la férocité gauloise s'adoucirent, les mœurs s'humanisèrent, et l'humanité produisit la politesse: l'affabilité hospitalière qui régnait dans ses murs, y appelait tous les étrangers. Les arts libéraux s'y étaient réfugiés au moment où la Grèce, qui en était le berceau, s'était vue envahie. Rome, inquiète sur les moyens de suffire à la subsistance de ses nombreux habitans, et commençant à éprouver le besoin

de s'entourer d'appuis pour servir de contre-poids au soulèvement qui la menaçait à chaque instant, n'a pas dédaigné d'admettre au rang de ses favorites, une ville qui, par son commerce et par sa marine, réunissait tant de titres de gloire et de recommandation; aussi Marseille fut la première ville des Gaules, à laquelle les Romains accordèrent le titre, dont ils étaient si jaloux, celui d'alliée de leur république.

Justin (1) dit, d'après Trogue Pompée, que les Romains ne pouvant payer la somme exorbitante qu'exigeait d'eux l'armée gauloise, lors de la prise de leur ville, auraient tous péri infailliblement, si les habitans de Marseille, informés de leur détresse, ne leur avaient prêté du secours, en se dépouillant de tout leur or et de tout leur argent, pour l'offrir aux Gaulois. Il ajoute que ce généreux sacrifice leur mérita dans la suite l'amitié la plus constante des Romains, et des distinctions honorables qui leur étaient accordées, lorsqu'ils séjournaient à Rome (2).

---

(1) *Histor. ex Trogo Pomp.* lib. 43, cap. 5.

(2) *Parta pace, et securitate fundata, revertentes a Delphis Massiliensium legati, quo missi munere*

Le titre de *Fœderata* que Rome accorda à Marseille, doit se rapporter à l'alliance que cette ville avait contractée avec les Romains dès les premiers tems. Justin le dit assez clairement en ces termes: *Cum Romanis prope ab initio conditæ urbis fœdus summa fide custodierunt;* ce qui n'est pas démenti, parce qu'il ajoute peu après que les Marseillais ayant assisté les Romains de leurs biens, lorsque ceux-ci furent obligés de se racheter des mains des Gaulois, ils en furent récompensés par des distinctions honorables, et que les Romains firent alors avec les Marseillais une alliance d'égal à égal: *Fœdus æquo jure percussum.* Il faut donc entendre par ces expressions, que cette seconde alliance fut plus honorable et plus

---

Apollini tulerant, audierunt urbem romanam a Gallis captam, incensamque. Quam rem, domi nuntiatam, publico funere Massilienses prosequuti sunt: aurumque et argentum publicum privatumque contulerunt, ad explendum pondus Gallis; a quibus redemptam pacem cognoverant. Ob quod meritum et immunitas illis decreta, et locus spectaculorum in Senatu datus, et foedus aequo jure percussum. JUSTIN., *loc. cit.*, c. 5.

avantageuse aux Marseillais, que n'avait été la première.

Délivrée de tous ses ennemis, assurée de l'amitié des Romains, Marseille ne songea plus qu'à jouir tranquillement du fruit de ses victoires. Florissante par son industrie, riche par son commerce, elle devint bientôt la maîtresse de la mer, et instruisit ses voisins, en leur donnant des lois.

Les citoyens de cette ville naturellement spirituels, ne s'occupèrent plus qu'à cultiver les beaux-arts que la prospérité enfante, d'où sortirent ces grands génies que la postérité a tant admirés. Leur politique et leur habileté dans les voyages maritimes, multiplièrent leurs établissemens, et formèrent, sur les côtes voisines, des bourgs, des comptoirs, des forteresses, dont ils tiraient également avantage dans la paix et dans la guerre.

C'est ainsi que Marseille doit être mise au rang des premières métropoles grecques, soit pour la splendeur de ses colonies, parmi lesquelles on en désignait plusieurs dans la Ligurie et dans le pays des *Volces* aujourd'hui Languedoc: telles étaient Nicaea,

Antipolis, Roé, Agde, Taurentium (1),

(1) Apollodore d'Ephèse, après lui Etienne de Bysance, et avant lui d'autres géographes, disent, que le vaisseau qui porta les Phocéens sur la côte de la Gaule méridionale, avait pour enseigne un taureau, et que cette colonie en prit le nom, ainsi que *Taurentum* vient de *Tauros*. Les Romains, maîtres des Gaules, donnèrent à ce nom une terminaison latine, et écrivirent *Taurentum*, *Tauroentum*, *Tauroentium*. Les auteurs cités ajoutent que les Phocéens chassèrent de leur flotte, et embarquèrent sur une galère ceux d'entre eux dont ils étaient mécontens, et que ces derniers abordèrent sur la côte dans le golfe de la Ciotat, et y bâtirent une ville. — *Apollodorus scribit conditores hujus urbis (Taurois) vectos esse navi cujus insigne erat Taurus, qui a Phocensium classe rejecti, ad novam appellantes urbem inde nominaverunt.* — En se séparant de leurs compatriotes, les Phocéens ne rompirent point les liens sacrés qui les attachaient à eux; c'étaient des enfans ingrats que la nature et les besoins appelèrent bientôt à leurs premiers sentimens pour leur mère commune. Ils restèrent unis au corps de la nation, se regardèrent comme une colonie dépendante de la Métropole; ils ouvrirent aux Marseillais leur port, leur ville, leur citadelle; ils se firent une gloire de prendre leur nom: aussi le mot *Taurentum*, dans les auteurs, est toujours accompagné de ceux de *portus Massiliensium*, *oppidum Massiliensium*, *castellum Massiliensium*. Fidèle à la mère patrie, cette ville secourut, selon son

Olbia (1), et telle fut Nîmes, si l'on en croit Parthenius (2).

Les mêmes Phocéens de Marseille poussèrent dans la suite leurs colonies jusqu'aux Colonnes d'Hercule ; et devenus rivaux des Carthaginois, ils tentèrent de faire des découvertes au nord de l'Europe et dans l'Océan Atlantique : il est même très-vraisemblable que ces découvertes eurent lieu

---

pouvoir, Marseille dans le siège qu'elle eut à soutenir contre César. Elle équipa des vaisseaux, reçut Nasidius dans son sein, avertit de son arrivée les Marseillais, qui, animés d'un nouvel espoir, profitèrent du premier vent favorable, voguèrent vers *Taurentum*, armèrent les vaisseaux préparés pour eux, et se disposèrent de nouveau au combat. — *Adventus L. Nasidii summa spe, et voluntate civitatem compleverat ; macti idoneum ventum ex portu exeunt, et Tauroenta, quod est castellum Massiliensium, ad Nasidium perveniunt, ibique naves expediunt rursumque ad confligendum animo confirmant.* APOLLOD.

(1) *Coloniae ejus fuerunt Roé, Agatha ad orientem versus ostia Rodani, Taurentium, Antipolis, Nicaea, ad occidentem versus Italiam, omnes littori vicinae.* EMMIUS, *De Rep. Graec.*, part. II, c. 17.

(2) M.r Menard, aux raisons qu'il donne pour détruire l'opinion des écrivains qui ont voulu persuader que *Nîmes* était une colonie marseillaise, ajoute une nouvelle observation que je rapporterai en propres

dans le tems qu'Alexandre le Grand forçait les barrières de l'Orient, ou peu d'années après cette expédition (1).

Les historiens Espagnols vont jusqu'à dire que les Phocéens avaient visité l'Espagne dès les tems les plus reculés; ils ajoutent qu'ils y avaient mis les pieds vers la soixantième Olympiade, du tems du fameux *Argantho-nius*, et que celui-ci les avait comblés de richesses, tout en regrettant de n'avoir pas pu les retenir chez lui (2).

termes, pour appuyer toujours plus les faits historiques que j'ai indiqués. « On ne voit les Marseillais, dit-il, établir des colonies, que sur les côtes « de la mer. Nice, Antibes, Agde, Empurias, Roses, « sont toutes villes maritimes; ils ne s'avancèrent point « dans l'intérieur des terres; ils chosissaient pour la « position de leurs colonies une espèce de gorge, pour « les mettre à l'abri des incursions des gens de mer: « telle est l'assiette de la plupart des villes fondées par « les Marseillais. » Thucydide en a dit quelque chose.

(1) V. S.te-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre.*

(2) *Sic Colaeum Samium, qui primus Graecorum Tartessum navigavit annis circiter sexcenti ante Christum, quae tum ex mercibus maximum fuisse, narrat Herodatus*, lib. 4, *successere Phocaei, qui eodem amicitiam contraxerunt cum Tartessi rege Argonthonio.* Bochart, *Geogr. Sacra*, lib. 1, cap. 34.

Il est très-vraisemblable aussi qu'après la destruction de Carthage, ce furent eux qui donnèrent à l'Espagne la première direction pour perfectionner son commerce et sa marine. Les leçons des Phocéens apprirent aux Espagnols à profiter de tous les avantages de la position de Cadix ; et c'est probablement ce qui les porta à y établir un phare pour la sûreté de la navigation, d'après le magnifique modèle de celui que Ptolomée venait de faire bâtir à Alexandrie (1).

Le langage des premiers Marseillais dut être, sans doute, celui des Ségobrigiens ou Saliens, pays où Marseille était placée ; mais il devint langue celtique ou provençale en se perfectionnant, à mesure que la population de la ville augmenta : et comme les Phocéens introduisirent l'étude de la langue grecque dans cette ville, et que le commerce avec Rome obligea dans la suite une certaine partie des habitans à apprendre le latin, Varron imagina d'appeler les Marseillais *Triglottes*, distinguant ainsi le grec, le latin et le celtique (2).

(1) Huet, *Com. et mar. des anciens* ch. 40.

(2) Varro, *Disser. de latini serm. orig.* pag. 20 ;

Aussi voyons-nous que Marseille ne fut pas seulement pendant plusieurs siècles le port du plus grand trafic qu'il y eût dans les Gaules, mais ce fut aussi la ville, où se voyait le plus grand concours de Gaulois qui s'y rendaient de toutes parts, tant pour y apprendre les usages et la politesse des Grecs, que pour s'y instruire des principes de la langue grecque, dont ils fesaient tant de cas, qu'ils en choisirent les caractères pour les matières de religion et pour les actes publics (1).

S.t-Jérôme dans la préface de son Epitre *ad Galates* lib. 2, dit que les Marseillais étaient appelés *Trilingues, quod, et graece loquuntur, et latine, et gallice.*

(1) *Qui in omnibus pene contractibus, ac rationibus litteris, illos Graecis usos esse..... Tantum litterarum graecarum apud Gallos excitavit studium, ut contractuum quoque formulas graece conscriberent.* Cesar, *De Bello Gallico*, lib. VI.

Nam primores urbis ad eloquentiae, et philosophandi artes vertuntur, adeout cum civitas ipsa paullo ante Barbaris discendi refugio remitteretur, et Gallos Graecis familiares comparasset doctrina ingens Massiliae, ut etiam contractus graeca oratione scriberentur. Strabo; lib. IV, p. 172.

§. IV.

Gouvernement de Marseille; Religion; Sciences et Beaux-arts.

Après avoir réformé leurs mœurs, après avoir appris à estimer le travail, à cultiver la terre, à tailler la vigne (1), à planter

(1) Ils plantèrent et apprirent à tailler la vigne. Il paraît que les ceps étaient plantés alors à une grande distance l'un de l'autre; puisqu'il y en avait qui parvenaient à une telle grosseur, qu'on pouvait en faire des statues, ou d'autres ouvrages d'un assez grand volume. On conservait une grande coupe faite d'un cep de vigne à Marseille du tems de Pline, *lib. XIV, c.* 1. Les Marseillais ont fait connaître leur vin aux étrangers; la qualité en était bonne, il avait du corps, mais il ne supportait pas l'eau. Malgré l'abondance de cette liqueur, les propriétaires ne manquaient pas de le frelater, comme les Grecs l'ont toujours fait, avec de la chaux, du gypse, du sel, ou avec la fiente de pigeons. *V.* Pline, *Hist. nat.* lib. 14, c. 19; ce qui ne le fesait pas estimer des Romains. On y préparait aussi du vin comme dans l'Ionie, en le tenant dans des appartemens chauffés par la fumée qu'on y introduisait; épaissi par cette coction, il se conservait long-tems. Martial a indiqué cette qualité de vin marseillais dans plusieurs endroits de ses épigrammes.

Fumaea Massiliae ponere vina potes.
Lib. XIII, ep. 12.

Vel cocta fumis musta Massiliaeæianis.
Lib. III, ep. 82.

Improba Massiliae quidquid fumaria cogunt.
Lib. X, epigr. 36.

l'olivier (1) et le citronnier (2), les Mar-

Le vin cuit d'aujourd'hui, qui est fait par une voie plus courte, paraît être de la même nature. On composait également à Marseille, ainsi que dans la Grèce, du vin qu'on appelait mariné, parce qu'on y mêlait de l'eau de mer. On y préparait aussi du vin blanc qu'on envoyait à l'étranger. Il était vanté par sa qualité tenue et un peu âpre, comme topique dans les eruptions érysipélateuses ulcérées. Galen., *De Arte cur. ad Glamon*, lib. II, c. 2.

(1) L'olivier a été connu et cultivé dès les tems les plus reculés. La tradition de presque tous les peuples de l'antiquité portait que cet arbre avait été le premier dont les hommes eussent appris la culture. Les Egyptiens prétendaient être redevables de cette découverte à l'ancien Mercure. Diod. lib. 1, p. 20.

Les Atlantides disaient que Minerve avait enseigné aux premiers hommes à planter les oliviers, à les cultiver et à extraire l'huile des olives.

Un des plus fameux traits de l'histoire de Minerve, selon Apollodore, *lib. III et XXVI*, ce fut la querelle qu'elle eut avec Neptune. Ces deux divinités se disputaient la gloire de donner leur nom à la capitale de la Cécropie, connue depuis sous le nom d'Attique. Les dieux, pour terminer le différend, ordonnèrent que celle des deux qui ferait un meilleur présent aux hommes, aurait cet avantage. Neptune frappa la terre de son trident, et enfanta le cheval; mais Minerve, ayant produit l'olivier, remporta la victoire au jugement du céleste aréopage, qui decida que la paix dont l'olivier est le symbole, vaut plus que la guerre dont le cheval est l'emblème; et cette déesse donna le nom d'Athène ou *Athènes* à la ville qui la choisit pour sa patrone. Diod., lib. 5, p. 389.

Les Marseillais plantèrent l'olivier avant même qu'il fût cultivé en Italie. Strab., *Geogr.*, lib. *IV*; Plin., *Hist. Nat.*, lib. XV, c. 1.

(2) Le citronnier aussi fut cultivé par les soins des Phocéens; du moins il paraît qu'il était connu très-

seillais se rangèrent sous la puissance des lois et du gouvernement républicain que les Phocéens y avaient établi.

Ce gouvernement était aristocratique, confié à un conseil composé de 600 personnes qui portaient le titre de *Timuques* (1), parce que leur dignité était à vie. Ils étaient présidés par quinze citoyens chargés de l'administration des affaires, et qui formaient une espèce de petit conseil.

Ces quinze avaient trois magistrats à leur tête. Nul ne pouvait être *Timuque*, s'il n'avait des enfans, et si ses ancêtres n'avaient été, au moins depuis trois générations, au nombre des citoyens de la ville (2).

---

anciennement à Marseille; on voit dans Vellejus-Paterculus, que cet arbre servit d'ornement au triomphe des Romains, lorsque César conquit cette ville.

(1) Le mot *Timuques* vient de deux mots grecs qui signifient *propriétaires de dignités.*

(2) *Caeterum Massilienses rem urbanam per optimates, et aristocratiam regentes, omnes legum aequitate superant consilium* DC *ex viris instituentes, qui, quoad vita supersit, id honoris genus habent, quos* Timucos, *idest honorificos, appellant. Quindecim vero senatus sunt principes, quibus quae ad manus prompta obveniunt, moderare ac regere datum est. Rursum ex hisce quindecim tres sunt praesides, quibus plurimum potestatis attribuitur.* Strab., lib. IV, p. 172.

Strabon qui nous a transmis ces détails, ajoute que Marseille avait adopté les lois d'Ionie (1). C'est vraisemblablement à ce pays qu'elle devait sa constitution. On sait en effet que *Téos*, ville ionienne, avait deux premiers magistrats, dont l'un portait le nom d'*Æsymnète* et l'autre de *Juge*. Les Phocéens de Marseille en ajoutèrent un troisième. Les Téjens avaient aussi leurs *Timuques*, dont l'emploi chez plusieurs peuples de l'antiquité était d'avoir l'inspection sur les marchés, et de prendre connaissance de tous les objets qui concernaient le commerce (2). *Neucrate*, ville d'Egypte, colonie ionienne, avait aussi des Magistrats qui portaient le nom de *Timuques* (3).

A Marseille ils devaient avoir les mêmes fonctions. Comme cette ville, *Téos*, était gouvernée par un sénat, ses lois étaient très-sévères. Elles condamnaient à mort, non-seulement ceux qui insultaient ou attaquaient l'*Æsymnète* et le *Juge*, les empoisonneurs,

---

(1) *Eorum leges ionico de more sunt publice propositae.* Strab., *loc. cit.*

(2) Hérodote, lib. II, c. 168.

(3) Athénée, lib. IV, p. 149.

les voleurs, les recéleurs, celui qui aurait osé briser la colonne, sur laquelle les lois étaient écrites; mais aussi toutes leurs familles. Si cette législation a été celle des Ioniens, on doit croire qu'elle fut mise en vigueur par les Phocéens de Marseille, qui ont pu toutefois y faire quelques changemens.

Les Marseillais, en se servant des lois ioniques, s'étaient sur-tout adonnés au commerce et à la navigation; et quoique ils eussent soumis quelques peuples voisins, leur domination cependant était peu étendue, et leur ville en fit toujours la principale partie.

Tous les historiens conviennent que les lois y étaient extrêmement sages. Strabon en fait un grand éloge. Cicéron les regarde comme étant peut-être préférables à celles de toutes les nations; il dit qu'il était plus facile de les louer, que de les imiter (1). Plaute pour exprimer des mœurs irréprochables, les appelle mœurs marseillaises.

Valère Maxime a conservé quelques-unes des coutumes et des lois les plus remarquables des Marseillais; il dit, entre autres choses,

(1) *Ut omnes ejus institutae laudari facilius possint, quam aemulari.* Cic. *pro Flacco*, cap. 26.

qu'ils ne permettaient pas aux comédiens et aux histrions de paraître sur le théâtre, parce que leurs pièces étaient presque toujours indécentes, et qu'un pareil spectacle eût été dangereux pour les bonnes mœurs, et qu'ils fermaient leurs portes à tous ceux qui, sous une fausse apparence de religion, vivaient dans la paresse et mendiaient leur nourriture : ils pensaient avec raison que le vagabondage et la mendicité naissent pour l'ordinaire de la paresse et de la fainéantise, et nuisent à l'industrie (1).

Les Marseillais avaient aussi un grand respect, même dans les moindres choses, pour les usages anciens; ainsi depuis la fondation de leur ville, ils conservaient une épée qui servait aux exécutions des criminels; ils ne la remplaçaient point, quoique rongée de rouille et à peine suffisante pour l'objet, auquel elle était destinée (2).

---

(2) *Inde Massilienses quoque ad hoc tempus..... eadem civitas severitatis custos acerrima est : nullum aditum in scenam mimis datum ..... Omnibus autem qui per aliquam religionis simulationem alimenta inertiae quaerunt, clausas portas habent.* Valer. Maxim., *De exter. instit.* lib. II, cap. 6, §. 7.

(1) *Caeterum a condita urbe gladius est ibi, quo*

Devant les portes de la ville, il y avait deux bières, dont l'une servait pour les cadavres des hommes de condition libre, et l'autre pour ceux des esclaves. On portait ces bières sur un char au lieu de la sépulture. Cette manière uniforme d'ensevelissement convenait à une république, et avertissait en même tems tous les citoyens, de leur égalité (1).

Une autre loi de Marseille offre une singularité, qui prouve jusqu'à quel point les bonnes mœurs étaient soignées.

L'usage du vin était défendu aux femmes, et quel que fût leur âge, on ne leur permettait d'autre boisson que l'eau. Apparemment qu'elles s'étaient portées à des excès nuisibles dans un moment d'ivresse, ou bien peut-être seulement avait-on été frappé de la laideur du vice de l'ivrognerie, bien plus dégoûtant dans une femme, que chez un homme.

---

noxi jugulantur, rubigine quidem exesus, et vix sufficiens ministerio VAL. MAX., lib. II, c. 7.

(1) *Duae etiam ante portas eorum arcae jacent, altera qua liberorum, altera qua servorum corpora ad sepulturae locum plaustro devehebantur sine lamentatione, sine planctu, sine luctu.* VAL. MAX., *loc. cit.*, c. 7.

Cette loi, dit Elien, d'après Théophraste (1), était en vigueur chez les *Milesiens*; leurs femmes, quoique Ioniennes (2), y étaient soumises: pourquoi, poursuit-il, ne parlerais-je pas aussi des Romaines? N'aurait-on pas sujet de trouver déraisonnable, que retraçant le souvenir de ce qui se passe chez les Locriens, les Marseillais, les Milesiens, je gardasse un injuste silence sur ce qui concerne ma patrie? Je dirai donc que la même loi s'observait très-rigoureusement à Rome, qu'aucune femme, soit libre, soit esclave, n'y buvait jamais de vin; et que même les hommes d'une naissance au-dessus du commun s'en abstenaient depuis la puberté, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur trente-cinquième année.

Valère Maxime (3) rapporte qu'un homme

---

(1) Ælianus, *Var. Hist.*, lib. II, c. 38.

(2) Les femmes *ioniennes* étaient extrêmement voluptueuses.

(3) *Loc. cit.* lib. VI, c. 3, §. 9 — ibi — *Egnatii autem Metelli longe minori de causa, qui uxorem, quod vinum bibisset, juste interemit. Idque factum, non accusatore tantum, sed etiam reprensare caruit; unoquoque existimante, optimo illam exemplo violatae sobrietatis poenas pependisse.*

s'étant aperçu que sa femme avait bu du vin, la tua à coups de bâton, et il fut jugé que la femme avait mérité ce traitement pour avoir péché contre la sobriété.

Le même historien assure qu'à Marseille on gardait autrefois du poison préparé avec de la ciguë aux dépens du public, pour ceux qui voulaient se donner la mort, ayant fait auparavant approuver leur résolution aux six-cents sénateurs; et il n'était permis de sortir de la vie, que par le congé du magistrat, et pour une cause légitime (1). Une loi d'Athènes défendait, sous peine d'être privé de sépulture, de se donner la mort, à moins qu'on n'eût fait approuver à l'Aréopage les raisons qu'on avait de mourir.

L'histoire grecque fournit plusieurs exemples de villes, où l'on chargeait un homme de malédictions, pour lui faire porter tous les maux que le peuple avait mérités.

On lit dans le commentaire de Servius sur Virgile, et dans Pétrone, qu'à Marseille,

(1) *Venenum cicuta temperatum in ea civitate publice custoditur: quod datur ei qui causas legitimas sexcentis (idem in senatu ejus nomen est) exhibuit, propter quas mors sit illi expetenda.* VALER. MAX., lib. II, c. 7.

dès qu'on apercevait quelque commencement de peste, on nourrissait un pauvre des meilleurs alimens pendant une année, qu'on le fesait promener par toute la ville, en le chargeant hautement de malédictions publiques, et qu'on le chassait ensuite, afin que la peste et tous les maux sortissent avec lui.

Ce sacrifice expiatoire était semblable à celui du Bouc, émissaire des Hébreux (1). Les malheureux qu'on dévouait de la sorte, étaient appelés *Purgatores*, expiateurs (2). Suidas ajoute que, lorsqu'on jetait à l'eau ceux qui avaient été ainsi dévoués, on prononçait ces paroles: *sois notre victime d'expiation.* Je remarquerai en passant que S.t-Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, chapitres IV, V, XIII, parlant de lui-même, dit: « Nous avons été pris pour être les victimes « de la société, et dignes d'être exceptés du « nombre des hommes, pour servir d'expia« tion aux péchés du genre humain. »

Une célèbre académie instituée à Mar-

(1) Levitic. XVI.

(2) Aristoph. *in Plaut*, v. 454, et *in equit.*, v. 1133, *et schol. ibid.*

seille, où la jeunesse trouvait tous les genres d'instruction, porta bientôt les sciences et les beaux-arts au plus haut degré de perfection. L'expérience, le bon goût, y présidaient. Elle en forma d'autres dans les Gaules, où elle était comme la métropole des sciences, et fut la première qui ait éclairé l'occident (1). Elle mérita par cette raison d'être appelée par Cicéron l'Athènes des Gaules, *Galliarum Athenae*, et par Pline, la Maîtresse des études, *Magistra studiorum*.

Aussi la jeunesse romaine, suivant Strabon, allait se former dans ses écoles, et plusieurs villes d'Italie s'empressaient de confier l'instruction publique à des savans marseillais (2).

C'est ainsi que Cicéron ne put se dispenser de dire qu'il ne savait pas si la bonne discipline qui régnait dans cette ville, ne l'emportait point sur celle de la Grèce et de toutes les autres nations (3).

Les mathématiques, l'astronomie, la géo-

---

(1) Strab., lib. IV.

(2) Strab., *loc. cit.*

(3) *Cujus ergo civitatis disciplinam, atque gravitatem non solum Graeciae, sed haud scio an cunctis gentibus anteponendam dicam.* Cic., *loc. cit.*

graphie, la médecine, l'éloquence y furent cultivées avec le plus grand succès.

C'était une conséquence nécessaire qu'une ville maritime et commerçante s'occupât avec zèle de l'astronomie. On la fesait servir à un de ses principaux usages, c'est-à-dire, à perfectionner la géographie et à diriger la route des navigateurs.

La navigation ainsi éclairée par la science des astres, reçut les plus grands accroissemens de l'usage et de l'expérience (1).

A l'exemple des trois écoles célèbres de médecine dans l'Asie mineure, celles de Rhodes, de Cnide, de Cos, fondées par les descendans de l'Esculape grec, Marseille en établit aussi une dans sa cité, où elle entretenait d'habiles professeurs de cette science (2).

Trois illustres citoyens de Marseille, Plotius, Valerius Cato et Griphon, portèrent à Rome le véritable goût des lettres et de l'élo-

---

(1) Voyez ma dissertation sur l'origine de la Boussole, 2.de édition de Paris, 1809.

(2) Strab., lib. IV.

quence. César et Cicéron furent les disciples de ce dernier (1).

Ce fut de ces deux écoles que sortirent ces grands hommes tant vantés par les anciens, tels qu'étaient Timarque, Androcides, Tarchon, Aristocles, Marchines, Aristodème, Sparcon, Eratosthènes (2), tous cosmographes célèbres.

La religion des Gaules se ressentit même du voisinage des Grecs. Au culte de Mercure, dieu du commerce, que la Gaule avait jusqu'alors adoré sous le nom de *Teutates*, elle ajouta celui de Diane, de Minerve, de

---

(1) Svetone a dit, au sujet de ce savant marseillais, *M. Antonium Griphonem in Gallia natum, non minus graece, quam latine doctum, qui docuit primum in D. Julii domo pueri adhuc, et duo tantum volumina de latino sermone reliquit.*

(2) Ruffi, *Histoire de Marseille*, liv. XIV, ch. 3; *Histoire littér. de la France*, tom. I.

Eratosthènes avait écrit une histoire de la Gaule ou des Gaulois, intitulée *Gallatikon*.

La loi 11.e du Code Théodosien, tit. *de medic. et profess.*, est clairement applicable à cette ville. Cette loi est conçue en les termes suivans: *Frequentissimas civitates in Gallia fuisse, quae pollerent, et eminerent claritudine praeceptorum, rethorum, et grammaticorum atticae, romanaeque doctrinae.*

Vénus et d'Apollon ; joignit à ses rites sacrés ceux qu'elle vit observer à ses hôtes ; et les forêts presque impénétrables des Druides furent bientôt discréditées.

Les Grecs, spécialement ceux d'Ionie, tels que les Phocéens, suppliaient dans leurs infirmités et dans les calamités publiques, Minerve, Diane, Vénus et Apollon, divinités auxquelles ils donnaient des attributs relatifs au genre de bienfesance qu'ils leur reconnaissaient, tels que ceux de *prévoyans*, de *conservateurs*, de *libérateurs*. Les Marseillais qui adoptèrent la même théologie, le même culte, les mêmes lois que les Phocéens leurs fondateurs, avaient élevé des temples à ces divinités qu'ils adoraient dans leurs rapports avec la santé. Minerve était intercédée sous le titre de prévoyante. Il y avait dans le temple d'Ephèse, qui était la métropole religieuse de Marseille, une statue qui représentait cette déesse en cette qualité ; c'était un présent des habitans de cette ville (1). Ils la suppliaient encore vraisemblablement dans les maladies des yeux, ainsi que nombre de villes grecques qui lui donnaient pour

(1) Pausanias *in Phocic.*

cette raison le titre d'*ophthalmitis*, conservatrice des yeux. Mais à l'exemple de leurs fondateurs, ils adressaient principalement leurs vœux à Diane, sur-tout dans les maladies des femmes, lorsqu'elles se trouvaient dans le travail de l'accouchement. Il subsiste encore une inscription gravée sur une pierre, à Bourbonne, qui sert de monument à un vœu fait par un citoyen à la Lune ou Diane, pour en obtenir la guérison de sa fille (1).

Il y aurait bien de choses curieuses à dire sur les honneurs que les Phocéens de Marseille rendaient à Diane; comment ils emportèrent d'Ephèse une statue sur leurs vaisseaux par le moyen d'Aristarque, la plus considérable des matrones de cette ville; comment Aristarque s'offrit à eux par ordre de Diane pour la servir, lorsqu'ils passèrent à Ephèse pour aller dans les Gaules (2);

---

(1) Dissertation sur les eaux de Bourbonne, par M. Charles, pag. 17 et 20.

(2) *Nam cum Phocenses a natali solo discederent, sermo excidisse traditur navigationis principi, atque duci, ut ab Diana Ephesia cursus initium auspicarentur; igitur Ephesum appulsos percontari, quonam*

comment les Marseillais étendirent le culte de Diane, par les conquêtes qu'ils firent dans les Gaules, en Espagne, en Afrique et ailleurs (2); comment les Romains, ensuite de l'alliance qu'ils firent et conservèrent toujours avec ceux de Marseille, bâtirent à Rome un temple à Diane, où ils fesaient célébrer les mêmes mystères qu'eux. Mais comme cette Diane est la même que celle d'Ephèse, et qu'elle n'a rien de commun avec l'inclination, les mystères et les coutumes des Gaulois, je m'abstiendrai d'en parler davantage, d'autant plus que les anciens ont

---

modo ex dea imperatum assequerentur. Porro Aristarchae matronae, admodum honoratae, deam in somnis astitisse imperantem, ut accepto quodam a sacris simulacro, una cum Phocensibus navigationem Aristarcha subiret. Eo autem confecto, ut primum colonia cursum explevit, et fanum aedificatum esse, et Aristarcham eximia veneratione habitam, templique sacerdotem designatam. STRAB. lib. IV, p. 171.

(2) *Subinde in civitatibus per colonias deductis, deam hanc ubique honorem in primis assequutam: et eumdem divinae statuae ordinem, et reliqua eodem ritu servari, quae in ipsa metropoli consuevere.* STRABO, *loc. cit.*

regardé les Marseillais comme un peuple entièrement distingué des Gaulois (1).

La situation avantageuse du port excellent, autour duquel Marseille s'élevait en amphithéâtre, un terrain sablonneux et aride, incapable de fournir les denrées nécessaires à la colonie toujours croissante, et sa situation favorable à la navigation, contribuèrent puissamment à fortifier le goût des Marseillais pour le commerce maritime, dont ils firent depuis l'objet principal de leur politique.

Il fallait donc perfectionner la navigation,

---

(1) Athénée, lib. IV. Il est probable que c'était *Isis* qu'on adorait sous le nom de Diane Ephésine, dans le fameux temple de la citadelle de Marseille; aussi Apulée prend-il la Diane d'Ephèse pour *Isis*, qui, chez les Phéniciens et les Egyptiens, était la Lune même, la Diane des Grecs. Macrobe dépint *Isis* en Diane d'Ephèse avec plusieurs rangs de mamelles, telles que nous la représente une médaille d'Hadrien et une statue antique. D'ailleurs, *Isis* fut chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, une des premières divinités de la mer, d'où elle eut le titre de *Pelagia* que lui donnent les plus anciennes inscriptions: plusieurs médailles attestent que quantité de ports de mer la reconnurent pour leur patrone, de sorte qu'on a pu l'appeler, de même que Diane dans Callimaque, *Portuum Imperatricem*.

lui donner plus d'étendue, et découvrir des pays inconnus, d'où l'on pût tirer de nouvelles productions, et se préparer ainsi les sources de la puissance qu'ils avaient méditée.

Fondée par des hommes nés dans un pays qui fut le berceau des connaissances scientifiques, la république de Marseille sentit bientôt la nécessité d'ajouter des lumières acquises, aux talens dont la nature avait comblé ses habitans.

On vit bientôt l'affabilité hospitalière régner dans ses murs et y appeler tous les étrangers: les arts libéraux s'y réfugièrent, au moment où la Grèce qui en avait été le berceau, s'était vue envahie.

Bientôt Marseille se distingua par le nombre et la bonne construction de ses vaisseaux, par la commodité de ses magasins, et par la perfection des machines de guerre pour le service de terre et de mer (1). L'invention en appartenait toute entière au génie de

(1) *Habent Massilienses etiam navalia et armamentarium etiam suum armorum ac machinarum ad navigationes et oppugnationes urbium factarum copia praedictae fuerunt.* Strabo, *Geogr.*, lib. IV.

ses habitans. César, dans sa description du siège de Marseille, dit que les assiégés étaient si biens fournis de machines, et particulièrement de balistes, qu'ils lançaient des soliveaux de douze pieds, armés d'une pointe de fer, qui perçaient quatre rangs de claies, et s'enfonçaient encore dans la terre. La force de ces machines consistait dans la détente des ressorts qui fesaient mouvoir un grand nombre de cordages. Plus on donnait de longueur à la baliste, plus on augmentait la portée des dards ou des pierres qu'elle lançait (1).

L'architecture navale, la mécanique, la balistique, fleurissaient donc dans cette ville; et l'on sait que ces arts en supposent nécessairement d'autres (2).

---

(1) *Sed tanti erant antiquitus in oppido omnium rerum ad bellum apparatus, tantaque multitudine tormentorum, ut eorum vim nullae contextae viminibus vineae sustinere possent. Asseres enim pedum duodecim cuspidibus praefixi, atque hi maximis balistis missi per quatuor ordines cratium (in terra) defigebantur.* CÆSAR, *De Bello civ.*, lib. II, c. 2.

(2) Une inscription, que l'on lisait sur un monument de pierre, conservé dans les souterrains de l'Abbaye de S.t-Sauveur, prouve qu'il y avait à

Dès-lors, toute la politique des Marseillais se réduisait au trafic des mers, et ils devinrent par-là les véritables Phéniciens de l'Europe; aussi avaient-ils été, pendant un demi-siècle, les maîtres de la mer, ou, pour mieux dire, des côtes qui les avoisinaient, sans prétendre cependant à en avoir l'empire; car, ne connaissant pas même l'ambition du pouvoir, ils ne songeaient qu'à tenir tête à ceux qui voulaient s'en arroger la souveraineté, et les empêcher de rançonner les autres nations. Ce fut à ce seul titre qu'ils se mesurèrent plusieurs fois avec les Carthaginois, et on peut juger de leur vaillance et de leur habileté par les victoires qu'ils en remportèrent en plusieurs rencontres (1).

Aussi Polybe et Strabon nous attestent que leurs temples étaient ornés de dépouilles qu'ils avaient arrachées à tous les pirates qui

---

Marseille un collége de *Dendrephores* ou porteurs de bois c'étaient des marchands qui fournissaient les bois nécessaires à la construction des navires, et à l'usage de la guerre. Ruffi, *Histoire de Marseille*, lib. XIII, n. V.

(1) Huet, *Com. et Mar. des Anciens*, ch. 16.

avaient voulu usurper quelque autorité sur ces parages (1).

Les leçons que les Marseillais avaient reçues des Phocéens leur apprirent à profiter de tous les avantages qu'ils pouvaient retirer du commerce maritime. Aussi voyons-nous qu'il y était tellement florissant du tems de Philippe et d'Alexandre, que Démosthènes, malgré la jalousie habituelle des Grecs, en fait une description pompeuse, tout en décriant gratuitement le caractère des habitans de Marseille (2).

C'était en effet dans cette ville où aboutissait tout le commerce des Gaules; et ce qui lui donna le plus grand essor, ce furent les navigations lointaines auxquelles ses habitans se livrèrent, pleins encore des souvenirs des Phocéens leurs fondateurs, qui, les premiers parmi les Grecs, avaient entrepris des voyages de long cours, selon le témoignage d'Hérodote (3).

---

(1) Polyb., lib. 3 et 5; Strab., lib. 14.

(2) Démosthènes *contra Zenothem.*

(3) Herodote, lib. 1, c. 165.

§. V.

Euthymènes.

Le premier savant dans l'art périlleux de la navigation, qui se présente dans l'histoire de Marseille, est Euthymènes (1), dont les connaissances en géographie, en navigation, en histoire naturelle, avaient rendu le nom célèbre dans toute l'antiquité.

Il n'est guère possible de pouvoir fixer l'époque où cet homme fameux a vécu. Les auteurs de la France littéraire le placent

---

(1) Les monumens qui font mention de ce fameux navigateur, expriment diversement son nom: dans les uns, il est nommé *Euthymènes;* dans d'autres, *Euménides* ou *Eudimènes*; et, par une autre corruption encore plus grande, *Euridèmes*. Mais les plus anciens entre les Grecs et les Latins qui ont eu occasion de parler de lui, s'accordent tous à le nommer *Euthymènes*. C'est le nom que lui donnent Aristide, Sénéque le philosophe, S.t-Clément alexandrin, et Plutarque, *De Placitis Philosophorum*, lib. 4, c. 1, Fabricius, *Bibliot. Græca*, tom. 4, pag. 400.

dans la CXII.me Olympiade, d'après des passages de Sénéque, de Plutarque et de S.t Clément d'Alexandrie (1); mais ces anciens écrivains ne parlent que de ses opinions: celle entre autres, qu'ils lui attribuent sur la cause du débordement périodique du Nil, est aussi mentionnée par Hérodote qui, sans en nommer l'auteur, la réfute avec dédain (2): ainsi il est hors de doute que dans la supposition même qu'Euthymènes en fût l'auteur, l'âge de ce navigateur serait encore plus reculé.

Cependant les progrès et les découvertes que les Marseillais firent dans la géographie et dans la navigation au siècle d'Alexandre le Grand, rendent probable qu'Euthymènes vivait dans le même siècle et dans le même tems que Pythéas son compatriote, dont nous nous occuperons bientôt.

Il est naturel de croire, avec Gassendi et le P. Fournier (3), que la république de Marseille, dans la vue d'étendre son com-

(1) *Stromatum*, lib. 1, pag. 327.

(2) Herodote, lib. 1.

(3) *Hydographie*.

merce maritime, eût envoyé ce navigateur pour faire des découvertes au sud sur les côtes d'Afrique, et à-peu-près dans le même tems qu'elle chargea Pythéas de reconnaître la mer du nord de l'Europe; à l'exemple de Carthage sa rivale, qui auparavant avait aussi expédié dans la même vue Hannon pour faire le tour de l'Afrique, et Imilcon pour visiter la Bretagne.

Le tems a détruit les ouvrages qu'Euthymènes avait composés; il ne nous reste de lui que quelques fragmens contenus dans des citations d'Artèmidore d'Ephèse.

Outre les découvertes géographiques, dont il avait enrichi ses ouvrages, Euthymènes rend compte, dans sa relation, de tout ce qui concernait l'histoire naturelle: « J'ai na-« vigué » dit-il dans un passage cité par plusieurs écrivains « dans la mer Atlantique; « c'est de cette mer que le Nil reçoit son « accroissement durant le tems que les vents « éthésiens soufflent; car alors la mer est « poussée au-dehors par leurs efforts. Lors-« qu'ils se calment, le Nil reçoit moins de « l'Océan, dont les eaux se retirent et restent « dans leurs limites. Au reste, continue-t-il, « les eaux de cette mer extérieure sont douces,

« et on y voit des gros animaux semblables « à ceux du Nil (1) ».

On voit par ce passage, qu'Euthymènes racontait aussi que les eaux de la mer qui enflaient le Nil, étaient douces, ce qu'il jugeait apparemment, parce que celles de ce fleuve le sont plus qu'aucune autre eau. Sénéque qui se croit, appuyé, comme il dit, de l'autorité de plusieurs écrivains, traite l'opinion d'Euthymènes de fable, et prétend la réfuter par quelque raisonnement.

« Si le débordement du Nil (ce sont ses « propres termes) venait des vents éthésiens; « il faudrait que ce fleuve grossît à propor- « tion que ces vents soufflent avec plus « d'impétuosité; il faudrait qu'il commençât « à s'enfler du côté que viennent ces vents. « Or, rien de tout cela n'arrive. D'ailleurs « ses eaux seraient d'un vert de mer, au « lieu qu'elles sont troubles lorsqu'il dé- « borde ».

Le même philosophe ne passe pas non plus au voyageur marseillais l'autre opinion de la

(1) Seneca, *Quaestion. Natural.*, lib. 4, c. 2; Plutarque, *De Dict. et Placit. Phil.*, lib. 4, c. 1; Galien, *Hist. Philosoph.*, pag. 20.

douceur de l'eau de la mer. Il ajoute à ce propos qu'on avait beau jeu de mentir et compter des fables en ce tems où l'on n'avait pas de ces faits une connaissance aussi parfaite qu'on l'a eue dans la suite (1).

Diodore de Sicile, après avoir fait la description du cours du Nil, traite de son accroissement, et rapporte les divers sen-

(1) *Euthymenes massiliensis testimonium dicit: navigavi*, inquit, *Atlanticum mare; inde Nilus fluit major quamdiu etesiae tempus observant, tunc enim ejicitur mare instantibus ventis. Cum residerint et Pelagus conquiescit: minorque discendenti inde vis Nilo est. Caeterum dulcis maris sapor est, et similes Niloticis beluae. Quare et ante illos incipit incrementum ejus et pro eos durat! Praeterea non fit major, quo illi flavere vehementius! Nec remittitur insitaturque, prout illis impetus fuit, quod fieret si illorum viribus cresceret. Quid quod etesiae littus Ægyptium verberant, et contra illos Nilus descendit, inde venturus, unde illi si origo ab illis esset. Praeterea ex mari purus ac caeruleus effloeret non nunc turbidus venit. Adde quod testimonium ejus testium turba coarguitur. Tunc erat mendacio locus, cum ignota essent externa: Licebat illis fabulas mittere. Nunc vero tota exteri maris ora mercatorum navibus stringitur: quorum nemo narrat nunc caeruleum Nilum, aut mare saporis alterius, quod et natura credi vetat; quia dulcissimum quoque et levissimum*

timens des anciens sur la cause de ce phénomène (1).

On voit également dans Plutarque (2), que Thalés de Milet avait pensé à-peu-près comme Euthymènes sur la cause du débordement du Nil.

« Thalés, un des sept sages de la Grèce, « dit que les vents éthésiens qui soufflent « contre les embouchures du Nil, empêchant ses eaux d'entrer dans la mer, les « font regorger dans toute l'Egypte, qui est « un pays plat et fort bas ».

« Mais si cela était, dit Diodore, tous « les fleuves qui sont exposés aux vents « éthésiens, seraient sujets au même débordement, ce qui n'arrivant à aucun autre « fleuve dans le monde, il faut chercher « une cause propre et particulière au Nil ».

---

sol trahit. Praeterea quare hyeme non crescit! Et tunc potest ventis concitari mare, aliquanto quidem majoribus. Nam etesiae temperati sunt. Quod si e mari ferretur Atlantico, semel appleret Ægyptum. At nunc per gradus crescit. Seneca, *Natur. Quaest.*, lib. 4, c. 2.

(1) Diodor., *Hist.* lib. 1, sect. 1, §. 24.

(2) Plut., *De Dict. et Plac. Philosoph.*, lib. 4, c. 1.

Diodore, après avoir rapporté plusieurs conjectures à ce sujet, s'arrête à celle d'Agatarchides de Cnide, et paraît adopter son sentiment. Cet ancien historien disait, qu'il pleut continuellement sur les montagnes d'Ethiopie, depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne; et qu'ainsi le fleuve doit augmenter dans cet intervalle par la réunion des torrens, au lieu qu'en hiver il ne tire ses eaux que de ses sources. Les voyageurs modernes ont confirmé la vérité de la relation d'Agatarchides.

Le père Lobo, dans son voyage historique d'Abissinie (1), s'explique à ce sujet en ces termes: « Enfin les Portugais, par des soins « et des travaux immenses, sont venus à « bout de découvrir la véritable cause des « inondations du Nil, si grandes et si ré- « glées. Ils ont remarqué que l'Abissinie, où « le Nil prend sa source, et qu'il arrose « pendant plusieurs jours, est pleine de mon- « tagnes; que l'hiver y commence au mois « de juin, et dure jusqu'en septembre; que « pendant ce tems-là, il y pleut tous les « jours; que l'Ethiopie est beaucoup élevée

(1) Tom. 1, pag. 141.

« au-dessus de l'Egypte ; que le Nil reçoit « en son cours toutes les rivières, tous les « ruisseaux, tous les torrens qui tombent « des montagnes et qui s'enflent si considé- « rablement, qu'il faut qu'il se déborde et « qu'il inonde toutes les campagnes de l'E- « gypte, ce qui arrive régulièrement vers « le mois de juillet, c'est-à-dire, environ « trois semaines ou un mois depuis que les « pluies ont commencé en Abissinie ; et selon « que l'inondation est plus ou moins grande, « l'année est plus ou moins abondante..... « On commence à l'observer depuis le mois « de juillet jusqu'en septembre, c'est-à-dire, « pendant que l'hiver est dans sa plus grande « force en Ethiopie ».

Ce rapport du père Lobo s'accorde parfaitement à ce que dit Thévenot, selon le calcul duquel on crie l'accroissement du Nil depuis le 28 ou 29 de juin jusqu'au 23 septembre (1).

M. Dubois, dans son excellent Mémoire sur les Arabes, en parlant de l'Egypte, page 107, donne son opinion sur le débordement du Nil, en ces termes :

(1) *Voyages de Thevenot*, tom. 2, chap. 65 et 66, pag. 755 et suiv.

« Le ciel de l'Egypte ne leur avait jamais « offert rien de semblable : étincelant de lu- « mière pendant le jour, du plus bel azur « pendant les calmes des nuits, jamais il « n'est obscurci d'aucun nuage; ce n'est que « dans le printems que l'on en aperçoit « quelques-uns fort élevés, que le vent du « nord pousse avec vîtesse; ils passent ra- « pidement sur l'Egypte et vont s'ammon- « celer sur les hautes montagnes d'Abissinie, « s'y résolvent en pluie, et donnent nais- « sance à une foule de torrens qui se jettent « dans le Nil et occasionnent le débordement « de ce fleuve ».

Le système d'Euthymènes sur la communication du Nil avec l'Océan occidental, avait été embrassé par Aristote, qui parle de ce bras du Nil comme d'une chose certaine.

Au tems d'Hecathée de Milet on avait cru que le Nil avait une communication avec l'Océan oriental; et lorsqu'Alexandre eut appris que l'on trouvait des crocodiles dans l'Indus, et que sur ses bords il croissait des fèves semblables à celles de l'Egypte, il ne douta plus que les sources de ce fleuve ne fussent celles du Nil, et il le manda à la

reine Olympias sa mère. Il est vrai qu'il changea d'avis dans la suite; mais cet exemple prouve dans quelle ignorance étaient les hommes les mieux éclairés, car il suffisait d'avoir lu Hérodote et ce qu'il disait du voyage de Scilax, pour ne pas tomber dans une erreur si grossière (1).

Il paraît qu'Euthymènes, d'après sa relation, avait poussé son voyage au moins jusqu'au fleuve Sénégal, qu'il prit pour une des branches ou pour une continuation du Nil, et dont les eaux conservent la douceur dans la mer, jusqu'à une certaine distance de la côte. Pline fait probablement allusion à la contrée arrosée par ce fleuve, lorsqu'il rapporte qu'il y a dans plusieurs endroits, et principalement dans l'Océan Gaditain ou de Cadix, une plage où l'eau de la mer est douce (2).

Aristides, dans son Oraison sur les sources

---

(1) Freret, *Observations Générales sur la Géographie Ancienne*, MS. cité par M. de S.te-Croix dans son ouvrage: *Examen Crit. des Historiens d'Alexandre*, p. 668.

(2) *Nam dulcis haustus in mari plurimis locis, ut ad Chelidonias Insulas, et aradum, et in Gaditano Oceano.* Plin., *Hist. Nat.*, lib. 2, c. 103.

du Nil, insérée dans le troisième volume de ses ouvrages, dit qu'Euthymènes rapportait dans sa relation trois choses extraordinaires; la première, qu'il avait trouvé de l'eau douce dans l'Océan; la seconde, que cette mer communiquait avec le Nil; la troisième, qu'en cet endroit on trouva des crocodiles et des chevaux marins.

Aristides a trouvé ces rapports si étranges, qu'il les met au rang des fables des Sybarites. Si cela était, dit-il, les Carthaginois qui ont beaucoup voyagé dans l'Océan le long des côtes de l'Afrique, en auraient eu connaissance, et n'auraient pas manqué d'en faire mention, puisqu'ils avaient gravé dans leurs temples des choses moins considérables.

Le P. Fournier (1) a donné une réponse assez précise à cette critique que je vais rapporter en propres termes: « Or, pour « répondre à cet orateur qui accuse de » simplicité et légéreté les Marseillais d'avoir « cru aux relations de cet ancien pilote « de leur ville, je lui dirai qu'Euthymènes, « fesant mention des chevaux marins qu'il « dit avoir vus dans l'Océan au lieu où cette

(1) *Hydrographie*, lib. 6, chap. 1, p. 221.

« vaste mer se conjoint au Nil, avait sans « doute passé la ligne, et était arrivé jusqu'à « dix ou douze degrés de latitude australe « où sont les embouchures du Zaire, Loanda, « Coanza et autres fleuves du royaume de « Congo, qui viennent de la même source « que le Nil (1), dans lesquels nous trou-

---

(1) L'on ne peut pas douter aujourd'hui que le Nil ne se jette dans la Méditerranée par sept embouchures. Les anciens les nommaient *Pelusiacum*, *Tanicum*, *Meudentium*, *Pathmeticum*, *Labeuniticum*, *Balbiticum*, *Canopicum*; c'est de-là que Virgile, parlant du Nil, lui donne l'épithète de *septem-geminus*:

Et septem gemini turbant trepida ostia Nili.

Et Ovide, celle de *septem flux*:

Perque papyriferi septem flux flumina Nili.

Ptolémée, il est vrai, en met deux autres qu'il appelle, l'une, *Pineptimi*, et l'autre, *Dieleos*. Pline en met quatre sans les nommer. Strabon et Diodore disent en général qu'il y en avait plusieurs. Tous ces auteurs ne se contredisent point pour cela; ils parlent des embouchures que l'on avait ajoutées aux sept qui étaient naturelles au Nil. Ptolémée s'en explique nettement; puisqu'il les appelle fausses embouchures. Ces sept véritables embouchures subsistent encore: mais elles ont changé de nom, et il en est quelques-unes dont l'eau ne sort plus continuellement et avec la même abondance qu'autrefois.

« vons, dès-à présent, quantité de crocodiles
« et de chevaux marins, et nulle part plus près
« en toute la côte occidentale d'Afrique, si
« on excepte Gambie et Sénégal, où l'on
« trouve quelques crocodiles, mais non de
« chevaux marins. Pour ce qui est de l'eau
« douce, ce pilote n'a pas été si fourbe ou
« étourdi d'avancer que toute l'eau de l'Océan
« Ethiopique ou Atlantique fût douce, puis-
« qu'il savait que tous ceux qui journellement
« allaient aux Indes, eussent pu le démentir:
« mais seulement il a dit qu'en divers en-
« droits de l'Océan il en avait trouvé de
« douce. Sur quoi on ne peut pas l'accuser
« d'imposture, puisque et le Commandeur
« des Chattes en a trouvé sous le Tropique,
« et les Hollandais dans la mer de l'Inde,
« et qu'il est hors de doute qu'à plus de 45
« milles de l'embouchure du fleuve Zaire et
« de plusieurs autres, on puise de l'eau douce
« en des endroits qu'il a dû croire être pleine
« mer, puisqu'il ne voyait aucune terre et
« ne savait d'où pouvait provenir une telle
« douceur en cette eau. D'où je conclus qu'il
« a fidèlement rapporté ce qu'il avait remar-
« qué, savoir, que dans la mer on trouvait
« de l'eau qui n'était pas salée. De plus je

« dis qu'il ne faut s'étonner si Hannon et les « autres Carthaginois, qui depuis suivirent « la route de ce Marseillais, n'ont jamais rien « écrit contre, ni aussi remarqué cela dans « leurs Mémoires, puisque ce n'eût été rien « de nouveau, Euthymènes l'ayant dit au- « paravant; et trouvant de présent que vé- « ritablement le Nil est conjoint à l'Océan « par le Zaire, bien que cet auteur se soit « trompé en la cause qu'il rapporte de la « crue du Nil, s'il a dit ce qu'Aristides lui « fait dire. Et puisque nous voyons qu'en ce « lieu, bien avant en mer, il y a de l'eau « douce, où se trouve quantité de croco- « diles et de chevaux marins; il ne faut « pas douter que de ce tems nos Marseillais « ne fissent des voyages, comme nous fesons « de présent, en Ethiopie, par tout l'Océan « et tout le long de la mer Méditerranée ».

« Si nous avions les deux livres qui furent « composés du tems de Jules-César, par « Castor, ès-quels il traitait amplement de « ceux qui avaient commandé sur la mer, « nous y verrions sans doute les voyages « d'Euthymènes et tous les grands exploits « de nos ancêtres ».

Le savant M. Lescalier, dans son intéres-

sant voyage en Angleterre, en Russie et en Suède, fait en 1775, p. 52, parlant *de la salure de la mer Baltique*, s'explique en ces termes : « L'eau n'est presque plus salée en « cet endroit: c'est un phénomène assez sin- « gulier. A Copenhague et à l'entrée de la « mer Baltique, l'eau est tout aussi salée « que celle de l'Océan : à mesure que l'on « avance dans cette mer, sa salure dimi- « nue, de façon que dans le fond du golfe « de Finlande elle est tout-à-fait douce et « propre à boire ».

On ne pourra s'imaginer les difficultés et les périls qu'Euthymènes aura essuyés dans sa navigation sur la côte d'Afrique, dans le tems qu'il l'a exécutée, qu'en réfléchissant sur les obstacles sans nombre que les Portugais rencontrèrent dans ces mêmes parages dix-huit siècles après, et depuis que cet art avait reçu une si grande perfection à l'aide de la boussole et des connaissances beaucoup plus étendues sur la géographie du globe (1).

Aux connaissances de l'astronomie joignant l'érudition, Euthymènes avait composé un

(1) Voyez ma *Dissertation sur l'Origine de la Boussole.*

autre ouvrage. C'était une chronique ou histoire des tems. S.t Clément d'Alexandrie dit s'en être servi pour fixer l'époque, où vivait Homère, comme on le voit par ce passage: « Euthymènes dit, dans ses chroniques, « qu'Homère fleurissait du tems de Hésiode « sous Acaste, et qu'il était né à Chio deux- « cents ans après la ruine de Troie; Arche- « maque est de la même opinion dans son « troisième livre des Euboiques ».

Cet écrivain était du même sentiment qu'Euthymènes, touchant le tems auquel Homère avait vécu; ce qui correspond à l'an du monde 2967, ainsi cent quatre-vingt treize ans avant le commencement des olympiades.

§. VI.

Pythéas ; sa naissance.

PARMI la multitude des grands hommes que Marseille possédait dans les tems reculés que j'ai entrepris d'examiner, Pythéas a eu l'avantage de tenir le premier rang ; il est au moins le premier qui se soit fait connaître par ses écrits et par ses voyages maritimes : on le compte même pour le plus ancien écrivain, qui ait paru dans toutes les vastes régions de l'Occident.

La contrariété d'opinions de plusieurs historiens illustres, anciens et modernes, sur l'époque de la naissance et sur le mérite de Pythéas, a beaucoup contribué à la célébrité de ce fameux navigateur, et a assuré en même tems à une ville aussi distinguée que Marseille, dans l'ancienne Gaule et dans la moderne Provence, la gloire qu'elle peut tirer d'un citoyen, qui par des découvertes utiles avait reculé les limites des connaissances géographiques, dans la vue de procurer à sa patrie des sources nouvelles pour augmenter son commerce maritime et son industrie.

Bayle place l'époque de l'existence de Pythéas dans le siècle d'Alexandre le Grand, et il ne croit pas qu'on puisse l'indiquer avec plus de précision (1). Il analyse ensuite dans ses remarques les diverses opinions émises à ce sujet.

Bougainville, savant académicien de Paris, dans ses éclaircissemens insérés dans le trentième volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres, a prétendu fixer plus précisément l'âge de Pythéas sur ce qu'Aristote, dans son traité *des météores*, dit formellement que la Zone habitée s'étend au nord jusqu'aux pays qui voient la couronne d'Ariane, dans le cercle qui leur tient lieu de cercle polaire, et pour lesquels cette constellation ne se couche pas.

« De son tems, poursuit-il, la *Luisante* « de la couronne d'Ariane était proche du « tropique, et par conséquent toujours vi- « sible pour les pays qui sont au soixante- « septième degré de latitude septentrionale; « or, les régions situées à cette distance de « l'équateur, sont précisément celles qui ont « un jour de vingt-quatre heures au tems

(1) *Dict. Hist. et Crit. v.° Pythéas, remarques* A. F.

« du solstice. Pythéas, est de l'aveu unanime « des anciens, le premier qui ait pénétré à « cette hauteur du pole; le premier qui ait « cru ces pays habités. Donc Aristote, en « composant son traité des météores, con- « naissait le voyage de Pythéas. Cet ouvrage « est antérieur à l'expédition d'Alexandre « dans les Indes, puisque l'auteur, dans « l'énumération qu'il fait des grandes rivières, « ne parle point du Gange, connu seulement « aux Grecs depuis cette expédition; par « conséquent la date du voyage de Pythéas « remonte avant l'année 327, date de la « conquête des Indes; et cet astronome con- « temporain d'Aristote, si même il n'est pas « plus ancien, aura fleuri au plus tard vers « le milieu du quatrième siècle avant J.-C. ».

Un autre savant académicien de Marseille, M. Raymond, dans un discours prononcé à l'ouverture de la séance publique du 25 août 1766, a censuré l'opinion de Bougainville en ces termes :

« Mais cet ingénieux académicien aurait « dû prouver que le précepteur d'Alexandre « ne pouvait pas tenir ses instructions des « Scythes, dont les hordes s'étendaient jus- « qu'aux monts Riphés et Hyperboréens, c'est-

« à-dire, jusqu'au cercle polaire, et qui « étaient en commerce avec les Grecs et « leurs diverses colonies, principalement avec « celle de la Chersonèse Taurique. Hérodote « rapportait avant l'âge d'Aristote, que l'on « croyait que les Cimmériens dormaient six « mois, c'est-à-dire, qu'ils habitaient dans « un pays où il y avait six mois de nuit ».

Dans l'incertitude où je me trouve au milieu de la contrariété de ces opinions, je m'abstiendrai de prononcer sur une matière qui est susceptible de conjectures sans nombre, et qui m'éloignerait du but essentiel que je me suis proposé. Je me bornerai donc à examiner les connaissances astronomiques de ce fameux navigateur, et les voyages qu'il a entrepris dans les mers du nord.

§. VII.

Observations astronomiques de Pythéas.

Issu d'une famille pauvre, selon la notice que nous en a laissée le savant Achard, dans son dictionnaire des hommes illustres de Provence, et né avec le goût décidé pour les connaissances exactes, Pythéas trouva dans le sein même de sa patrie tous les secours nécessaires pour les acquérir; et par un juste retour de reconnaissance, on verra bientôt qu'il les fit servir à l'avantage de ses concitoyens.

Strabon, Eratosthène, Gassendi et Dutens ont rapporté que Pythéas avait toutes les connaissances astronomiques de l'école ïonienne, enseignées depuis avec plus de développement dans celle de Pythagore (1).

Hipparque, dont Pline fait un grand éloge,

(1) Pythagore de amos, disciple de Thalès de Milet, alla en Egypte, et aux bords du Gange, où il se fit initier aux mystères des prêtres pour connaître à fond leur doctrine et les choses les plus secrètes de la religion. Il revint à Samos qu'il trouva

en l'appelant *nunquam satis laudatus* (1), ajoute aussi que Pythéas avait plus de connaissances qu'Eudoxe (2), l'un des savans les plus distingués de la Grèce; et qu'il enseignait à Marseille le vrai système du monde, tel qu'il a été vérifié depuis par des philosophes les plus accrédités et par des observations les plus exactes.

Pythéas ne borna point ses études à des

---

opprimée sous la tyrannie de Polycrate; il en sortit pour aller se fixer à Crotone en Italie, où il fonda son école et donna des leçons aux Italiotes, habitans les pays qu'on appelait *La Grande Grèce*. Diogènes Laerce, *Vita Pythag.*, lib. 8.

(1) Hipparque de Nicée, suivant Strabon, ou de Rhodes, selon Ptolémée, travailla aux progrès de l'astronomie pendant 40 ans. Il donna une description du globe céleste; découvrit une nouvelle étoile; et, par un travail plus qu'humain, il entreprit de compter toutes celles qui tombaient sous la vue, en marquant la grandeur et la situation de chacune.

(2) Eudoxe de Gnide, était à-la-fois astrologue, géomètre, médecin et législateur. Il y a eu aussi à Gnide un médecin du même nom et de qui notre Eudoxe, dans son livre *de la circonférence de la terre*, a dit qu'il avait pour maxime, qu'il fallait tenir son corps et ses sens dans un mouvement continuel par toutes sortes d'exercices.

spéculations oiseuses ou à des observations inutiles : il ne cultiva l'astronomie que pour se mettre en état de donner à la géographie cette précision, dont elle avait besoin dans ces premiers tems, afin de la rendre utile à la navigation, et ainsi aux voyages maritimes qu'il méditait.

Il découvrit en outre les étoiles qui s'apercevaient de son tems autour du pole boréal, description qui est citée avec éloge dans le commentaire sur Aratus par Hipparque (1), le premier des astronomes qui, selon Lalande, ait donné un catalogue des étoiles fixes.

On croyait, par exemple, que l'étoile polaire, c'est-à dire, la plus éloignée de la queue de l'Ourse, était directement au-dessus du pole ; mais il assigna trois étoiles, avec lesquelles celles du nord formaient un carré, au milieu duquel le pole correspondait exactement (2).

Il n'y a eu dans l'antiquité aucune ville qui, comme Marseille, ait obtenu sa latitude déterminée avec la plus grande précision.

Pythéas fit cette célèbre observation en

(1) Hipp., *Comment. in Aratum*, lib. II, cap. 5.

(2) Hipp., *Comment., loc. cit.*

comparant l'ombre du Gnomon qu'il avait construit d'après la méthode d'Anaximandre (1); et par la proportion qui se trouvait entre la hauteur de la colonne ou Gnomon, et la projection de son ombre dans le solstice d'été, il trouva avec beaucoup d'exactitude la latitude nord de la ville de Marseille, ou sa distance à l'équateur. De cette comparaison, Eratosthène et Hipparque, suivant le rapport de Strabon (2), conclurent que la distance de cette ville à l'équateur était de 43 degrés, 17 minutes et 49 secondes, précision dont il était difficile de croire quelqu'un capable dans le premier âge de l'astronomie.

Cette observation de Pythéas parut si importante à Eratosthène qu'il ne manqua pas de l'insérer dans ses ouvrages, et d'en faire un des fondemens de sa géographie.

Hipparque, à l'imitation de Pythéas,

---

(1) On devait à Anaximandre de Milet, successeur de Thalès, l'invention du Gnomon: ce fut lui qui inventa la sphère armillaire, et dressa le premier en Grèce des cartes géographiques. Diog. Laer. in Thal., lib. I, sect. 24.

(2) Strabo, *Géograph.*, lib. II, p. 115.

détermina le parallèle de Bizance par l'ombre du Gnomon. Il se trouva heureusement que la proportion de l'ombre au Gnomon était, dans cette dernière ville, la même qu'à Marseille (1); et la conformité de ces deux observations, contribua particulièrement à rendre célèbre l'observation de Pythéas.

Wendelin, ayant engagé Gassendi à examiner cette observation, celui-ci reconnut qu'il se trouvait à peine une minute de différence entre le calcul d'Eratosthène et d'Hipparque, et la véritable latitude de Marseille (2).

Le P. Fouillé trouva la même exactitude dans cette observation.

Le célèbre Cassini qui l'avait aussi examinée en 1692, et qui trouva réellement la même latitude, à la différence près de 37 secondes de plus, remarque à ce sujet, dans son Mémoire inséré au tome VIII de l'académie des sciences de Paris, que

(1) La latitude de Constantinople est aujourd'hui de 41° 1' 27."

(2) Gassendi, *Proportio Gnomonis ad solstitialem umbram observata Massiliae, anno* 1638. Opera, tom. 4, pag. 565 et seq.

si l'on en savait exactement les circonstances, l'observation de l'astronome marseillais servirait merveilleusement à décider la fameuse question de l'obliquité de l'écliptique; « car, poursuit-il pag. 11, en « comparant l'observation de Pythéas avec « une autre semblable faite à Marseille il y « a quarante ans, il serait facile de décider « cette difficulté qui est une des plus im- « portantes de l'astronomie; mais comme « nous n'avons qu'un extrait, et encore assez « imparfait, de l'observation de Pythéas, il « est assez difficile d'en rien conclure de « bien assuré; car il ne nous reste de cette « observation que ce que l'on en trouve dans « Strabon; et tout ce qu'il en dit, il est « tiré d'Hipparque, qui n'en a parlé que « par rapport à la géographie; de sorte que « les géographes n'étant pas obligés d'exami- « ner les mesures avec autant de précision « que les astronomes, on peut s'assurer si « Hipparque n'a point négligé la fraction « qui fait la différence qui se trouve entre « l'observation qu'il rapporte de Pythéas, et « celle de M. Gassendi. De plus Hipparque « ne dit pas immédiatement quelle est la « proportion que Pythéas a observée à Mar-

« seille, mais seulement que cette propor-
« tion est la même que l'on a depuis trou-
« vée à Constantinople. On est très-assuré
« de la hauteur du pole de Marseille par
« l'observation de plusieurs personnes de
« l'académie royale, qui l'ont observée plu-
« sieurs fois et en différentes manières; mais
« pour la hauteur du pole de Constantinople
« on ne peut pas répondre si précisément ».

Le chevalier de Louville a renouvelé en 1716 l'opinion de quelques astronomes, c'est-à-dire, que l'écliptique approche de l'équateur par un mouvement lent et réglé, qui fait un progrès d'une minute de degré environ en 90 ans (1).

---

(1) Descartes avait déjà dit que l'équateur s'approche insensiblement de l'écliptique. *Princip.*, part. III, c. 156.

Plus anciennement Fracastor avait attribué aux Egyptiens cette opinion qui, néanmoins, ne se trouve dans aucun auteur ancien, que l'écliptique avait été dans le *colure* des équinoxes, coupant alors l'équateur à angles droits; et que le soleil se levait au nord et se couchait au sud. Il remarque aussi, d'après l'autorité d'Hérodote et de Pomponius Mela, comme il dit, que les Égyptiens se vantaient d'une telle observation ancienne, qu'ils avaient vu le soleil changer quatre fois d'orient et d'occident.

Fracastor ajoute aussi que, depuis Ptolémée jusqu'au

Il appuye ce système sur ce qu'ayant fait à Marseille plusieurs observations astronomiques, il a trouvé une diminution de 20 minutes dans l'obliquité de l'écliptique, par rapport aux observations, dit-il, que Pythéas avait faites environ deux mille ans auparavant dans la même ville de Marseille; car l'ancien astronome déterminait l'obliquité de l'écliptique à 22 degrés, 49 minutes et 10 secondes, au lieu qu'elle est présentement fixée à 23 degrés et environ 19 minutes (1): d'où il suit qu'en prenant les observations de Pythéas pour sûres, l'obliquité de l'écliptique avait

---

seizième siècle, l'écliptique s'est approchée de l'équateur de 23 minutes; que l'angle des deux cercles diminue peu-à-peu; qu'ils se trouveront dans un même plan, après quoi les constellations du nord passeront au sud, et l'équinoxe du printems sera dans la *Balance*. Fracast., sect. 3.

Le P. Riccioli traite ces pensées de songes des philosophes, plutôt que d'opinions philosophiques: *Quae quidem deliramenta*, dit-il, *potius ingeniose somniantium, quam commenta sobrie philosophantium. Almag. nov.*, tom. I, lib. III, c. 27.

(1) L'obliquité de l'écliptique, suivant les nouvelles tables de M. Delambre, ainsi que mon savant ami, M. l'Abbé Moltedo, m'en a averti, est de 23° 27' 43". *Voyez la connaissance des tems, année* 1813.

diminué depuis Pythéas de 20 minutes, c'est-à-dire d'une minute par siècle. Ainsi le chevalier de Lonville ayant trouvé l'obliquité de l'écliptique assez constamment dans son tems de 23 degrés, 28 minutes, 24 secondes, il en a conclu qu'elle a diminué d'une demi-minute à-peu-près en 50 ans.

La diminution qui se fait insensiblement de siècle en siècle, a été démontrée par le savant Abbé de la Caille : il a trouvé l'obliquité de 23 degrès, 28 minutes, 16 secondes en l'année 1752, par des observations faites dans l'île de Bourbon au voisinage du tropique.

Le comte Carli, savant distingué d'Italie, dans sa géographie primitive (1), en parlant des observations faites par le moyen du Gnomon, s'explique dans les termes suivans :

« Ce n'est pas ici l'endroit de s'arrêter sur « l'exactitude ou l'inexactitude de cette mé- « thode : il suffit de savoir que le même « Ptolémée la propose comme fautive, soit « par l'incertitude du tems de l'équinoxe au « midi, soit encore à cause de la difficulté

(1) Carli, *Opere*, tom. IX, pag. 13. Ce passage est extrait de la traduction des ouvrages de ce célèbre auteur que je donnerai incessamment au public.

« de déterminer l'ombre précise pendant « l'hiver : peut-être aussi qu'on ne calculait « point le demi-diamètre solaire. Mais quoi « qu'il en soit de la manière dont ils s'en « servaient, il sera toujours admirable ce « qui nous est resté de l'observation de Py- « théas à Marseille, environ 320 ans avant « notre ère, c'est-à-dire, que dans cette « ville l'ombre solsticiale était au Gnomon « comme 213 $^{1}/_{8}$ à 600, tandis que Gassendi « dans la vie de Peyresch, assure avoir « renouvelé l'expérience avec un Gnomon « de 52 pieds, et d'avoir retrouvé le rapport « de l'ombre solsticiale avec le Gnomon en « raison de 31,950 : 90,000, c'est-à-dire, pré- « cisément comme 213 $^{1}/_{8}$ à 600 (1).

---

(1) *E quanta fama*, dit à ce propos le savant Andrés, tome IV, par. 223 et 224 de son ouvrage (*Dell'Origine e Progressi di ogni letteratura*) *non ha ottenuta Pitea presso gli antichi pei viaggi che fece al circolo polare, e per le osservazioni ivi prese della lunghezza dei giorni estivi e della scarsezza delle stelle vicino al polo, e forse ancora più presso i moderni, dopo la teoria della diminuzione della obbliquità dell' eclittica, per l'osservazione fatta a Marsiglia dell' altezza meridiana del sole nel giorno del solstizio di state!*

Aujourd'hui l'opinion des astronomes paraît définitivement fixée sur ce point, d'après les résultats comparés de la théorie et des observations, tels qu'ils se trouvent dans le savant Mémoire de M. le comte De la Place (1) inséré dans *La Connaissance des Tems de* 1811, pag. 437, dont je crois nécessaire d'en donner ici l'extrait.

« L'observation de Pythéas à Marseille « eut lieu entre les époques des deux ob- « servations précédentes (c'est-à-dire les « chinoises). Dans le livre II de sa Géo- « graphie, chap. IV, Strabon dit, suivant « Hipparque à Bizance, la proportion de « l'ombre au Gnomon est la même que Py- « théas prétend avoir observée à Marseille; « et dans le chapitre V du même livre, il « ajoute, à Bizance, au solstice d'été, la « proportion de l'ombre au Gnomon est « celle de 42 moins $^1/_5$ à 120. C'est sans

(1) M. De la Place avait déjà indiqué les observations de Pythéas dans son *Exposition du Système du Monde*, pag. 334; et not. III., pag. 401, 3.me édition 1808. Ce seul ouvrage aurait pu mériter à cet illustre écrivain le nom de restaurateur de l'astronomie.

« doute d'après cette observation que Pto-
« lémée, dans son Almageste (livre XII,
« chap. VI) fait passer par Marseille le 14.me
« parallèle, dans lequel, la longueur de
« l'ombre au solstice d'été, est de 20 par-
« ties 5/6, celle du Gnomon étant de 60
« parties.

« Pythéas fut au plus tard contemporain
« d'Aristote; on peut donc, sans erreur sen-
« sible, rapporter son observation à l'an 350
« avant notre ère. En la corrigeant de la
« réfraction et de la paralaxe, elle donne
« 19° 28' 29" pour la distance solsticiale du
« centre du soleil au zénith de Marseille.
« La latitude de l'observatoire de cette ville
« est de 43° 17' 49" si l'on en retranche la
« distance précédente, on aura 23° 49' 20"
« pour l'obliquité de l'écliptique au tems
« de Pythéas. Les nouvelles tables solaires
« publiées par le bureau des longitudes,
« et qui sont fondées sur les formules du
« livre VI de la Mécanique Céleste, cha-
« pitre XVI, donnent 23° 46' 7" pour l'obli-
« quité de l'écliptique correspondante à
« l'année 350 avant notre ère. La différence
« 3' 13" est dans les limites des erreurs dont
« l'observation de Pythéas est susceptible.

« Environ. un siècle après l'observation de « Pythéas, Eratosthène entreprit de mesurer « la terre (1), et il fonda cette mesure « sur des observations solsticiales du Gnomon « faites à Syène et à Alexandrie (Cléomède, « lib. 1, sur la contemplation des orbes cé- « lestes, chapitre x, de la grandeur de la « terre). Eratosthène employa un style ver- « tical élevé dans un segment sphérique, « le sommet du style étant au centre du « segment; il trouva la distance entre les « zéniths de Syène et d'Alexandrie, égale à « la cinquantième partie de la circonférence; « ainsi le soleil, étant, suivant cet astronome, « au zénith de Syène, le jour du solstice d'été, « il trouvait le même jour sa distance au zénit « d'Alexandrie de 7° 12' 0." Cette distance « était celle du bord supérieur du soleil; car « les astronomes ne corrigeaient point la hau-

(1) Eratosthène de Cyrène, mourut vers l'an 194 avant notre ère. Il illustra l'école d'Alexandrie dont il eut en quelque sorte la direction. On lui doit une mesure célèbre de la terre, le dénombrement des astres, et beaucoup d'autres ouvrages. Il a laissé un nom que la perte de tous ses écrits n'a pu faire oublier.

« teur du soleil observée au Gnomon, pour « avoir celle du centre du soleil; c'est la raison « pour laquelle leurs latitudes étaient trop pe- « tites du demi-diamètre du soleil. Cela est « évident pour Alexandrie, dont Ptolémée « suppose la latitude de 30° 58', tandis « que, par les observations de Nouet, « elle est de 31° 13' 15", plus grande par « conséquent de 15' 5", ce qui est à-peu- « près le demi-diamètre du soleil. Il faut « donc corriger la hauteur apparente du « soleil observée par Eratosthène au solstice « d'été à Alexandrie, du demi-diamètre « du soleil de la réfraction et de la para- « laxe, ce qui donne 7° 27' 58" pour la « distance du centre du soleil au zénith d'A- « lexandrie, au même solstice. En la retran- « chant de la latitude d'Alexandrie observée « par Nouet, la différence 23° 45' 7" sera « l'obliquité de l'écliptique au tems d'Eratos- « thène, où vers l'an 250 avant notre ère. « Suivant les formules de la Mécanique Cé- « leste, elle était à cette époque de 23°45'19", « ce qui s'accorde d'une manière remar- « quable avec les observations d'Eratosthène. « Ces observations, celles de Pythéas et les « observations chinoises précédentes con-

« courent donc à faire voir que l'obliquité « de l'écliptique antérieurement à notre ère « était, à fort peu près, telle que la donnent « les formules de la Mécanique Céleste. »

Les limites que je me suis prescrites dans cet ouvrage, ne me permettent pas de répéter ici ce qu'un autre savant astronome, M. Biot, a écrit dans son excellent ouvrage sur l'*Astronomie physique*, au sujet de la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique. Je me contenterai seulement d'ajouter ici la Table des observations antérieures à l'ère chrétienne, où celle de Pythéas est contemplée telle que M. de Laplace l'a donnée à la page 450 de la *Connaissance des tems*.

TABLEAU des Observations antérieures à notre Ere.

ÉPOQUE des Observations.	NOMS des Observateurs.	OBLIQUITÉ de l'Ecliptique par les Observations.	OBLIQUITÉ par les Formules.	EXCÈS de la première sur la seconde.
An 1,100.	CHEOU-KONG . .	23° 54' 2"	23° 51' 58"	2' 4" 1
» 350.	PYTHÉAS	23° 49' 20"	23° 46' 7"	3' 13"
» 250.	ERATOSTHÈNES . .	23° 45' 39"	23° 45' 19"	12"
» 50.	LIEOU-HIANG . .	23° 45' 39"	23° 44' 3"4	1' 34" 6

§. VIII.

Flux et Reflux de la Mer, indiqués par Pythéas.

La Physique n'a jamais présenté une question plus difficile à résoudre, que celle du flux et du reflux de la mer; phénomène bien digne de l'admiration et de l'étude des philosophes.

La cause de ce mouvement régulier et périodique des eaux, par lequel elles s'élèvent et s'abaissent alternativement deux fois par jour, en coulant de l'équateur vers les poles et refluant des poles vers l'équateur, ce qui forme deux courans en sens opposé, l'un montant tantôt plus, tantôt moins sur les côtes, nommé *flux de la mer*, l'autre en descendant, que l'on appelle *reflux* (1);

(1) La durée du flux et du reflux s'appelle *marée* dans la navigation; ainsi l'on dit: *nous remontâmes la Tamise jusqu'à Londres en une marée*, c'est-à-dire, que l'on a fait le chemin dans l'intervalle de la *marée* montante, ou dans l'espace d'environ six heures. On dit que l'on a employé *quatre marées* à descendre la rivière de Bordeaux jusqu'à la mer. Un vaisseau

cette cause, dis-je, a divisé dans tous les tems les opinions des anciens et des modernes.

Heraclite et Aristote (1) l'ont attribuée au soleil qui produit, excite et amène les vents, dont la mer est enflée ;

Platon, à un soulèvement des eaux; Timée, aux rivières qui se déchargent dans l'Océan.

Appollonius de Thyane, au rapport de Philostrate, regardait le flux et le reflux

---

qui navigue dans cette position, mouille aussitôt que la marée change, et cesse d'être favorable à sa route; et il appareille pour continuer sa navigation dès qu'elle a retourné du premier côté. Les marins en parlant des marées, employent diverses phrases, comme *refluer la marée*, *étaler la marée*, *cajoler la marée*, *etc.*

(1) S.t Justin et S.t Grégoire de Naziance ont cru qu'Aristote était mort de chagrin pour n'avoir pu comprendre la cause du flux et du reflux de l'*Euripe* dans la mer Égée, sur quoi *Caelius Rhodiginus* et quelques autres ont inventé la fable qu'Aristote se précipita dans l'*Euripe*, en prononçant ces mots : *que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis la comprendre.* On doit être fort réservé d'ajouter foi à ces sortes d'histoires, à cause du penchant que les hommes ont toujours eu d'attribuer une fin extraordinaire à ceux qui ont laissé un nom très-illustre. Au reste, l'*Euripe* est un petit détroit de la mer Égée,

comme l'effet des gouffres profonds qui absorbaient et repoussaient une partie des eaux de la mer.

De toutes les explications que les modernes ont prétendu donner sur la cause du flux et du reflux de la mer, la plus simple et la plus ingénieuse, quoique contredite ensuite par l'observation plus récente, est celle de Descartes. Il suppose un tourbillon de matière subtile et d'une figure elliptique, lequel environne notre globe et le presse de tous côtés. La lune, selon lui, nage dans ce tourbillon elliptique, et lorsqu'elle se trouve dans la partie la plus éloignée, elle fait moins d'impression sur la matière éthérée qui environne la terre; mais lorsqu'elle est

---

si serré, qu'une galère peut à-peine passer sous un pont qui le couvre, entre la citadelle et le donjon de *Nègre-Pont*. Ce détroit sépare l'île d'Eubée de l'Attique et de la Béotie. Les anciens l'appelaient *Chalcidique* de *Chalcis*, qui était bâtie sur ses bords. Tous ont parlé de son flux et reflux : les uns disent qu'il change de cours sept fois dans 24 heures; d'autres, sept fois pendant le jour, et d'autres dans la nuit; d'autres assurent, au contraire, que son flux et reflux n'est point réglé. Tite-Live, lib. XXVIII; Pomp. Mela, lib. II, c. 7; Seneca, in *Herc. Œteo*, v. 779; Plin., lib. II, c. 97.

dans la partie plus étroite de ce tourbillon, elle cause une impression sur l'atmosphère, dont les eaux doivent sur-tout se ressentir ; qu'en conséquence le flux et le reflux de la mer doivent suivre ordinairement l'irrégularité du cours de la lune (1).

Kepler et Newton attribuent cet effet à l'attraction que le Soleil et la Lune exercent sur les eaux de l'Océan.

C'est dans l'ouvrage de ce dernier, qu'il faut voir la démonstration et l'explication des phénomènes innombrables que présente ce point de physique.

Newton, après la découverte du principe de la loi générale de l'attraction, aperçut facilement les effets que le soleil et la lune devaient produire sur les marées, et il traita cette matière, dans son excellent ouvrage, *des Principes*, avec sa supériorité ordinaire. Il a calculé que la force attractive du Soleil pouvait élever les eaux de la mer de deux pieds ; que l'action de la lune pouvait être évaluée à dix, et qu'ainsi les forces combinées de ces deux astres avaient assez

(1) Cartesii, *Princip. Philos.*, part. IV, pag. 158 et 159.

de force pour les faire monter au moins de douze pieds.

L'académie des sciences de Paris, ayant résolu en 1738 de traiter de nouveau et d'approfondir les branches du système du monde que Newton n'avait pu éclaircir assez, proposa pour le prix de l'année 1740 la question des marées. Les Mémoires de Bernoulli, d'Euler et de Mac-Lorin, partagèrent le prix, et formèrent d'excellens traités sur cette matière, car ils renferment des développemens de la théorie newtonienne, fondés sur la même hypothèse de la mer en équilibre sur l'action des astres qui l'attirent.

M. de Laplace, toujours attentif à éclairer les hommes, toujours constant à résoudre les problèmes les plus importans de la physique, a achevé d'épuiser la matière dans les Mémoires de l'académie, pour l'année 1790, et dans son ouvrage immortel, *De l'Exposition du système du monde.* Voici dans quels termes ce célèbre écrivain s'explique dans le chapitre XI de ce dernier ouvrage, pag. 259, troisième édition de Paris de 1808, au sujet de l'hypothèse de Newton :

« A la vérité, dit-il, ce grand géomètre « a eu égard au mouvement de rotation de

« la terre, pour expliquer le retard des ma-
« rées, sur les passages du soleil et de la
« lune au méridien; mais son raisonnement
« est peu satisfesant, et d'ailleurs il est con-
« traire au résultat d'une rigoureuse analyse...
« Il est visible cependant que la rapidité du
« mouvement de rotation de la terre em-
« pêche les eaux qui la recouvrent, de prendre
« à chaque instant la figure qui convient à
« l'équilibre des forces qui les animent; mais
« la recherche de ce mouvement combiné
« avec l'action du soleil et de la lune, of-
« frait des difficultés supérieures aux connais-
« sances que l'on avait alors dans l'analyse
« et sur le mouvement des fluides. Aidé des
« découvertes que l'on a faites sur ces deux
« objets, j'ai repris ce problème, le plus épi-
« neux de toute la Mécanique Céleste. Les
« seules hypothèses que je me suis permises
« sont que la mer inonde la terre entière,
« et qu'elle n'éprouve que des légers obstacles
« dans les mouvemens: toute ma théorie est
« d'ailleurs rigoureuse et fondée sur les prin-
« cipes du mouvement des fluides. En me
« rapprochant ainsi de la nature, j'ai eu la
« satisfaction de voir que mes résultats se
« rapprochaient des observations, sur-tout à

« l'égard du peu de différence qui existe « dans nos ports entre les deux marées d'un « même jour, différence qui, suivant la « théorie de Newton, serait très-grande.

« Je suis parvenu à ce résultat remar- « quable, savoir, que pour faire disparaître « cette différence, il suffit de supposer par- « tout à l'Océan la même profondeur. Daniel « Bernoulli, dans sa pièce sur le flux et le « reflux de la mer, qui partagea le prix de « l'académie en 1740, essaya d'expliquer ce « phénomène par le mouvement de rotation « de la terre: suivant lui, ce mouvement « est trop rapide, pour que les marées « puissent s'accorder au résultat de la théorie.

« Mais l'analyse nous montre que cette « rapidité n'empêcherait pas les marées d'être « fort inégales, si la profondeur de la mer « n'était pas uniforme. On voit, par cet « exemple et par celui de Newton que je « viens de citer, combien on doit se défier « des aperçus les plus vraisemblables, quand « ils ne sont point vérifiés par un calcul « rigoureux ».

Cette cause du flux et du reflux n'a pas été cachée aux philosophes de l'antiquité, et ce n'a pas été leur faute, si les modernes

n'ont pas adopté les sentimens que les premiers avaient enseignés de très-bonne heure sur cette matière, et si l'on n'y est parvenu que long-tems après.

On ne doit pas objecter aux anciens, dit Dutens, qu'il y avait tant de différentes opinions parmi eux sur ce point, qu'il eût été difficile de savoir à laquelle s'en tenir, à moins que l'on ne convienne aussi que la même objection peut se faire avec autant de raison sur la diversité d'opinions, qui règne également parmi nous dans plusieurs questions.

L'opinion, dont les modernes se font honneur sur ce sujet, avait déjà été positivement indiquée par Pythéas: il avait observé que les *marées* suivaient les inégalités du cours de la lune dans leur accroissement et leur décroissement (1), ce que Seleucus d'Erythrée, le mathématicien qui attribuait à la terre un mouvement de rotation, expliquait aussi par la force du tourbillon de la terre, combinée avec le mouvement de la

(1) *Pythéas Massiliensis ait incremento quidem lunae accessus fieri, decremento recessus.* PLUTARCHUS, *De Placitis Philosophorum*, lib. III, cap. 17,

lune (1). Cicéron, Strabon, Sénèque et Pline, ont tous parlé du flux et du reflux de la mer, qu'ils ont attribués à l'action de la lune (2); mais ces écrivains vivaient trois siècles après la mort de Pythéas, et l'on se souvenait encore, d'après l'autorité de Plutarque que je viens de rapporter, qu'il avait assuré que le flux dépendait de l'accroissement de la lune, et le reflux de son décours.

Pythéas est donc le premier entre les Grecs, qui ait attribué à l'influence de la lune le flux et le reflux de la mer. Ce phénomène est si peu apparent dans la Méditerranée, qu'il n'y avait point été remarqué, jusqu'à ce que des observations faites de nos jours à Toulon aient appris qu'il s'y fait sentir trois heures, quinze minutes après que la lune a passé par le méridien, et que l'eau

---

(1) *Seleucus Mathematicus (movens et ipse tellurem) ait ipsius vertigini, et motui lunae conversionem adversari. Spiritu vero, aut vento, inter utrumque. Corpus in contrarias partes reflexo, atque in atlanticum Pelagus incidente, mare ipsum facili ratione ab illo agitari.* — Idem, *ibidem.*

(2) Cicero, *De Nat. Deorum*, lib. II, cap. 7; Strabo, lib. III; Seneca, *De Providentia*, c. 1; Plin., lib. II, c. 97.

y monte d'un pied et quelquefois de deux, lorsque d'autres causes concourent avec celles-ci à produire le même effet.

Aussi les Marseillais compagnons de voyage de Pythéas, parvenus dans l'Océan au-delà des Colonnes d'Hercule, la *marée* qu'ils y éprouvèrent leur parut si extraordinaire, qu'ils la regardèrent comme un prodige.

Pline, en rapportant ces faits, a dit que Pythéas avait vu la marée s'élever sur les côtes de la Grande Bretagne jusqu'à 80 coudées (120 pieds.).

On sait cependant que même dans les détroits, entre autres celui de la Manche, où la marée est plus haute que dans d'autres endroits, elle ne parvient pas à 120 pieds; qu'elle ne monte à Brest que de 23 pieds, à Bristol, de 42, et à S.t-Malo, de 48. Ainsi le texte de Pline ne peut être que fautif (1).

---

(1) *Octigenis cubitis super Britanniam intumescere aestus, Pytheas Massiliensis auctor est.* Plin., *Hist. Nat.*, lib. II, c. 97.

Peut-être que dans ce passage la syllabe *vi* a été omise, par les copistes, après le mot *octo*; dans cette supposition on lirait *octovigenis cubitis*, ce qui serait égal à 42 pieds, c'est-à-dire, à la plus grande hauteur de la marée de Bristol.

On peut cependant ajouter en faveur de l'opinion de Pythéas, que les variations les plus extraordinaires ont été observées, touchant le flux et le reflux en beaucoup d'endroits de l'Océan.

Vers Avranches, la hauteur du flux monte quelquefois à 90 pieds: la mer se retire dans le reflux à plus de neuf milles. Au golfe de Cambaye, dans le royaume de Guzarate, qui fait partie des états du Grand Mogol, d'après le rapport de la Martinière, le flux avance jusqu'à trente lieues, et sa rapidité y est si grande, qu'un cavalier courant à toute bride, ne peut égaler la vîtesse des flots. La rivière des Amazones aux Indes Occidentales sent le flux de la salure des eaux, en remontant jusqu'à cent lieues.

Riccioli, dans son hydrographie, dit que sous le tropique du Cancer il n'y a presque point de flux, et un peu au-delà, à la côte de la Guinée, il est si violent, que trois ancres peuvent à peine assurer un navire. A l'embouchure du fleuve Indus, le flux monte plus haut dans les nouvelles que dans les pleines lunes. Au contraire, au port de Calicut qui n'est pas fort éloigné, et qui est situé sur la côte de Malabar, le flux s'élève davantage dans les

pleines lunes que dans les nouvelles. Dans quelques mers des Indes le flux arrive régulièrement deux fois pendant le jour, sans qu'il y en ait aucun pendant la nuit; au contraire, dans la mer Persique le flux ne monte que pendant la nuit.

Tant de variations et d'irrégularités portent à croire qu'il n'est guère moins difficile de connaître exactement les phénomènes particuliers, que de s'arrêter à un système général. En admettant donc véritables tous les faits rapportés ci-dessus, j'estime que les exceptions particulières ne doivent pas faire abandonner les vues générales sur ce grand phénomène.

Mon opinion est appuyée de l'autorité respectable de M. de Laplace, lequel, dans l'ouvrage plusieurs fois cité du *Système du monde*, s'explique dans les termes suivans (p. 262): « La grandeur des marées dépend « beaucoup des circonstances locales: les « ondulations de la mer resserrée dans un « détroit peuvent devenir trop grandes: la « réflexion des eaux par les côtes opposées « peut les augmenter encore. C'est ainsi que « les marées généralement fort petites dans « les îles de la mer du sud, sont très-con- « sidérables dans nos ports ».

Au reste, l'explication de Pline a un grand rapport avec celle de Pythéas. M. Lalande est d'opinion à ce sujet que Pline, dans le passage qu'il a rapporté, fait une description très-exacte des phénomènes des marées.

« La cause même, dit-il, y est énoncée « d'une manière très-conforme à ce que les « physiciens adoptent aujourd'hui : on y voit « l'attraction lunaire, et même la différence « de l'apogée au périgée, qui est une suite « de l'attraction. Ce grand naturaliste pré- « tendait donc que le soleil et la lune avaient « réciproquement part à la cause des marées; « et après une suite d'observations de plu- « sieurs années, il avait remarqué que la « lune agissait plus fortement sur les eaux, « lorsqu'elle était plus voisine de la terre, « et que l'effet de son action n'était sensible « pour nous que quelque tems après que la « lune avait agi, vu l'intervalle qu'il doit « y avoir entre la cause qui se passe dans « les cieux, et les effets qui en résultent « sur la terre ».

Aussi remarque-t-on que les eaux qui ont la force d'inertie, ne perdent pas tout-d'un-coup le mouvement qu'elles ont reçu dans la conjonction de la lune avec le soleil,

et que cette force qu'elles ont commencé à acquérir peu-à-peu avant la conjonction, force qui les a obligées de s'élever, les conserve encore dans cette élévation, même après la conjonction.

Il serait à desirer que les ouvrages de Pythéas fussent parvenus jusqu'à nous, car on serait alors à portée de savoir si Pline, qui nous a transmis l'opinion de ce célèbre navigateur sur le phénomène du flux et du reflux de la mer, le rapporte tel qu'il l'avait donné; et il y a quelque raison de douter, qu'on en ait saisi le vrai sens.

Ce n'est pas en effet le flux qui dépend de la nouvelle ou pleine lune, mais la plus et la moindre hauteur de la marée, comme on peut l'observer dans le premier et dernier quartier de cette planète.

Une pareille observation ne pouvait avoir échappé à Pythéas, qui a navigué si loin dans l'Océan et toujours le long des côtes, conformément à la manière de voyager sur mer avant la découverte de la Boussole (1). On peut donc présumer que ce qui a été

(1) Voyez ma dissertation sur l'*Origine de la Boussole*.

rapporté comme le sentiment de Pythéas, n'est que la rêverie de quelqu'auteur qui, sans être sorti de son cabinet, aura voulu disserter sur la navigation, et qui n'ayant pu comprendre le passage en question, l'aura mal rendu.

Les Macédoniens, dira-t-on, devaient avoir connaissance des marées qu'éprouve la mer Erythrée ou Golfe arabique; pourquoi donc parurent-ils si étonnés dans l'Inde du même phénomène? Sans doute qu'ils n'en avaient que des idées imparfaites; d'ailleurs, ils ne s'attendaient pas à la catastrophe de leurs vaisseaux, à laquelle les effets de la marée qu'ils ressentaient depuis quelques jours, ne pouvaient les préparer. Ainsi Quinte Curce (1) n'est pas blâmable, ayant dit que la multitude ignorant les variations de la mer, ne vit dans le flux ou *jousant*, que des prodiges ou des indices de la colère des dieux.

Au surplus, les soldats de César (2) ne

(1) *Ignota vulgo freti natura erat, monstraque et irae deûm indicia cernere videbantur.* Quint. Curt., lib IX, c. 9.

(2) *Compluribus navibus fractis reliquae quum essent, funibus anchoris, reliquisque armamentis amis-*

furent pas moins troublés que ceux d'Alexandre, lorsque la flotte romaine fut très-endommagée par une maline (1) sur les côtes d'Angleterre (2).

La maline parut aussi un prodige à Lélius, lorsqu'il soutint, dans le détroit de Gibraltar, un combat contre la flotte carthaginoise commandée par Asdrubal. Les navires de ce dernier, plus légers que ceux des Romains, furent entraînés par la marée, et il y en eut deux qui furent coulés au fond par un vaisseau romain (3).

La Nature ne pouvait cacher aux yeux de Pythéas ce qu'elle avait de plus relevé : ayant eu des occasions journalières d'examiner le flux et le reflux de la mer, princi-

---

sis ad navigandum inutiles, magna id quod necesse erat accidere totius exercitus perturbatio facta est. CÆSAR, *De Bello Gallico*, lib. IV.

(1) *Maline*, nom des plus hautes marées de chaque mois, ou de celles qui ont lieu aux nouvelles et pleines lunes.

(2) *Eadem nocte accidit, ut esset luna plena, quae dies maritimos aestus maximus in Oceano efficere consuevit: nostrisque id erat incognitum.* CÆSAR, *loc. cit.*

(3) TITE-LIVE, *Hist.*, lib. XXVIII, c. 30.

palement dans le tems des équinoxes et des solstices, où les marées sont plus hautes, il découvrit les rapports constans qu'elles ont avec la lune, et les attribua à l'influence de cette planète. Ce fut donc le premier astronome qui se soit aperçu de l'action réciproque des planètes.

On ne peut plus douter aujourd'hui, d'après les observations des savans astronomes, que j'ai rapportées ci-dessus, que la lune ne soit la cause principale du flux et du reflux, car ces deux mouvemens ont un rapport exact et constant avec ceux de la lune autour de notre globe. Le soleil y contribue aussi en partie; mais attendu sa grande distance de la terre, il n'a sur les marées qu'un effet faible et secondaire, augmentant ou diminuant l'élévation des eaux selon qu'il se trouve en conjonction ou en opposition avec la lune.

Ce phénomène s'explique aisément par la tendance mutuelle des corps célestes les uns vers les autres, démontrée par toutes les observations astronomiques, et nommée par Newton, *gravitation universelle* ou *attraction*.

D'après ce principe, que personne ne peut refuser d'admettre, depuis que les progrès faits dans l'astronomie l'ont démontré con-

forme à tous les mouvemens des astres (1), comme la lune pèse vers la terre, aussi la terre et toutes ses parties pèsent vers la lune, ou (ce qui revient au même) en sont attirées; de même la terre et toutes ses parties, pèsent ou sont attirées vers le soleil, et de-là on déduit tous les phénomènes des marées.

« Or (poursuit le savant M. Biot en « l'endroit cité), en examinant ainsi les phé- « nomènes du flux et du reflux de la mer, « on trouve, jusque dans leurs petits détails, « des rapports marqués avec les conjonctions « de la lune et du soleil; l'influence de la » lune y est sur-tout sensible ».

Lorsque la lune passe au méridien du milieu du grand Océan Atlantique, par exemple, la masse entière de ce fluide qui

(1) Ces mouvemens de la mer peuvent être augmentés par l'action des vents, mais ils ne leur doivent pas leur existence; car on les observe également par le tems le plus calme et le plus serein. D'ailleurs, leurs périodes sont si réglées et si constantes que l'on s'en sert pour prévoir le retour du flux et du reflux. Cette constance indique évidemment une cause régulière et durable qui exerce périodiquement ses effets. Biot, *loc. cit.*, pag. 540.

recouvre le globe, est attirée par la lune d'une quantité presque imperceptible, vu la totalité de la masse, mais assez forte cependant pour que les eaux quittent les côtes des deux bords opposés de l'Océan, d'un certain nombre de pieds, accourant vers le milieu de l'Océan; et voilà ce qui produit le reflux ou la *marée descendante*. Lorsque l'astre a passé et se trouve à l'horizon de ce même lieu, la cause ayant cessé, les eaux cherchent à reprendre leur niveau et retournent avec précipitation vers les bords qu'elles avaient abandonnés, et de-là le flux ou la *marée montante*. J'ajouterai aussi, pour donner plus de développement à une matière si intéressante, l'explication succincte et claire que Buffon nous a laissée au sujet de l'influence de la lune sur le flux et le reflux de la mer.

« L'eau (dit-il) (1) n'a qu'un mouvement « naturel qui lui vient de sa fluidité; elle de- « scend toujours des lieux plus élevés dans « les lieux les plus bas, lorsqu'il n'y a point de « digues ou d'obstacles qui la retiennent ou

(1) Buffon, *Histoire Naturelle, Théorie de la Terre*, tom. II, pag. 218.

« qui s'opposent à son mouvement; et lors-
« qu'elle est arrivée au lieu le plus bas,
« elle reste tranquille et sans mouvement,
« à moins que quelque cause étrangère et
« violente ne l'agite et ne l'en fasse sortir.

« Toutes les eaux de l'Océan sont ras-
« semblées dans les lieux les plus bas de la
« superficie de la terre; ainsi les mouvemens
« de la mer viennent des causes extérieures.

« Le principal mouvement est celui du
« flux et du reflux qui se fait alternativement
« en sens contraire, et duquel il résulte un
« mouvement continuel et général de toutes
« les mers, d'orient en occident; ces deux
« mouvemens ont un rapport constant et
« régulier avec les mouvemens de la lune.

« Dans les pleines et nouvelles lunes, ce
« mouvement des eaux, d'orient en occident,
« est plus sensible, aussi bien que celui
« du flux et du reflux: celui-ci se fait sentir
« dans l'intervalle de six heures et demie
« sur la plupart des rivages, en sorte que
« le flux arrive toutes les fois que la lune
« est au-dessus ou au-dessous du méridien;
« et le reflux succède toutes les fois que
« la lune est dans son plus grand éloigne-
« ment du méridien, c'est-à-dire, toutes les

« fois qu'elle est à l'horizon, soit à son cou-
« cher, soit à son lever. Le mouvement
« de la mer, d'orient en occident, est con-
« tinuel et constant, parce que tout l'Océan
« dans le flux se meut d'orient en occident
« et pousse vers l'occident une très-grande
« quantité d'eau, et que le reflux ne paraît
« se faire en sens contraire, qu'à cause de
« la moindre quantité d'eau qui est alors
« poussée vers l'occident; car le flux doit
« plutôt être regardé comme une intumes-
« cence, et le reflux comme une détumes-
« cence des eaux, laquelle, au lieu de
« troubler le mouvement d'orient en occi-
« dent, le produit et le rend continuel,
« quoiqu'à la vérité, il soit plus fort pendant
« l'intumescence, et plus faible pendant la
« détumescence, par la raison que nous
« venons d'exposer ».

La principale circonstance de ce mouvement est, d'après M. Buffon, qu'il est plus sensible dans les nouvelles et pleines lunes, conformément à l'opinion de Pythéas, que dans les quadratures; dans le printems et l'automne, il est aussi plus violent que dans les autres tems de l'année; et il est plus faible dans les tems des solstices; ce

qui s'explique fort naturellement par la combinaison des forces de l'attraction de la lune et du soleil, mais dont l'action de la lune conserve toujours la supériorité.

« Or, la théorie de l'attraction (ajoute « le savant M. Biot, *loc. cit.*), ayant fait « connaître la cause du flux et du reflux « de la mer, a donné, comme nous l'avons « dit, le moyen de calculer toutes les va- « riations qui doivent s'y produire; elle a « appris comment on peut les prévoir. Les « oscillations de la mer se sont ainsi trouvées « liées aux mouvemens célestes ; et elles « ont servi à en faire mieux connaître plu- « sieurs points importants ».

§. IX.

Premier Voyage Maritime de Pythéas.

Enrichi de tant de connaissances qui le firent passer, dans l'antiquité, pour le plus habile astronome et le plus savant géographe de l'occident, il était tems que Pythéas offrît à sa patrie ses lumières et ses travaux.

La république de Marseille, toujours attentive à profiter de toutes les circonstances qui pourraient contribuer à l'accroissement de sa prospérité et de sa puissance, le destina bientôt à faire des découvertes utiles à son commerce et à sa navigation. Pythéas, doué, comme il était de connaissances aussi étendues que profondes, se chargea de cette entreprise, également difficile que périlleuse, avec ce courage et cet enthousiasme qui caractérisent les grands hommes et les bons citoyens.

Il partit du port de Marseille avec ses compagnons de voyage vers l'an 320 avant J. C., sans autres instructions et secours que

ceux de son génie. Il ne pouvait pas profiter des travaux d'Imilcon qui avait navigué vers le nord de l'Europe par ordre de la république de Carthage, ainsi qu'avait fait Hannon sur la côte d'Afrique, parce que les relations que l'un et l'autre de ces fameux navigateurs avaient publiées, si elles avaient été connues au cosmographe marseillais, elles seraient devenues inutiles par leur obscurité, ainsi qu'on peut le juger par celle qui nous reste du Périple d'Hannon (1).

D'ailleurs, Imilcon borna sa course à la

---

(1) L'original du Périple d'Hannon, échappé à l'injure des tems, et qui n'est qu'un extrait abrégé, ou peut-être même la traduction grecque d'une inscription punique placée dans un temple à Carthage, a piqué dans tous les siècles la curiosité des savans. Strabon, Athénée, et d'après eux, Dodwel, Cellarius, La Martinière, rejètent cette traduction comme fabuleuse : elle n'est à leurs yeux qu'un conte inventé par quelque Grec-sicilien qui voulait flatter l'ambition des Carthaginois. Pomponius Mela, Pline et Arrien, admettent la réalité de cette entreprise, et cette opinion a prévalu; mais les auteurs modernes qui l'ont embrassée, ne s'accordent ni sur l'époque, ni sur le terme de cette expédition. *V. à ce sujet les dissertations savantes de Campomanes et de Bougainville.*

Bretagne, car; de son tems, on ne parlait pas encore des régions situées au-delà de cette île, et nous n'avons presque aucun détail sur son voyage.

Voguant d'un cap à l'autre, Pythéas, selon le rapport que Strabon nous a conservé dans le second livre de sa géographie, cotoya toute la partie de l'Espagne méridionale jusqu'aux colonnes d'Hercule ou détroit de Gibraltar. De-là, montant vers le nord, le long des côtes de la Lisutanie ou Portugal, fit le tour de l'Espagne, cingla l'Aquitanie et l'Armorique (1), qu'il doubla pour entrer dans le canal appelé aujourd'hui la Manche.

---

(1) Aquitaine, *Acquitania novem populana* ou *Juliana*, la Gascogne, province de France renfermée dans la Guienne. Les Latins en appelaient les habitans *Vascones Maritimi* ou *Acquitani*, et le pays était nommé communément *Acquitania Prima*, ou *Novem Populania*, à cause des neuf cantons qu'on y distinguait alors, et qui avaient leurs cités jusqu'aux bords de l'Océan; en sorte que la *Novem Populania* était la vraie frontière de l'*Ibérie*, c'est-à-dire de l'Espagne.

L'Armorique, aujourd'hui la Bretagne, sur l'Océan occidental de la France.

Sorti de ce canal orageux, il suivit les côtes orientales de l'île britannique, où il fixa les positions des lieux principaux; positions qui furent par la suite adoptées par Eratosthène et par Hipparque (1).

Pythéas avouait cependant qu'il n'avait pas parcouru tout l'intérieur de cette île, mais il rapportait que le circuit en était de plus de quarante milles, suivant Strabon et de trois-cent-quatre-vingt-cinq milles, selon le récit de Pline (2). Il y trouva la longueur méridionale de cette île égale et correspondante à celle de la Celtique qui est en face, et l'évalua à 122 stades (3) environ; il observa en outre que le plus grand jour d'été allait jusqu'à 19 heures à un bout, et à 18 heures à l'autre, et mesura en même tems les distances de ces positions à celles de Marseille.

C'est Hipparque qui rapporte ces observations, et que nous connaissons d'après le récit obscur qu'en a fait Strabon au livre second de sa géographie.

---

(1) Strabo, *Géogr.*, lib. III, pag. 148.

(2) Plin., *Hist. Nat.*, lib. IV, c. 16.

(3) Strabo, *loc. cit.*, lib. I, p. 63.

Après avoir ainsi visité la Grande Bretagne, Pythéas va cotoyer la Germanie, s'avance depuis le Rhin jusqu'en Scythie, dont la Norwège fesait partie (1), et en six jours de navigation aborde aux côtes d'un pays que les naturels nommaient *Thule* (2), où la durée du jour solsticial était de 24 heures; ce qui suppose 66 degrés, 30 minutes de latitude septentrionale, et où il prit des renseignemens pour connaître les régions qui se trouvaient plus avancées vers le pôle (3).

« Les barbares, dit-il dans un fragment « conservé par Geminus (4), nous montraient « les points de l'horizon, où le soleil se « couchait dans le solstice d'été, car la nuit « était tout-à-fait courte dans ces lieux. Dans « les uns elle n'était que de deux heures,

(1) Strabo, *loc. cit.*, lib. III, p. 147; Plin., *Hist. Nat.*, lib. II, c. 75.

(2) C'était probablement le pays dont parle Virgile dans ses Géorgiques :

.....*ac tua nautae*
Numina sola colant; tibi serviat ultima Thule.

(3) Strabo, *loc. cit.*

(4) Geminus, *Isagoge*, cap. V.

« dans d'autres, de trois heures, tellement « que le soleil tardait peu de se lever après « s'être couché (1) ».

D'après ces observations, on a cru que Thulé n'était autre chose que l'Islande. Mais si l'on fait attention à la manière de naviguer de ces tems-là, on conviendra qu'il était impossible, en partant de l'endroit le plus au nord de la Grande Bretagne, d'aller en Islande dans l'espace de six jours.

Pythéas d'ailleurs n'avait point dit que Thulé était une île plutôt qu'une partie du continent; c'est une assertion des écrivains postérieurs même à Strabon; et des Islandais ont complètement démontré que la description de Thulé n'offre qu'un seul trait de ressemblance avec leur patrie (2).

Le célèbre Forster a pensé au contraire que l'île, dans laquelle Pythéas aborda, est celle de *Schetland*, « car, poursuit-il, quoique « le jour dans le solstice d'été ne soit de

---

(1) Ces barbares doivent être plus avancés dans le nord que les îles Orcades, où M. Bougainville les place, parce que le plus grand jour n'est dans celles-ci que de 19 heures.

(2) Angrin Jonas, *Specimen Islandiae*, Hist. p. 91.

« 24 heures que sous le cercle arctique, « ou au soixante-sixième degré et demi de « latitude, on ne saurait disconvenir qu'on « ne puisse, dans une latitude de soixante « degrés, lire, écrire, faire enfin tout ce « qu'on juge à propos pendant la nuit, sans « autre lumière que la réfraction des rayons « du soleil (1) ».

Ce ne fut pas sans doute son voyage à Thulé, qui instruisit Pythéas de la durée du jour solsticial à cette distance de l'équateur: ses grandes connaissances astronomiques le mirent en état de déterminer au juste la plus haute élévation du soleil au-dessus de l'horizon: il a dû observer que les points du lever et du coucher du soleil se rapprochaient à mesure qu'il s'avançait vers le nord, d'où il a pu aisément conclure qu'environ au soixante-sixième degré de latitude et au-delà, le soleil ne se couche jamais pendant le solstice d'été.

On sait par l'Isagoge de Geminus qui nous a transmis, dans le chapitre v, un fragment de la relation de notre voyageur, que le raisonnement seul et ses connaissances

(1) Forster, *Hist. des Découvertes et des Voyages faits dans le nord.*, tom. I, p. 31.

astronomiques l'avaient conduit d'avance à s'assurer de cette importante découverte.

Les habitans de quelques-unes des îles Orcades, ayant montré à Pythéas dans l'horizon le point du lever et du coucher du soleil en différentes contrées plus voisines au pôle, il en avait conclu, du lieu de ces différens points, qu'au tems du solstice d'été, les nuits étaient de trois heures, sous un climat; de deux heures, sous un autre; diminuant toujours par une proportion marquée à mesure qu'il approchait du parallèle de Thule, où le jour solsticial était de 24 heures (1).

Thulè a été indiquée dans les tables de Ptolémée (2): elle ne paraît pas cependant la même que celle qui a été découverte par Pythéas, et on a eu tort de la confondre jusqu'à présent avec elle. Les points astronomiques dont Pythéas fit mention dans son ouvrage, ne permettent pas de douter que le pays dont il parlait, ne dût être très-voisin du cercle polaire. Ptolémée qui élevait déjà trop toutes les latitudes de la

(1) Cleomides, *De Sphaera.*

(2) *Geographia*, lib. II, c. 2.

Bretagne, n'a pu cependant arriver à cette hauteur, ni passer au-delà du 63 degré de l'équateur. Il ajoute encore que, durant les équinoxes, les jours sont de 20 heures : ainsi il n'a prétendu que décrire une terre inférieure, en latitude, à celle que Pythéas avait indiquée.

Étienne le géographe (1) ne donne pas non plus au-delà de 20 heures au jour le plus long dans l'île de Thulé, d'où Cellarius a conclu que, par l'île de Thulé, les anciens n'ont point entendu l'Islande, mais l'île de *Schetland* ou *Stitland*, ou l'île de *Fierro*, qui sont celles dont la position s'accorde avec celle que Ptolémée donne à l'île de Thulé (2).

En plaçant Thulé près des Orcades (3), Ptolémée fait voir que les connaissances de son siècle s'étendaient peu au-delà de ces îles; que la route de l'Islande était perdue; et que l'on avait transporté le nom de Thulé

(1) Lib. I, *in fine*.

(2) Cellarius, *Geogr. Antiq.*, lib. II, c. 4.

(3) Iles au nord de l'Écosse dont elles sont séparées par un canal de cinq lieues de long et quatre de large.

et le souvenir de son existence, à la petite île de Schetland.

M. D'Anville l'a bien jugé (1); mais il a confondu les tems: il n'a point vu que l'opinion de Ptolémée ne pouvait avoir aucun rapport avec celle de Pythéas, et que les deux Thulé devaient trouver une place différente dans sa carte de l'ancien monde (2).

Procope a été plus loin dans ses conjectures: il a considéré toute la Scandinavie qui embrasse la Suède et la Norwége, comme étant comprise sous le nom de Thulé (3), et il y a ajouté des détails curieux sur les mœurs des Finnoits et des Goths.

---

(1) D'Anville, *Géographie Ancienne abrégée*, tom. I, pag. 116.

(2) *Orbis veteribus notus.*

(3) Procopius, *De Bello Gothico*, lib. III, c. 4.

Parmi les différentes opinions émises par les savans sur l'ancienne Scandinavie, aucune peut-être n'est moins probable de celle de M. Gosselin: il voulut faire croire en 1810, dans un Mémoire lu à l'Institut Impérial de France, et prétendit de démontrer, *par les localités, par les noms existans et quelquefois par les mesures*, que l'île célèbre de *Baltia*, *Basilia*, *Scandia* ou Scandinavie, n'est autre chose que l'île de *Funen*, comme l'*Eningia* de Pline n'est que la partie occidentale de l'île de Séland. Mais tous les anciens, à commencer par Ti-

Quelques écrivains, tels que *Rudbeck* et *Kalstrom*, ont adopté cette opinion (1); mais il est hors de doute que le nom de Thulé n'a jamais eu, ni dans la relation de

---

mée et Xénophon de Lamsaque, placent la Scandinavie au-delà du *Sinus Codanus*, ou du Cattegatt; et l'on sait au surplus que Ptolémée, Marcien d'Héraclée et d'autres, comptaient jusqu'à quatre Scandinavies, dont la plus orientale était la plus considérable. Les cinq-cents villages des Hilleriones, que Pline trouva dans une petite partie de la Scandinavie qu'il appelle un *autre monde*, à cause de sa grandeur, comment auraient-ils pu être situés dans une île qui n'a pas 90 lieues carrées de superficie?

Il serait difficile de deviner, pourquoi M. Gosselin a voulu renverser de la sorte toute l'ancienne géographie du nord, si l'on ne savait pas qu'il n'a fait en cela que faire ressusciter une opinion qui paraît déjà avoir eu quelque succès dans le midi de l'Europe. L'estimable M. Gråberg de Hemso, que j'ai déjà eu occasion de citer dans cet ouvrage, m'a assuré plusieurs fois avoir vu à Florence, chez son ami le chevalier de Baillon, une carte ptolémaïque dressée par un certain *Maestro Vavassore*, *ditto Vadagnino*, et très-bien gravée en bois, au quinzième siècle, dans laquelle l'île de *Funen* en la *Fionie* est appelée *Scandia*.

(1) Rudbeck, *Atlant.*, lib. I, cap. 19, p. 501; Kalstrom, *De Thule*, c. 3, p. 44.

Pythéas, ni dans la Scandinavie même, une acception aussi générale.

Ortelius, enfin, prétend que Thulé est une partie de la Norwège; que ce nom s'est conservé dans celui de *Tillemark*, province de ce royaume, et sur-tout par la convenance qui se trouve entre la latitude et la longitude de Tillemark, avec celles que Ptolémée donne à l'île de Thulé (1).

Dans l'incertitude où nous sommes sur la vraie position de Thulé abordée par notre voyageur, j'adopte les conjectures que M. *Malte-Brun* a formées pour donner à ce propos l'explication de la plus fameuse énigme que renferme la géographie ancienne: au lieu donc de mes propres recherches sur ce sujet, je crois ne pouvoir mieux faire que de présenter au lecteur l'opinion que ce savant écrivain a énoncée dans son *précis de la géographie universelle*: voici ses termes (2):

« En continuant son voyage au nord-est, « ou, comme il croyait, au nord, Pythéas « trouva à six journées de navigation, au-

(1) Ortelius, *Theatr. Mundi.*

(2) Malte-Brun, *Précis de la Géograph. Univers.*, tom. I, pag. 103.

« delà d'*Albion* (la Grande Bretagne), une « partie de la côte du Jutland, nommé « aujourd'hui Thy ou Tyland, et dans l'an- « cien *Scandinave Tiuland*. Il changea ce « nom en Thulé ou Tyle; car les manuscrits « donnent l'une et l'autre variantes : il estima « la navigation à 600 stades par jour, ou « à 3,600 en tout, et dut en conséquence « fixer la latitude de *Thule* à 46,300 stades « de l'équateur, ou à 55 degrés, 35 minutes, « le degré pris à 833 stades, ce qui est « presque un degré trop au sud. Mais la « description de la nature du pays offre la « vérité la plus frappante. Les dunes sablon- « neuses du Jutland, ses collines mouvantes « au gré des vents impétueux, ses marais « couverts d'une croute de sable, où le « voyageur imprudent est englouti, enfin, les « brouillards d'une espèce particulière qui « infestent cette contrée, voilà les phéno- « mènes qui firent dire à Pythéas qu'aux en- « virons de Thulé, la mer, l'air et la terre, « semblaient se confondre en un seul élé- « ment.

« Les nuits réduites souvent à deux ou trois « heures par les longs crépuscules, la culture du millet dans le nord, et celle du blé dans

« le midi, l'abondance du miel, l'usage de « l'hydromel, la coutume de dessécher les « blés dans des vastes granges ; tout ce ta- « bleau de Thulé, tracé par Pythéas, con- « vient éminemment aux côtes occidentales « du Jutland. »

A ces doctes observations j'ajouterai que Pythéas, ayant fait des observations sur les bords de l'Océan septentrional (1), on doit en inférer que Thulé était une région du Dannemarck. Elle ne pouvait être l'Islande, parce que cette île étant éloignée de plus de quatre degrés de la Bretagne, et des côtes du Dannemarck, l'espace de mer était trop vaste pour être franchi dans un tems, où la navigation si imparfaite manquait des moyens qui mettent les modernes en état de sillonner cet élément d'un bout du globe à l'autre. L'étoile polaire, qui seule pouvait diriger la route de notre navigateur, en perdant la côte de vue, est le plus souvent interceptée par le brouillard épais qui enveloppe ces régions glaciales.

Enfin tout s'accorde à prouver que Pythéas soupçonnait un passage dans le nord pour

(1) Strabo, *loc. cit.*

passer dans les mers du sud; et que l'espérance de le deviner était, peut-être, un des principaux motifs de l'expédition, dont le gouvernement de Marseille, ou plutôt une compagnie de négocians de cette ville, l'avaient chargé.

Cette idée a été renouvelée de nos jours en Hollande et en Russie: elle a déjà fait faire des tentatives qui amèneront tôt ou tard des découvertes utiles sur ce passage: et ce savant astronome marseillais aura toujours la gloire de l'avoir tenté, dépourvu des moyens puissans que les modernes ont acquis, depuis la nouvelle construction des vaisseaux, et l'usage de la boussole (1).

Les anciens ne connaissaient qu'une très-petite partie du globe: l'Amérique entière, les terres arctiques, la terre australe et magellanique, une grande partie de l'intérieur de l'Afrique, leur étaient entièrement inconnues: ils ne savaient pas que la zone torride était habitée, quoiqu'ils eussent navigué tout

(1) Voyez à ce sujet le voyage intéressant de Maldonado, publié dernièrement, en italien et en français, par le savant M. l'Abbé Amoretti, d'après le MS. qui existe à la Bibliothèque Borromée, à Milan.

autour de l'Afrique : ils n'étaient pas surs que l'Océan environnât le globe sans interruption : quelques-uns, à la vérité, l'ont soupçonné, mais avec si peu de fondement, qu'aucun n'osa dire, ni même conjecturer, qu'il était possible de faire le tour du globe. Magellan a été le premier qui l'ait exécuté en l'année 1519 dans l'espace de 1124 jours ; François Drack a été le second en 1577, et il l'a fait en 1056 jours ; ensuite Thomas Cavendisk a fait ce grand voyage en 777 jours dans l'année 1586. Ces fameux voyageurs ont été les premiers qui aient démontré physiquement la sphéricité et l'étendue de la circonférence de la terre, car les anciens étaient fort éloignés d'avoir une juste mesure de cette circonférence, quoiqu'ils y eussent beaucoup travaillé (1). Les vents généraux et réglés, et

(1) L'opinion que la terre était ronde, habitée en tous sens, et par conséquent, qu'il y avait des antipodes dont les pieds étaient opposés aux nôtres, n'est pas une des plus anciennes vérités enseignées en philosophie. On sait que Platon a été le premier qui ait nommé antipodes les habitans de la terre qui nous sont opposés. Plutarque a un passage à ce sujet, par lequel il paraît que c'était encore un point discuté

l'usage qu'on en peut faire pour les voyages de long cours, leur étaient aussi absolument inconnus: ainsi on ne doit pas être surpris du peu de progrès qu'ils ont fait dans la géographie, puisqu'aujourd'hui même, malgré toutes les connaissances que l'on a acquises par le secours des mathématiques, et par les découvertes des navigateurs, il reste encore bien de choses à trouver, et de vastes contrées à découvrir. Presque toutes les terres qui sont du côté du pôle antarctique nous sont inconnues; on sait seulement qu'il y en a, et qu'elles sont séparées de tous les autres continens par l'Océan: il reste aussi beaucoup de pays à découvrir du côté du pôle arctique; et l'on est obligé d'avouer, avec quelque espèce de regret, que, depuis un siècle et demi, l'ardeur de découvrir de nouvelles terres s'est extrêmement ralentie. On a préféré, et peut-être

---

dans son tems. *Si sunt, quod nonnulli ajunt, antipodes inferiorem terrae partem vergis adversus nostra vestigia incolentes, ne illis quidem puto inauditum esse Themistoclem.* — *De Herod. malign.*, tom. II., p. 860.

Lucrèce et Pline qui combattent ce sentiment, ainsi que S.t Augustin, prouvent que cette opinion n'avait pas encore prévalu.

avec raison, l'utilité qu'on a trouvée à faire valoir celles qu'on connaissait déjà, à la gloire d'en acquérir de nouvelles (1).

---

(1) La découverte des terres australes serait cependant un grand objet de curiosité, et peut-être d'une utilité majeure. On n'a reconnu de ce côté-là que quelques côtes; et il est fâcheux que les navigateurs qui ont voulu tenter cette découverte en différens tems, aient été presque toujours arrêtés par des glaces qui les ont empêchés de prendre terre. La brume, qui est fort considérable dans ces parages, est encore un obstacle. Cependant, malgré ces inconvéniens, il est à présumer qu'en partant du cap de Bonne Espérance en différentes saisons, on pourrait enfin reconnaître une partie de ces terres, lesquelles, jusqu'ici, font une espèce de monde à part.

Le Gouvernement Français avait ordonné en 1771 un voyage spécial aux terres australes: il fut exécuté par M. Kerguelin, capitaine de vaisseau de la marine royale, sur la gabarre *Le Gros Ventre*. Le génie de Napoléon le Grand saura ordonner d'autres tentatives mieux combinées; et, sous son influence, toutes les difficultés qui se sont rencontrées jusqu'à présent à faire des découvertes utiles, seront, sans doute, vaincues.

§. X.

Second Voyage de Pythéas.

Le voyage dans les mers du nord n'est pas le seul que Pythéas ait entrepris: il en exécuta un autre vers le nord-est de l'Europe.

C'est le sujet de nouvelles recherches, dans lesquelles je démontrerai les avantages qui résultèrent des découvertes du savant navigateur, pour le commerce et la navigation de Marseille. Le rapport de Strabon, sur ce second voyage, donne la plus entière persuasion que Pythéas n'a pas compris, dans une seule et même course, la visite des îles du nord et de la mer Baltique comme quelques écrivains l'ont prétendu.

Parti une seconde fois de Marseille, et côtoyant la partie occidentale de l'Europe baignée par l'Océan, Pythéas entra comme la première fois par le canal de la Manche vers la mer du nord; et de celle-ci par le canal du Sund dans la mer Baltique, où il parcourut toutes les côtes jusqu'à l'embouchure d'un fleuve, auquel il donna le nom de *Tanaïs*, qui fut le terme de son voyage.

Le texte de Strabon, que je vais transcrire

ici, est très-précis pour appuyer mon opinion.

Et inde a Thule reversum quidquid Europae regionum est peragrasse a Gadibus ad Tanaim usque (1).

Strabon qui, comme j'observerai dans le paragraphe XII, était jaloux des découvertes importantes que Pythéas avait faites avant lui, s'était attaché à censurer toutes ses relations, et il n'aurait pas manqué, sans doute, de lui ôter la gloire de ce second voyage, si la certitude de l'exécution ne l'eût pas obligé d'en faire une mention particulière et précise. On sait d'ailleurs par l'Isagoge de Geminus (2) que Pythéas avait composé deux ouvrages, dont le premier sous le titre de *Description de l'Océan*, contenait une relation de son voyage par mer depuis *Gades*, aujourd'hui Cadix, jusqu'à Thulé; et le second appelé *Période*, dans un ancien Scholiaste d'Appolonius de Rhodes, et *Périple* dans l'abrégé de l'Artémidore d'Ephèse (3), contenait la description du voyage qu'il avait fait le long des côtes de l'Océan, jusque dans la mer Baltique.

---

(1) Strabo, *Geogr.*, lib. II, c. 104.

(2) Geminus, *Isagog.*, c. v.

(3) Apollodorus, *Schol.*, lib. IV, p. 203.

Or, dans ces deux voyages, il rendait compte séparément de tout ce qu'il avait remarqué sur la nature des pays septentrionaux, sur la qualité des terres, sur les mœurs des habitans. C'est Strabon lui-même (1) qui en a conservé les détails ; et, sans doute, si Pythéas s'était écarté un seul moment de la vérité, il n'aurait pas manqué de relever son erreur.

Aux détails sur l'histoire naturelle, et sur les mœurs des peuples du nord, Pythéas ajoutait les observations qu'il avait faites pour déterminer la position des différens lieux.

Il comptait, dit Strabon (2), cinq jours de navigation depuis Cadix, jusqu'au *Cap-Sacré*, que les modernes appèlent Cap S.t-Vincent; ce qui ne peut avoir été exécuté qu'en naviguant terre-à-terre. Pythéas aura pratiqué la même méthode le long des côtes de l'Espagne, et de presque toute la Gaule. Il estima la longueur de l'île britannique, selon Bougainville, en prenant, depuis le *Cap-Bretennium*, aujourd'hui Cap Cornwailles, le plus avancé vers l'occident; mais, comme il n'avait pas fait le tour entier de l'île, il ne donnait

(1) Strabo, *loc. cit.*, et passim.

(2) *Loc. cit.*

son estimation que pour une conjecture (1).

Eratosthène et Hipparque avaient suivi ses mesures pour déterminer celles de l'Espagne, de la Gaule et de l'île britannique ; et la justesse de leurs déterminations, vérifiées presque toutes dans la suite, prouve assez quelle devait être l'exactitude des observations du navigateur marseillais.

Polybe, et long-tems après, Gassendi, se sont mis cependant en peine d'expliquer le passage de Strabon sus-rapporté. Ne pouvant pas imaginer comment Pythéas aurait pu faire pour revenir du fond du septentrion dans le Palus-méotides, où se jète le Tanaïs, ils ont conclu que Pythéas en cet endroit de son récit s'était entièrement trompé.

Pour excuser cette méprise de Pythéas, si c'en est une, on pourrait dire, avec Strabon, que Policlètes avait autrefois combiné plusieurs raisons pour démontrer que la mer Caspienne était la même chose que le Palus-méotides ; le fleuve *Taxartes* (2), le même que

---

(1) Bougainv., *Éclairciss. sur Pythéas.*

(2) Taxartes, aujourd'hui *Sir* ou *Séir*, et dans le moyen âge *Sihon*, nommé mal-à-propos *Tanais* par Arrien et Quinte Curce. Il coule de l'est à l'ouest, à

le Tanaïs; et que la plupart des anciens, tels que Dyonisius, Pline, Manile et Pomponius Mela, avaient cru que la mer Caspienne était une partie de la mer de Scythie, et que l'on pouvait naviguer de l'Océan dans cette mer.

Le P. Fournier dans son hydropraphie dit à ce propos qu'une seule virgule ou deux points mis après le mot *Oceanum*, éclaircirait parfaitement bien ce passage de Strabon, sans avoir besoin d'autre raison pour excuser Pythéas.

Je ne discuterai point si cette solution orthographique du P. Fournier serait suffisante pour donner un autre sens au passage de Strabon, car, malgré la virgule ou les deux points, la difficulté serait toujours subsistante sur le nom du fleuve Tanaïs. Je me permettrai donc de hasarder une conjecture qui pourra, ce me semble, indiquer l'endroit que notre voyageur a voulu désigner en nommant ce fleuve.

Il est hors de doute que pour aller des bords de la Baltique à ceux de la mer Noire, il aurait fallu que Pythéas s'engageât dans l'intérieur

---

travers la *Tartarie* indépendante, et se décharge maintenant dans le lac *Aral*, après avoir parcouru 200 lieues ou 97 myriamètres.

des vastes régions de la Germanie (1) encore barbare, étant si difficile alors à traverser que l'est aujourd'hui le continent du Canadà.

Cette considération, jointe à toutes les circonstances du récit de Pythéas que Pline nous a conservé (2) sur le *succin*, ou ambre jaune, que notre voyageur avait découverte dans ses courses le long des côtes de l'Océan, ne permet pas de douter que le Tanaïs par lui indiqué ne fût une des rivières qui se jètent dans la mer Baltique, et par conséquent, ou la Vistule ou la rivière nommée aujourd'hui *Redaune* ou *Radhum* qui tombe dans ce fleuve auprès de Dantzick.

Les Grecs ont changé le nom de *Radhum* tantôt en celui d'*Eridanus* (le Pô) tantôt en celui de *Rhodanus* (le Rhône).

Les Wends ou Vénédes qui vivaient au couchant de la Vistule, et que quelques auteurs ont mal-à-propos confondus avec les Van-

---

(1) Tacite, §. I.er, et Strabon, lib. VII, l'appellent *informem terris asperam collotristem culta aspectuque*; et Pomponius Mela, lib. III, c. 3, ajoute, *multis impedita fluminibus, multis montibus aspera, et magna ex parte sylvis et paludibus invia.*

(2) Pline, *Hist. Nat.*, lib. XXXVII.

dales (1) ont été également confondus sans aucune espèce de raison, avec les Venitiens qui habitaient les côtes de la mer Adriatique, ce qui a été cause que, parmi les anciens, Eschyle, Euripide et Appollonius, ont indiqué l'ambre, le premier dans l'Ibérie ou l'Espagne, les autres sur les côtes de la mer Adriatique. Un passage très-élégant d'Appollonius dans son *Argonauticon* explique la fable de l'origine de l'ambre jaune en ces termes:

(1) Les premiers traducteurs des croniques du nord, ayant confondu les Vénédes ou Wendes avec les Vandales, peuples tout-à-fait inconnus dans l'Europe septentrionale, tous les écrivains modernes, qui n'ont fait que copier les anciens, sont tombés dans la même faute. Les Wendes étaient Slaves ou Sarmates, et demeuraient entre le Pont-Euxin et la mer Baltique, au-delà de l'Elbe et de la Vistule. Les Vandales étaient Germains, habitaient beaucoup plus au sud, et peuplèrent plus tard l'Espagne et la Barbarie. — Voyez l'excellent ouvrage de M. Gråberg de Hemso, intitulé *Saggio Istorico sulli Scaldi, ò antichi poeti Scandinavi*, p. 235, not. 47, où ce savant écrivain indique les autorités qui constatent l'énorme différence entre ces deux peuples. Les Vandales ont disparu, soit en Europe, soit en Afrique; mais les Wendes existent encore aujourd'hui, même comme nation distincte, depuis la mer Adriatique et la Romélie, jusqu'aux bords de la mer Baltique.

« Le vaisseau toujours emporté par le vent,
« se trouva bientôt au milieu du fleuve Eri-
« dan près l'endroit, où *Phaéton*, frappé de
« la foudre, fut précipité du char du soleil
« au fond d'un marais, d'où exhale encore
« une fumée épaisse, et au-dessous duquel
« les oiseaux ne peuvent voler impuné-
« ment (1).

« Tout au tour les filles du soleil chan-
« gées en peupliers pleurent la mort de leur
« frère, et les larmes qu'elles repandent sont
« des gouttes d'ambre qui séchées d'abord
« sur le sable par les rayons du soleil, sont
« ensuite rapportées dans le cours du fleuve
« par les flots que les vents poussent sur les
« rivages. Les Celtes au contraire racontent
« que les larmes, dont l'ambre est formée,
« sont celles que repandit Appollon, lorqu'ir-
« rité de la mort de son fils Esculape que
« la Nymphe Eoronis mit au monde dans la
« ville de Lacérie sur les bords de l'Amyrus,
« et forcé par les menaces de son père de

---

(1) Virgile, lib. VI, de l'Enéide, v. 239, a dit à ce sujet :

Quam super haud ullae poterant impune volantes
Tendere iter pennis .....

« quitter l'Olimpe, il se retira dans le pays « des Hyperboréens. »

M. Bailly dans ses lettres sur l'Atlantide donne un grand développement à la fable de l'origine de l'ambre jaune, et explique, avec beaucoup de sagacité, l'équivoque que les écrivains ont prise sur le fleuve *Eridan*.

« Les modernes, dit-il pag. 323, qui n'ont « connu que la géographie de leur pays, « veulent y retrouver tous les noms indiqués « par l'histoire ou par la fable; l'Eridan c'est « le Pô qui arrose l'Italie. Mais, je vous le « demande, Monsieur : est-ce dans l'Italie « que les fables sont nées ? Les Latins ont-ils « inventé quelque chose en ce genre ? Tous « les dieux n'étaient-ils pas étrangers ? Ne « sont-ce pas les poësies d'Orphée, d'Hésiode « et d'Homère, et même des tragiques grecs, « où sont déposées toutes les fables, dont « Ovide s'est fait l'historien ? Les Grecs, à « qui Orphée avait raconté ces fables puisées « dans l'Orient, n'en auraient point « mis la scène en Italie; ils ne dénaturaient « les choses que pour les faire naître chez eux; « mais nous pouvons détruire ces mensonges « de la vanité. La vanité est presque toujours « mal-adroite; elle a conservé ici un fait

« qui dépose contre elle, un fait qui porte « les caractères des lieux où la fable a pris « naissance : c'est cette ambre jaune, cette pro- « duction du bitume de la mer, jadis cher- « chée pour la parure des femmes avant l'u- « sage des pierreries, aujourd'hui chère aux « physiciens, comme ayant montré les pre- « mières traces de cette électricité qui joue « un si grand rôle dans l'univers ; cette am- « bre jaune était jetée sur le rivage par les « flots de la mer Baltique ; c'est une produc- « tion des mers du Nord. Ne trouveriez-vous « pas singulier, Monsieur, que l'ambre na- « quît dans ses mers, des pleurs versés en « Italie sur les bords du Pô par les sœurs de « Phaéton? Il faut convenir que ces larmes « ont été versées dans le nord ; que Phaé- « ton sorti de la route prescrite au soleil, « s'est avancé vers les climats de l'Ourse, y « a été précipité par sa chûte, et s'est noyé « dans un des fleuves de cette partie du « monde. Aussi Hérodote parle-t-il d'un fleuve « que les barbares nomment l'*Eridan* (1), et

(1) Sur une carte insérée dans le premier volume des anciens Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, on voit l'Éridan qui se jète dans le golfe de Riga, et qui

« qui se jète dans les mers du nord aux extré-
« mités de l'Europe. Il remarque que ce nom
« n'est pas grec, qu'il est barbare, c'est-à-
« dire, étranger. Hérodote avoue lui-même,
« j'en conviens, qu'il ne sait rien de bien
« certain sur les extrémités septentrionales de
« l'Europe; mais avec les connaissances que
« nous avons déjà acquises au moyen de la
« lumière philosophique qui nous guide, nous
« en savons plus que lui. Il suffit qu'il nous
« dise qu'on donnait à un fleuve du nord le
« nom d'Eridan, pour voir clairement que
« ce nom a été appliqué à un fleuve d'Ita-
« lie, lorsqu'on a voulu y naturaliser les
« fables. Diodore de Sicile vous dira aussi
« que cette fable est née, que l'ambre se
« recueille dans une île appelée *Basilée*, si-
« tuée à-l'opposite de la Scythie, et au-delà
« des Gaules ».

Le célèbre Carli dans ses Lettres Américaines (1) s'explique à ce sujet d'une ma-

---

porte aujourd'hui le nom de la *Dwina*. Dans ce golfe sont les îles appelées par Hérodote *Electridae insulae*.

(1) Carli, *Lettere*, III, p. 105.

In primo luogo non trovo dimostrato che il Radhum *si chiamasse anticamente* Eridano. *Esso fu denomi-*

nière très-précise, et à ne laisser plus aucun doute sur la méprise des Grecs à l'égard de l'Eridan et de l'ambre jaune.

Quant à l'autre difficulté sur la position du fleuve Tanaïs, on peut dire que le mot *Tana*, *Thenes*, ou Danas, comme Leybnitz l'a observé, entrait dans la composition du nom de la plupart des grands fleuves du nord (1).

Nous savons aussi que le succin ou ambre jaune, ne se recueille ordinairement que dans la mer Baltique, sur les côtes de la Prusse

---

nuto Rodaune, Radhaune, Reddune. *Nessuno degli antichi lo riconobbe col nome di* Eridano. *Egli è un piccolo fiume che a Danzica si unisce colla Vistula. In secondo luogo esso non va in mare, ma la Vistula lo assorbe; e questo è il fiume che sbocca in mare per mezzo d'una laguna. Ma il nome di Vistula è antichissimo, così nominandolo Tolomeo e gli altri geografi, nè mai tal fiume si chiamò* Eridano, p. 108.

Sta la difficoltà nel sapere in qual maniera si facesse questo commercio dell'ambra fra i Greci e i popoli situati nelle sponde del mar Baltico. Plinio lo indica a' tempi suoi, dicendo che dai Germani trasportavasi nelle Pannonie, e che dai Pannoni l'avevano i Veneti, quindi, dic'egli, *nacque l'equivoco che tra' Veneti si formasse o si ritrovasse alle sponde del Po, detto* Eridano.

(1) Leybnitz, *De Origine Gentium*, Miscellanea, t. I.

Ducale (1), ce qui va donner bientôt à mes conjectures un degré de probabilité incontestable.

L'objet principal des voyages de Pythéas était de procurer à sa patrie la connaissance

---

(1) Les habitans de la Prusse Ducale vont la recueillir sur les bords de la mer au fort des tempêtes. On la trouve en morceaux de différentes grosseurs et de diverses formes. Les feuilles, les brins de paille, les mouches, araignées, fourmis et autres insectes qui ne vivent que sur terre, et qui se trouvent dans l'intérieur du succin, donnent lieu à penser que c'est une substance végétale : observation qui, prouvant, d'une part, que l'ambre jaune a été primitivement liquide, s'accorde aussi avec la Chimie qui reconnaît dans cette substance, ainsi que dans les bitumes, une huile végétale, épaissie parmi les acides minéraux qui leur ont donné les qualités qui les font différer des résines. C'était probablement à l'occasion d'une fourmi emprisonnée dans un morceau de succin que Martial avait dit :

Cum phaetontea formica vagatur in umbrâ,
Implicuit tenuem succina gutta feram.

Tacite, *De Morib. German.*, c. 45, assure que les anciens tiraient l'ambre des peuples appelés *Estii*, aujourd'hui *Prusse Ducale*, sur les bords de la mer, où on lui donnait le nom de *Glosso*, il ajoute que *ipsis in nullo usu rude legitur, informe praefertur pretiumque mirantes accipiunt.*

de nouveaux pays où elle pût ouvrir de nouvelles communications pour son commerce, en échangeant les produits de son industrie avec les denrées étrangères dont elle avait besoin.

Le succin ou ambre jaune que les Grecs appelaient *electron*, et les Latins *electrum* (1), était une marchandise d'un grand débit parmi les anciens avant l'usage des diamans, et autres pierres précieuses que les deux Indes ont fournis à notre luxe : le succin était donc très-recherché, il passait pour une des choses les plus précieuses; on en décorait les autels, et on en ornait les personnes du sexe : c'était même dans ce tems-là, la plus belle de ses parures.

Les femmes marseillaises le prisaient au-

(1) Succin, *succinum*, *electrum* ou *karabé*. C'est une substance bituminense, dure, plus ou moins transparente, de couleur tantôt jaunâtre ou citrine, tantôt blanchâtre, tantôt rouge, d'une saveur un peu acre. Elle acquiert par le frottement une propriété électrique, celle d'attirer des pailles et autres corps minces et légers, d'où lui vient le nom d'*electrum* et celui de *karabé* qui signifie *attire paille*. Cette propriété était déjà connue du tems de Talès, célèbre fondateur de la secte ionique, c'est-à-dire six-cents ans avant notre ère.

tant que les plus belles perles, et il paraît par le vers de Martial,

Succina virginea quod religata manu,

que ce bijou était destiné de préférence aux jeunes filles, à cet âge heureux, où l'âme sereine et exempte de passions n'éprouvait aussi que le calme de la candeur et de l'innocence. En effet, la couleur tendre du succin devait s'allier agréablement avec la blancheur et le coloris d'une belle peau. Le caprice qui renchérissant toujours sur la mode, lui avait donné ce prix distingué de ce tems-là, le lui conservait encore du vivant de Pline. Il se récrie contre ce luxe avec cette énergie qui le caractérise (1). C'est, dit-il, la frivolité des Grecs et leur rafinement qui l'ont mis à la mode. Enfin, poursuit-il, on met des plaisirs de pure fantaisie à un si haut prix, qu'une petite figure d'ambre travaillée s'achète plus chère que des hommes pleins de vie et de force.

Or, le pays qui fournissait la plus grande quantité d'ambre était celui qui arrose la Vistule, alors habitée par les Gouttons ou *Go-*

(1) Plin., *Hist. Nat.*, lib. XXXVII, c. 2 — ibi — *accasio est vanitas Graecorum diligentiae.*

riens (1); et, comme ces peuples ne s'en servaient que pour des colliers et des bracelets, il n'était pas sûr qu'ils en conservassent les morceaux dans toute leur grosseur; incerti-

---

de sang qui, beaucoup plus que le fer et la fureur des barbares, anéantirent dans le midi de l'Europe les disciplines, les lettres et les monumens des arts, sortirent bien plus souvent du capitole, du vatican et des conciles, que des prétendues cavernes du nord et des forêts de la Scythie. Les Italiens eux-mêmes convenaient de cette grande vérité, avant que le philosophe-poète de Ferney n'eût fait servir l'histoire pour déprimer les juifs, les prêtres et les peuples qu'il voulut appeler barbares.

François Negri de Ravenne, homme très-instruit qui voyagea en Suède vers l'an 1670, et qui publia, en forme de lettres adressées au grand duc de Toscane Cosme III, la relation de son voyage, n'est pas sans doute le premier Italien qui ait démenti l'absurdité des fables de Jornandes et de Paul Warnefride, et la calomnie de ceux qui attribuent aux Goths la destruction des monumens des arts, et l'anéantissement de l'empire des lettres dans le midi de l'Europe. *Extrait d'un Mémoire inédit du savant M. Gräberg de Hemsö, sur les véritables barbares qui détruisirent les monumens des arts et l'empire des sciences et des lettres.*

(1) Plin., *Hist. Nat.*, lib. IV, c. 13, et lib. XXXVII, c. 2 et 3.

tude qui long-tems après détermina l'empereur Néron à envoyer un chevalier romain sur ces côtes à travers la Germanie, afin de s'assurer de ces faits (1).

Il était donc très-important d'examiner de quelle manière on tirait de la mer cette substance bitumineuse; et s'il n'aurait pas été possible à une nation plus industrieuse d'en perfectionner la pêche (2).

Tel fut, sans doute, le motif qui détermina Pythéas à parcourir les bords de la mer Baltique, et à connaître le pays d'où les Phéniciens tiraient ordinairement l'ambre, comme il paraît clairement par le récit de Pline (3), lequel assure que notre voyageur

---

(1) Plin., *loc. cit.*, c. III; Bochart, *Geogr. Sacra.*

(2) *Le succin ou l'ambre jaune*, dit Buffon, Hist. Nat., art. Bitume, *se trouve plus fréquemment dans la mer, que dans le sein de la terre, où il n'y en a que dans quelques endroits, et presque toujours en petits morceaux. Parmi ceux que la mer rejète, il y en a de différens degrés de consistance, et même il s'en trouve des morceaux assez mous; mais aucun observateur ne dit en avoir vu dans l'état d'entière liquidité, et celui que l'on tire de la terre a toujours un assez grand degré de fermeté.*

(3) *Pytheas Guttonibus Germaniae gentis a soli*

s'était particulièrement attaché à reconnaître et à décrire la contrée habitée par les *Goutons*, aussi bien qu'une grande île appelée *Abalus* (Balthia par Timée), éloigné de ce pays d'une journée de navigation, sur les bords de laquelle se trouva l'ambre, substance coagulée que la mer y jète. Les habitans s'en servent en place de bois pour se chauffer; ils en vendent encore aux Teutons, leurs voisins.

Tout ce récit de Pythéas est reconnu par les géographes modernes pour être de la plus grande exactitude. Les provinces de *Nadraven*, et l'*Esclavonie*, sont encore aujourd'hui appelées *Gudde*, et les habitans *Guddai* dans la langue de *Lithuanie*, dans celle des *Sudaviens*, des *Galindiens* et des *Natargiens* (1); la baie est celle de *Frisk* et *Curih staff*, ou mer. Elle a de 8 à 16 milles de large, et il ne fallait qu'une petite journée pour la traverser. Les îles qui se trouvaient vis-à-vis, étaient

---

aestuarium Oceani Mentonomon *nomine, spatio stadiorum sex millium, hoc diei navigatione insulam abesse Abalum, illo vero fluctibus advehi, et esse concreti maris purgamentum: incolas pro ligno ad ignem uti eo, proximisque Teutonis vendere*, loc. cit.

(1) Prætorius, *Acta Borup.*, lib. 2, p. 900.

alors dans la même position, où elles se trouvent encore aujourd'hui.

Quant au nom de *Mentonomon*, il signifie *Promontoire de Pins* (Mendaniemi); et l'on trouve en effet sur les deux péninsules, ou isthmes de grandes forêts de pins. L'endroit sur le *Samland* où l'ambre se trouvait le plus abondamment, portait encore, du tems des croisades, le nom de *Wittland*, ou *Wittlandes Ort*, qui signifie terre blanche; il porte aujourd'hui le nom Lithuanien, *Baltiꝛꝛa* de *Baltos*, qui veut dire blanc: ainsi je croirai qu'il faut lire dans Pline, *Abaltica*, ou *Baltia*, au lieu d'*Abalus*.

Les habitans de l'île, dont parle Pythéas n'avaient pas coutume de brûler l'ambre pour se chauffer, mais seulement ils en faisaient, suivant toute apparence, des fumigations odoriférantes, et ils en vendaient aux Teutons ou Germains, peuples les plus voisins de leur pays (1).

« Les découvertes de Pythéas, dit à ce « propos le savant Malte-Brun, pag. 107, « n'auraient jamais paru suspectes aux yeux « de la critique, si l'on se fût rappelé com-

(1) Forster, *loc. cit.*

« bien d'autres notions, à la vérité, incohé-
« rentes, mais d'une authenticité frappante,
« les Grecs, avant Strabon avaient obtenues
« sur le nord de l'Europe. Outre Xénophon
« de Lamsaque, on cite Timée et Philemon,
« comme ayant donné beaucoup de détails
« sur ces régions. On savait qu'il s'y trouve
« beaucoup d'îles, parmi lesquelles, outre
« *Baltia*, on remarquait *Raunonia*, dont le nom
« est Scandinavien, et signifie l'île à ambre
« jaune: on parlait d'une île appelée *Bauno-*
« *manne*, et ce nom également Scandinavien,
« veut dire, *Hommes allumant le phare*. Des
« méprises semblables avaient-elles pu être
« faites autrement que sur les lieux mêmes ? »

Une autre découverte importante pour le commerce de Marseille fut celle que Pythéas fit des îles *Cassitérides*, ou les îles qui fournissaient de l'étain en abondance (1). Parmi les espèces d'étain, on peut comprendre ici le *Cassithéros* des Grecs, que les Latins ont

(1) Les Phéniciens appelaient ces îles *Baratanas*; qui dans leur idiome voulait dire *îles d'étain*; par la même raison les Grecs les appelèrent *Cassithérides* qui a la même signification dans leur langue. ANDERSON, *Deduct. Introd.*

traduit par le mot *Stannum*, et Pline par celui de *Plumbum album*, qu'il distingua de l'autre. Si le *Cassithéros* des Grecs est le véritable étain, c'est une question étrangère à mes recherches; mais je vais insérer ici les observations du savant M. Beckmann rapportées par M. Héeren dans son excellent ouvrage, *Sur les anciens peuples d'Afrique*, tom. 1, pag. 152.

« L'histoire de l'étain, dit-il, exigeait des « recherches pénibles que je n'ai pu entre- « prendre; je ne puis donc prononcer avec « conviction; mais voici mon opinion: 1.° Le « *Cassithéros* et le *Plumbum album* de Pline, « sont l'étain (quoiqu'il soit difficile de le « prouver aussi clairement que l'exigerait un « minéralogiste). Le *Stannum* est quelquefois « dans Pline ce que nous nommons l'œuvre...., « je crois cependant qu'il est possible de dé- « montrer que le *Stannum* est quelquefois syno- « nyme de *Plumbum album* et de *Cassithéros*.

« Le plus ancien étain à notre connais- « sance est venu d'Angleterre (1), et main- « tenant on le trouve dans les provinces de

(1) La connaissance et l'usage de l'étain date de plus de trois-mille cinq-cents ans; car, outre que les livres sacrés en font mention, nous savons par

« *Cornwailles*, et de *Devon*, dont les *Sor-*
« *lingues* sont très-voisines. On en tire aussi
« de Malaca.

« Les mines d'étain des frontières de Saxe
« et de Bohème sont plus modernes . . . . . .
« Quant aux Sorlingues, je n'en connais
« pas de description minéralogique; ce qui
« pourtant expliquerait bien de choses. Peut-
« être en trouve-t-on quelques détails dans
« les descriptions de Cornwailles. Puisque
« l'étain ne se rouille pas, on devrait trouver
« quelques pièces de ce métal dans les an-
« tiquités; mais personne, excepté Caylus,
« n'en parle minéralogiquement. Il n'y a pas
« d'étain vierge, ainsi l'antiquité de cette
« découverte est si invraisemblable que je
« pourrais bien être fondé dans mon incré-

Homère que les armes d'Achille, faites par Vulcain, étaient de cuivre allié d'étain. Le même poète nous dit aussi que les héros de Troye couvraient de plaques d'étain la tête des chevaux attelés à leur char de bataille. Les anciens romains se servaient de miroirs d'étain que l'on fabriquait à Brindes; et il y a toute apparence que cet étain était mêlé de bismuth : *Specula ex stanno laudatissima Brundusii temperabantur, donec argenteis uti cœpere et ancillae.* Plin., lib. XXXIV., c. 17.

« dulité. Car il faudrait que ce fût un évé-
« nement bien extraordinaire qui eût fait
« découvrir sitôt ce métal: cependant ce
« n'est pas tout-à-fait impossible (1). «

Strabon rapporte que les Phéniciens étaient très-jaloux du commerce des îles *Cassitérides*,

(1) On prétend que l'on trouve de l'étain vierge dans la presqu'île de Malaca, aux Indes Orientales. On assure aussi en avoir trouvé dans la mine de *Gottesgabe*, près de *Joachimstal* en Bohème, près d'un marais. Tollius, *Epist. intin.*, pag. 9. Un chimiste célèbre a reçu de M. Woulfe, membre de la société de Londres, un morceau d'étain natif, trouvé dans les mines de Cornwailles. Cet étain est gris et brillant dans sa fracture à-peu-près comme la *Molybdène*; il est en partie ductile et en partie fragile; ses molécules ont peu d'adhérence entre elles; mais il suffit de les battre sur l'enclume pour qu'elles se rapprochent, et s'unissent en petites lames d'étain brillantes et flexibles. Romé de Lille avait reçu, des même mines de Cornwailles, un échantillon d'étain d'autant plus intéressant que l'étain natif y est mêlé à de la mine d'étain blanche, et colorée à sa cassure. D'après l'examen que ce naturaliste avait fait de cet échantillon, il admettait comme certaine l'existence de l'étain natif. *Cristallographie*, *tom. III*, *pag.* 407. J'ai emprunté ces différentes notes de celles que Sonnini a ajoutées à l'ouvrage de Buffon, *Hist. des Min.*, afin de montrer que l'existence de l'étain natif sous sa

et qu'ils employaient toute leur activité et les ruses même les plus terribles, pour en dérober la connaissance aux autres nations (1).

Bochart, dans sa Géographie Sacrée, ajoute, à ce propos qu'un pilote phénicien, fesant voile de Cadix aux îles britanniques, apperçut un navire romain qui le suivait en observant la route; mais que ce pilote pour cacher aux Romains le secret de sa nation fit échouer à dessein son navire et entraîna le Romain dans le même naufrage (2).

Les Carthaginois découvrirent par la suite les îles Cassitérides et commencèrent à y tra-

---

forme métallique dans le sein de la terre, n'est point dénuée de probabilité; et qu'elle ne paraît même ne pouvoir plus être raisonnablement niée, si ce n'est par ceux qui ne craignent pas de sacrifier les faits aux idées qu'ils ont adoptées, quoique sans beaucoup de réflexion.

(1) *Primum quidem soli Phenices eo ex Gadibus negotiatum ibant, celantes alios istam navigationem.* Strabo, lib. III *De Cassiteridibus.*

(2) *Sequitur historia singularis de Phœnicio Nauclero, qui ad Cassiterides navigans cum aliam romanam navem suam sequi deprehendisset, maluit is naufragium facere, quam rem aperire Romanis.* Bochart, lib. I, c. 39.

fiquer ; mais, moins adroits que les Phéniciens, leur secret fut bientôt pénétré par Pythéas qui les découvrit presque en même tems (1).

Par la relation qu'il publia de son voyage, il fit connaître ces îles, et révéla ainsi tout le secret de leur production. Aussi ce fut depuis lors que les habitans de Marseille partagèrent le commerce de l'étain avec les Phéniciens et les Carthaginois.

Nous voyons, en effet, dans l'histoire ancienne d'Angleterre (2), les Bretons du cap *Belerium* porter l'étain des îles *Cassitérides* (3), et du canton *Ostidamium*, aujourd'hui *Corn-*

(1) Les îles Cassitérides ou îles à étain, situées, selon Strabon, liv. III, *in fin.*, dans la haute mer du nord du port d'*Artabres* qui est celui de *Corunna*. Dans un autre passage, il place ces îles à la hauteur de la Grande Bretagne (*lib. II, p.* 181) : on peut concilier ces indications, en réfléchissant que les géographes avant Ptolémée fesaient de la grande Bretagne une île triangulaire, dont la pointe méridionale leur paraissait plus éloignée de l'extrémité septentrionale de l'Espagne. Arrian., lib. I, p. 6.

(2) Cambden, *in Britania*, cap. 857.

(3) Les îles Cassitérides, selon l'opinion des géographes modernes, sont les mêmes que les îles appelées aujourd'hui *Sorlingues*.

wailles, jusqu'à la côte voisine de l'île de *Vith*, et le transporter dans cette île sur des charriots pendant les basses marées; c'est-à-dire, lorsque la mer tout-à-fait retirée, découvre et laisse à sec la langue de terre qui joint cette île à la Grande Bretagne. D'autres écrivains les ont appelées *Hespérides* ou îles de l'*Ouest* (1). Il est probable qu'elles ne servaient que de stations ou de factoreries aux négocians de Carthage et de Gades qui allaient acheter de l'étain tiré des mines de Cornwailles. Mais lorsqu'après le voyage de Pythéas, le commerce de l'étain eut pris une autre direction par la Gaule et Marseille, on oublia les *Cassitérides*, et on finit par les regarder comme fabuleuses (2).

Le marché où se faisait le commerce de l'étain n'était pas en Bretagne même, mais sur les petites îles qui bordent la côte au-dessus du *Cap-Finisterre*; en sorte que les Bretons pouvaient y arriver avec des charriots chargés au tems du reflux. C'était l'usage des Phéniciens de choisir des îles sem-

---

(1) Dyonis., *Perieg.*, pag. 563.

(2) Plin., lib. 34, c. 16.

blables pour servir de comptoirs à leur commerce sur les côtes lointaines et peu connues ; et quelques relations font présumer que les *Cassitérides* n'étaient aussi que des lieux de marché.

Les négocians de Marseille partageaient ce commerce avec les Phéniciens : ils fréquentaient sur-tout les îles adjacentes aux côtes de Bretagne, et rapportaient leurs marchandises par terre à travers les Gaules.

Les Phéniciens au contraire n'allaient pas aux Sorlingues, et employaient les mines d'Espagne.

Diodore de Sicile et Strabon (1) qui ont rapporté ces faits, ajoutent que des marchands étrangers allaient y chercher ce métal, traversaient la Gaule en trente journées, et le portaient à l'embouchure du Rhône dans le territoire de Marseille.

Or, si du tems d'Hérodote (2) les Phéniciens et les Carthaginois étaient les seuls qui fissent le commerce de l'étain, depuis le voyage de Pythéas, les Marseillais le partagèrent avec eux : ainsi la découverte de Pythéas est l'é-

(1) Diod. Sic., lib. V, pag. 509 ; Strab., lib. III, p. 175.

(2) Hérodote, lib. V, c. 115.

railles, jusqu'à la côte voisine
Vith, et le transporter dans cett
charriots pendant les basses
dire, lorsque la mer tout-à
couvre et laisse à sec la l
joint cette île à la Gra
tres écrivains les ont
îles de l'*Ouest* (1).
ne servaient que
ries aux négocia
qui allaient ac
de Cornwaill
de Pythéas
une autr
on oubl
regar
L
Il
[illegible] marchands étrangers qui, selon
[illegible] vont dans l'île de *Wight* chercher
[illegible] et le porter ensuite, dans l'espace de
[illegible] à l'embouchure du Rhône, sont,
selon Mela, des Gaulois et non des Marseillais.

[illegible] avance que Diodore décide nette-
[illegible] lorsqu'il dit ailleurs que les
[illegible] exportaient aux Carthaginois le com-
[illegible] de l'ambre et de l'étain, termes pré-
[illegible], qui ne laissent aucun in-

Commerce des Grecs de Marseille
itans des îles britanniques.
on de Melot ne peut paraître
ux qui considèrent l'expres-
si légèrement qu'il a fait,
les Marseillais du com-
s britanniques, par
dit que le com-
ands étrangers.
om de marchands
on pas entendre des
ile? conjecture qui paraît
et qui est même très-conforme
de Diodore, comme je vais le dé-
rer.

Il paraît hors de doute que Pythéas avait été envoyé par la République de Marseille à la découverte de nouveaux pays, et de nouvelles sources pour le commerce et l'industrie nationale (1). La prévoyance du gouvernement marseillais, toujours attentif à ses intérêts commerciaux, ne lui permettait point sans doute, de négliger les avantages de cette découverte.

(1) *V. supra, pag.* 111.

poque de l'accroissement du commerce de Marseille, objet principal, comme je l'ai démontré, de ses voyages.

Le savant Melot, de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, dans un Mémoire publié à Paris en 1743, *Sur les révolutions du commerce des îles britanniques, jusqu'à l'expédition de César*, a prétendu démontrer que les Marseillais n'avaient jamais fait le commerce de l'étain des îles britanniques. « Je ne trouve rien, dit-il, dans l'antiquité qui « contrarie ce sentiment, et à s'en tenir au « récit de Diodore sur le commerce de l'étain « par la voie de Marseille, on doit dire que ces « Grecs attendaient tranquillement chez eux « les marchands gaulois qui leur apportaient « toutes les richesses des îles britanniques ».

Or, ces marchands étrangers qui, selon Diodore, vont dans l'île de *Wight* chercher l'étain et le porter ensuite, dans l'espace de trente journées, à l'embouchure du Rhône, sont, selon Melot, des Gaulois et non des Marseillais.

Enfin il ajoute que Diodore décide nettement la question, lorqu'il dit ailleurs que les Gaulois enlevèrent aux Carthaginois le commerce de l'ambre et de l'étain, termes précis, poursuit-il, qui ne laissent aucun in-

tervalle au commerce des Grecs de Marseille avec les habitans des îles britanniques.

Cette objection de Melot ne peut paraître importante qu'à ceux qui considèrent l'expression de Diodore, aussi légèrement qu'il a fait, c'est-à-dire, en excluant les Marseillais du commerce direct avec les îles britanniques, par la seule raison que Diodore dit que le commerce se faisait par des marchands étrangers.

Mais pourquoi sous le nom de marchands étrangers ne pourrait-on pas entendre des habitans de Marseille? conjecture qui paraît assez fondée, et qui est même très-conforme au récit de Diodore, comme je vais le démontrer.

Il paraît hors de doute que Pythéas avait été envoyé par la République de Marseille à la découverte de nouveaux pays, et de nouvelles sources pour le commerce et l'industrie nationale (1). La prévoyance du gouvernement marseillais, toujours attentif à ses intérêts commerciaux, ne lui permettait point sans doute, de négliger les avantages de cette découverte.

(1) *V. supra, pag.* 111.

Les Marseillais pour éviter la rencontre des Carthaginois, très-puissans sur mer, toujours jaloux et déjà leurs ennemis déclarés, auront nécessairement changé la route de ce commerce, et établi leurs comptoirs sur la côte occidentale de la Gaule, où nous avons vu qu'ils entretenaient des vaisseaux pour passer de là dans l'île de *Wigth*. Les Marseillais ne pouvaient être considérés que comme étrangers dans la côte de l'Océan, et il n'est pas douteux que Diodore pouvait les appeler justement marchands étrangers.

Nous voyons des marchands étrangers (1) venir y chercher ce métal, l'étain, et traversant toute la Gaule en trente journées, le porter à l'embouchure du Rhône dans le territoire de Marseille.

Strabon donne encore plus de force à ma conjecture, lorsqu'il dit au liv. III de sa Géographie: « De notre mer, la Méditerranée, on « remonte le Rhône avec des grands bateaux « qui se distribuent ensuite en différentes pro-

(1) *Ex his insulis, mercatores emptum stannum, in Galatiam portant. Inde diebus fere triginta cum equis ad fontem Eridani* (le Rhône, comme on a vu ci-dessus, p. 157.) *fluminis perducunt, ec.* Diodorus, lib. VI, p. 417.

« vinces par les rivières navigables, telles que « la Saône et quelques autres qui se jètent « dans le Rhône. De la Saône les transports « se font jusqu'à la Seine, qui porte ensuite « les marchandises dans le pays des Calésiens « et sur les côtes de l'Océan, d'où elles pas- « sent enfin dans la Grande Bretagne en moins « d'une journée de navigation ».

Mais il y a plus encore : le même Diodore, en parlant ailleurs du commerce de Narbonne, ne manque pas de nommer les Marseillais pour les marchands gaulois qui transportaient par terre l'étain des îles britanniques (1).

Ainsi l'opinion de Melot, qui a prétendu démontrer que les anciens Marseillais ne faisaient point le commerce direct et actif avec les îles britanniques, ne peut être considérée que comme dénuée de tout fondement, et contraire même à l'autorité de Diodore dont il s'est appuyé.

---

(1) *Plurimum tamen a Britannia insula ad oppositam Galliam affertur. Deinde per loca Mediterranea Celtici mercatores, equis per Massiliotas ad Narbonam urbem Romanorum coloniam, optimum earum partium, tum opportunitate, tum commoditate adeuntium emporium perducunt.* Diod., *loc. cit.*

§. XI.

Troisième voyage de Pythéas.

Pythéas ayant parcouru toute la partie de l'Europe qui est baignée par l'Océan, et dont l'abord présentait tant d'obstacles et de périls, aura dû encore plus avoir visité la mer intérieure ou Méditerranée, les côtes de l'Italie, la Sicile et le Levant, où les Marseillais pouvaient faire un commerce d'origine.

Un fragment de l'ouvrage que Pythéas avait composé sous le titre de *Tour de la Terre* conservé dans le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, prouve en effet que notre cosmographe avait fait des observations sur les îles et les îlots qui entourent la Sicile.

Il rapporte à ce sujet, que Vulcain semblait faire sa résidence à *Lipari* (1) et à *Stron-*

(1) Cette île, connue depuis sous le nom d'Eolide ou de Vulcanienne, porte aujourd'hui celui de Lipari, et l'a communiqué aux petites îles dont elle se trouve environnée. Diod. Sic., lib. V; Strab., lib. VI; Pomp. Mela, lib. II, c. 7.

gyle (1), (aujourd'hui Strongoli), qui sont des îles d'Eole; car on y entendait le bruit et le frémissement du feu souterrain: qu'on disait anciennement que ceux qui voulaient y porter une barre de fer, pouvaient y retourner le lendemain, qu'ils y retrouvaient une épée ou tel autre ouvrage qu'ils avaient commandé, et ne leur restait plus qu'à payer le prix de la façon. Enfin il ajoutait que la mer bouillonnait dans ces parages (2).

---

(1) *Strongyle*, une des îles Eolides ou Vulcaniennes, dans la mer Tyrrhénienne près des côtes de Sicile.

Pomponius Mela et Pausanias disent qu'elle renfermait un volcan qui vomissait continuellement des flammes ou de la fumée. Elle fut appelée Strongyle à cause de sa forme ronde. Pomp. Mela, lib. II, cap. 7; Pausan., lib. X, c. 11.

(2) Appollonius, *Argonauticon*, lib. IV. Scholiaste, sur le vers 761, dont la traduction du savant M. Caussin est conçue en ces termes: *Vulcain était parti dès le matin pour visiter sa forge et ses enclumes renfermées dans le sein d'une île flottante.*

L'île de Lipari, dans laquelle étaient les forges de Vulcain, suivant Callimaque, Hym., in Dion., v. 47. Homère, Odiss. X, v. 3, lui donna aussi l'épithète de *flottante*, où il fabrique, par le moyen du feu, ses ouvrages merveilleux.

Imitant les Grecs, qui, en respectant la vérité, n'oubliaient pas dans l'occasion de répandre du merveilleux dans leurs récits, Pythéas orna sa relation d'un épisode agréable, tout en décrivant les phénomènes curieux et intéressans de la nature. Il y a, en effet, deux îles parmi celles de Lipari qui portent encore le nom de Vulcaniennes qu'elles avaient anciennement; ce qui prouve qu'elles ont été des volcans, et que du tems de Pythéas elles nourrissaient encore un feu souterrain, qui produisait le mugissement dont il parle, et faisait bouillonner les eaux de la mer. Quelques-unes de ces îles continuaient encore à vomir du feu du tems de *Thucydides*, de *Possidonius*, de *Strabon* et même de Pline (1).

L'auteur cité des Argonautes se sert du même épisode de Pythéas, et dit, avec élégance, d'après la traduction de M. Caussin:

« Echappés aux enchantemens des sirènes,
« les Argonautes approchaient en tremblant
« des détroits, où des dangers plus affreux
« encore les attendaient. D'un côté s'élevait
« le rocher de *Scilla*, de l'autre *Caribde*
« poussait du fond de ses gouffres d'affreux

(1) Strabo, lib. VI; Plin., *Hist. Nat.*, lib. III, c. 9.

« mugissemens. Plus loin on entendait frémir « sous les flots, les rochers errans, qui de « leur sein embrâsé lançaient peu aupa- « ravant des tourbillons de flammes. Une « épaisse fumée dérobait aux yeux la lumière « du soleil, et l'air était encore rempli d'une « vapeur étouffante, excitée par les travaux « que Vulcain venait de suspendre (1) ».

Pythéas connaissait, sans doute, la passion que les anciens avaient pour la Murène, poisson de haute mer, et qu'on trouve cependant en très-grande abondance près les rivages de la Sicile. Il savait, peut-être, que les Romains les plus riches en nourrissaient à grands frais dans des viviers (2); aussi parmi beaucoup d'observations qu'il fit sur l'histoire naturelle, il s'attacha particulièrement à décrire la pêche des Murènes. « Elles dévorent,

(1) Appol. de Rhodes, *Argonaut.*, chant. IV, traduct., p. 743.

(2) L'histoire rapporte que *Vidius Pollion* s'était fait connaître pour sa gourmandise féroce : persuadé que les Murènes nourries de chair humaine en devenaient plus délicates, il les fesait jeter dans les piscines établies près du golfe de *Mare-Piano* en Italie, où il les nourrissait des esclaves accusés des plus légères fautes. On n'est pas moins surpris, en

« dit-il dans sa relation, plus que l'hameçon, « car elles portent leurs dents jusque sur le filet « qu'elles rongent. Elles le coupent aussi en « l'appliquant sur le dos qui est affilé comme « un couteau; et sur lequel elles se tour- « nent (1) ».

Ce peu de détails qui nous restent de ce troisième voyage de Pythéas n'étaient pas, sans doute, les seuls; mais le tems nous a privé de l'ouvrage d'où Pline les a puisés.

L'étude pouvait rendre propre à ce grand voyageur les découvertes étrangères; mais pour en faire des nouvelles, pour porter ses pas au-delà des traces de ceux qui l'avaient précédé, il fallait un génie heureux, ardent,

---

lisant les anciens, d'y voir l'attachement singulier qu'avaient conçu, pour cet animal, des personnages aussi graves et aussi sensés d'ailleurs que les célèbres orateurs Hortensius et Crassus: l'un versa des larmes pour la perte d'une Murène; l'autre enchérit sur une pareille puérilité: il prit le deuil, après la mort de la sienne.

(1) *Murenae amplius devorant quam hamum, admoventque dentibus lineas, atque ita erodunt. Pytheas id tradit: idem infixam hamo invertere se, quonam sit dorso coltellato spinaque lineam praesecare.* PLIN., lib. XXXII, c. 2.

élevé, plein de cette noble avidité de savoir que les difficultés irritent, et pour qui les obstacles sont des motifs.

Aux belles qualités de l'âme, à la sublimité de son génie, Pythéas réunissait la candeur et la bonne foi dans ses récits que le tems a pleinement justifiés. Les vertus héroïques, jointes à tant d'importantes découvertes qui reculèrent si loin les limites des connaissances humaines, l'ont placé, à juste titre, dans la classe des philosophes, où l'antiquité l'a mis, malgré les préjugés de son tems, sur les matières physiques, et lui méritèrent également le titre de grand homme.

L'on ne peut donc refuser à Pythéas la gloire d'avoir été le premier qui ait su établir la distinction des climats par la différente longueur des jours et des nuits; d'avoir frayé à ses concitoyens la route vers des contrées que l'on croyait inhabitables, comme j'ai démontré en parlant de son premier voyage, et découvert des sources nouvelles de commerce et de richesses innombrables qui donnèrent un nouvel essor à l'industrie nationale, comme je viens de prouver aux paragraphes des deux autres voyages successifs de notre cosmographe.

Si le seul projet de semblables entreprises mérite des éloges de la reconnaissance publique, combien n'en doit-on pas à Pythéas qui a su les exécuter à travers les plus grands périls, et avec tant de succes!

On verra dans le paragraphe suivant, le cas qu'on doit faire des critiques publiées en divers tems contre ce savant voyageur.

§. XII.

Examen de la critique des voyages de Pythéas.

Les hommes sont ordinairement extrêmes dans leurs opinions, lorsqu'ils se laissent guider par la passion. Entraînés par l'exemple, égarés par l'amour propre, séduits par l'esprit de parti, ils passent subitement de l'amour à la haine, de la louange au blâme à l'égard des mêmes objets; et le plus souvent sans pouvoir se rendre compte à eux-mêmes des motifs qui les déterminent à ces grands changemens. Le sujet que j'entreprends de traiter fournit une preuve frappante de cette vérité.

Quelques écrivains modernes ont cru sur la foi de Polybe et de Strabon beaucoup de choses injurieuses à Pythéas. Mon dessein n'est pas aujourd'hui de rassembler tous les traits d'infidélité que j'ai remarqués dans ces historiens: le travail serait trop long, et ne conviendrait pas ici. J'entreprends seulement de défendre la gloire de ce fameux navigateur, injustement attaqué par ces écrivains.

Pour donner un ordre à mes idées, je rele-

verai d'abord et en peu de mots, l'injustice de Polybe et de Strabon dans le portrait qu'ils nous en ont laissé; je discuterai ensuite la narration de Pythéas sur les faits critiqués, et j'établirai solidement la proposition que j'avance sur des autorités non suspectes.

La relation du voyage de Pythéas, portant le titre de *Tour de la terre*, écrite en Grec, langue dont on se servait alors à Marseille, existait encore au tems d'Etienne de Bysance, écrivain du quatrième siècle; mais elle parut fabuleuse à Polybe et à Strabon.

Ces deux écrivains ont critiqué notre voyageur sans ménagement, et avec la dernière dureté, entre autres, en lui donnant le titre de *Homo mendacissimus*, comme Strabon a fait (1).

Bayle, en suivant les traces de ces deux écrivains sans beaucoup d'examen, selon sa coutume, n'a pas plus ménagé notre voyageur, et s'est fait une espèce de gloire de censurer le plus grand nombre de ses opinions qui lui a été possible (2).

---

(1) Strabo, *Géorg.*, lib. I, II, *et passim.*

(2) Bayle, *Dict. Hist. et Crit.* v. Pythéas, aux remarques et dans le texte.

Il l'accuse d'avoir étrangement abusé de la maxime, *a beau mentir qui vient de loin*; « n'y ayant, comme il prétend, sorte de « fables qu'il ne racontât des pays septen- « trionaux qu'il se vantait d'avoir examinés ».

Samson et Rudbeks ont vengé la mémoire de notre cosmographe; ils ont confirmé le sentiment d'Hipparque et d'Eratosthène en prenant la défense de Pythéas, et les navigateurs modernes l'ont pleinement justifié.

Lorsque le fameux Peiresch, savant distingué de Provence, et Conseiller au Parlement d'Aix, fit observer à Marseille en 1636 l'élévation solsticiale du soleil, on compara la proportion que l'on trouvait entre l'ombre et le style du cadran avec celle qu'Hipparque dit avoir été trouvée par Pythéas.

Gassendi, autre savant provençal et célèbre professeur de Mathématiques à Paris, fut chargé d'écrire sur cette opération astronomique, et justifier en même tems notre voyageur contre les invectives grossières de Strabon (1): Gassendi l'exécuta avec beau-

(1) *Voluit rursus Peyreskius, ut quoniam Strabo multa congessit adversus Pytheam, ipse in gratiam comprovincialis apologiam conscriberem, purgaremque*

coup d'avantage sur le géographe stoïcien, comme on peut le voir dans le quatrième volume de ses ouvrages.

Thomas Pinedo soutient que Pythéas ne s'est pas si fort éloigné de la vérité qu'il doive passer pour un homme qui ne débite que des contes et des absurdités (1).

Mais un savant moderne, M. Gosselin, dans sa Géographie des Grecs analysée, sur

---

virum qui primum Thulem insulam demonstravit et quo non habet occidens totus quem antiquiorem in doctis habeat. Gassendi, *in Vita Peyreski*, tom. V, lib. V, p. 327.

M. Raymond, dans son savant discours prononcé à l'Académie de Marseille le 25 août 1766, en fesant l'éloge de Gassendi, s'écrie en ces termes :

« Oh Marseille ! avec quelle joie le vis-tu prendre « la défense de Pythéas, le plus illustre de tes grands « hommes ; vérifier et confirmer les observations géo- « graphiques de ce voyageur philosophe, qui par ses « découvertes, ouvrit à ton commerce un passage « sous les climats glacés du pôle arctique, et ven- « geant cette fameuse expédition de l'incrédulité im- « posante de Polybe et de Strabon, assurer toujours « à ce héros l'honneur de sa conquête ! »

(1) Pinedo, *Breviarium, seu Comment. ad Stephanum de Urbibus*, p. 772.

la simple autorité de Strabon, n'a pas hésité à traiter le navigateur marseillais de faussaire.

Aussi esclave que Bayle de l'autorité de Strabon, il a accusé Pythéas de plusieurs erreurs dont l'interpollation pourrait bien n'être que le fait de ses premiers copistes ou éditeurs.

« Sans doute, dit le célèbre M. de Sainte-« Croix(1), les fautes que M. Gosselin reproche « à Pythéas sont graves, mais elles peuvent « être attribuées à ses premiers éditeurs ou « abréviateurs. Pourquoi le juger d'après le « témoignage de Strabon, ou sur un seul pas-« sage? J'ai d'ailleurs peine à me persuader « que Pythéas ait été un imprudent faussaire « qui, ayant découvert d'anciens Mémoires, « les avait défigurés pour faire méconnaître « leur origine ».

(1) *Examen critique des historiens d'Alexandre*, p. 664. Cet ouvrage, excellent sous tous les rapports, suffirait pour donner à M. de S.te-Croix la première place parmi ceux qui ont fait des recherches sur les antiquités, si d'autres écrits très-importans ne la lui avaient déjà acquise. Malheureusement pour la Société et pour les Lettres, cet infatigable écrivain vient de nous être ravi. L'amitié, dont il m'a honoré pendant sa vie, m'oblige à jeter un peu de fleurs sur sa tombe.

Pour bien apprécier l'opinion que M. Gosselin a portée sur notre voyageur, je ne crois pas hors de propos de transcrire ici les termes avec lesquels il s'exprime à la page 46 dans sa *Géographie des Grecs analysée.*

« Cet homme, dit-il, né à Marseille, se « vantait d'avoir parcouru toutes les contrées « maritimes de l'Europe depuis le Tanaïs « jusqu'à Thule sous le cercle polaire; en- « treprise inconcevable de la part d'un parti- « culier qui paraît avoir joui d'une fortune « médiocre dans un siècle où les voyages « étaient si pénibles et si coûteux que Po- « lybe, Dicearque et Strabon ont regardé le « récit de Pythéas comme une fable grossière ».

M. Gosselin n'a fait que répéter ici ce que Strabon avait rapporté, d'après Polybe, de l'improbabilité du voyage de Pythéas, fondé sur la supposition qu'il fût pauvre, et sans moyens pour l'exécuter (1).

Que l'esprit du système est orgueilleux, que l'orgueil rend l'homme injuste et tyran?

M. Gosselin, au lieu de répéter ce misé-

---

(1) *Polybius autem id quoque incredibile ait esse, privatum hominem, eumque pauperem, tantum spatii mari, terraque abivisse.* Strabo, lib. II, pag. 71.

rable raisonnement des écrivains qu'il a cités, aurait dû supposer que Pythéas ayant la réputation d'un habile mathématicien, citoyen d'une République déjà puissante sur mer, et fort adonnée au commerce, en aurait été choisi pour faire ces nouvelles découvertes afin d'en tirer quelques avantages pour son industrie: il pouvait encore supposer, qu'il ne fallait qu'une société de négocians ou même quelque riche citoyen, pour engager Pythéas à entreprendre la découverte, et lui fournir tout ce qui était nécessaire à cette navigation (1).

M. Gosselin, après avoir prononcé toutes ces injures, paraît cependant revenir sur ses pas en s'expliquant, à la pag. 50, dans les termes suivans:

« Observons de plus que la justesse des lati-
« tudes de Pythéas prouve, que dans les ma-
« tériaux qu'il employait on avait fait usage

(1) *Verum reponi illis cum Pontano potest, Pytheam neque pauperem fortasse, aut inferioris ordinis hominem, sed in comitatu ac societate mercatorum massiliensium fuisse, aut etiam auctoritate, ac expensis praecipuorum in urbe virorum eo missum.* Petri Hendreich, *Massilia, apud Gronovium, Thes. Antiq. Graec.*, sect. I, p. 2973, tom. 6.

« du stade de 700 au degré du grand cercle ;
« que cette évaluation est par conséquent
« bien antérieure à Eratosthène qui se l'est
« appropriée dans la suite. Pour reconnaître
« l'exactitude de cette ancienne mesure de
« la Terre, ce n'était point la base insidieu-
« sement indiquée par Eratosthène, entre
« Syène et Alexandrie, qu'il fallait prendre
« pour terme de comparaison; mais la dis-
« tance de l'équateur à Thule, ou celle du
« Cap-Sacré de l'Ibérie à l'embouchure du
« Gange, en considérant cette dernière comme
« puisée sur une carte à projection plate.

« Il nous semble que ces rapprochemens
« démontrent, que Pythéas avait découvert
« d'anciens Mémoires ou recueilli d'anciennes
» traditions qu'il aura défigurées pour faire
« méconnaître leur origine ; mais qui ne pou-
« vaient être que la contre-partie de ceux
« qui avaient fourni à Eratosthène les con-
« naissances exactes qu'il a altérées; et comme
« elles ne pouvaient être, dans ces deux
« auteurs, les résultats d'aucune combinai-
« son, puisqu'elles sont indépendantes les
» unes des autres, et de toutes les données
« intermédiaires, il faut croire qu'elles ont
« appartenu à une science acquise par les

« observations, et dont les débris ont été sé-
« parés par des circonstances inconnues jus-
« qu'aujourd'hui ; ce qui nous persuade que
« dans les tems plus reculés la géographie
« de l'ancien continent a été aussi avan-
« cée que celle que nous possédons mainte-
« nant (1) ».

Comment concilier ce passage, avec ce que le même Gosselin avait déjà dit à la pag. 48 de son ouvrage?

Voici ses propres termes:

« Cependant, au milieu de ce cahos, on
« découvre encore un fond de vérités incon-
« testables que Pythéas ne pouvait deviner,
« qu'aucun Grec ne savait avant lui, et qu'on
« n'a pu vérifier que long-tems après son
« siècle ».

On peut défendre Pythéas en réfléchissant

(1) Je ne veux pas m'arrêter ici à combattre la persuasion que ce savant écrivain s'est mise en tête, sans en donner la moindre preuve, si ce n'est celle du prétendu préadamitisme, absurdité chérie de plusieurs soi-disans philosophes. J'ai suffisamment combattu cette opinion dans ma *Dissertation sur l'Origine de la Boussole*, dernière édition de Paris, 1809.

que les premières imputations, partant de Strabon, sont déjà suspectes de partialité, par la source même où les modernes les ont puisées. On peut dire ensuite que M. Gosselin convient lui-même qu'on trouve parmi les relations de Pythéas des connaissances puisées dans des sources très-pures, et des notions de géographie, qui, pour avoir précédé toutes les données historiques, étaient cependant meilleures que celles des Grecs. Cet aveu même est un préjugé en faveur de Pythéas d'autant plus fort, qu'il prouve que notre voyageur avait puisé ses notions d'un fond inconnu aux Grecs. « Pourquoi, ajoute à « ce sujet un savant moderne, ne serait-ce pas « de ses propres observations ? Ne nous éton- « nons point que le Docteur Vincent (Voyage « de Néarque) ne veuille pas admettre que « ce marin, qu'il appèle un Français, ait pu, « dans le siècle que nous considérons, arri- « ver jusqu'en Islande et toucher Thule ; mais « on ne détruit pas par des insinuations les « preuves que le tems a fournies de la vé- « rité de ses récits. Pourquoi Pythéas n'au- « rait-il pas touché Thule puisqu'il le décrit « si bien ? De quel autre marin en aurait-il « emprunté les détails, puisque c'est la pre-

« mière mention qu'on en trouve, du moins « dans l'histoire (1)? »

Mais Strabon, toujours plus acharné à ternir la réputation de Pythéas, lui fait dire dans la relation du même voyage (2), que dans ces régions glacées il n'y avait ni air, ni terre, ni mer; mais un composé de trois élémens assez semblables au *Zoophyte spongieux*, que l'on nomme *Poulmon marin* : matière sur laquelle la terre et la mer étaient suspendues, et qui servait comme de lien aux différentes parties de l'univers.

Je crois avoir suffisamment prouvé que Pythéas n'était point un homme ordinaire. Les éloges qui lui ont été prodigués par Eratosthène et par Hipparque, annoncent que ce voyageur était très-instruit dans toutes les sciences alors connues; et pour me borner à la seule géographie, on sait, d'après le témoignage de toute l'antiquité, qu'il excella principalement dans cette partie.

La géographie alors, quoique fort bornée et souvent fautive dans les connaissances de

---

(1) *Histoire du Com. des Anciens*, par M. Julien du Rouet, tom. II, p. 768.

(2) Strabon, lib. II, p. 104.

détail que le tems seul pouvait amener, était, par la supériorité de ses principes et de sa méthode, au rang des sciences exactes et fort au-dessus de l'art du tâtonnement des derniers siècles.

L'essentiel d'un géographe était alors d'être mathématicien en même tems que voyageur et observateur, d'après ce grand principe, que la connaissance de la terre dépendait de la connaissance du ciel.

Pythéas marcha sur les impulsions de son génie; Eratosthène suivit les traces de Pythéas; Hipparque se servait des observations d'Eratosthène, et les rectifia quelquefois.

Strabon voyagea, non comme ceux-ci et comme nos observateurs modernes, mais comme nos feseurs de voyages, qui très-souvent sacrifient la précision géographique à des descriptions amusantes et plus curieuses pour le commun des lecteurs, et il était si éloigné des justes notions de la vraie géographie, qu'il reprochait à Eratosthène de l'avoir traité mathématiquement, car il regardait un géographe comme un simple artiste, mettant en œuvre les matériaux des géodesistes, des astronomes et des physiciens.

Le récit de Pythéas transmis par Strabon,

et copié par des écrivains, qui très-souvent *jurant in verba magistri*, n'annoncerait pas, sans doute, dans notre voyageur une grande connaissance de la physique, si nous étions bien convaincus qu'il eût avancé ce que le géographe stoïcien lui attribue.

Mais cette imputation pourrait bien être un de ces moyens ordinaires aux censeurs de mauvaise foi, qui, comme Strabon, jaloux qu'un autre eût donné avant lui quelques détails sur la géographie, se livrent trop souvent à la satyre, et ne craignent pas d'en imposer au public au prix de la vérité ; mais en ne voulant pas imprimer sur la réputation de Strabon cette tache de méchanceté, on pourrait dire que Pythéas par un tel récit, supposé qu'il l'eût fait, ne prétendait pas abuser de la crédulité de ses lecteurs, ni tromper ses contemporains, comme Bayle le lui a imputé ; mais qu'il ne fesait que rapporter ce qu'il avait aperçu confusément à travers des brouillards qui règnent ordinairement dans les mers du nord pendant le solstice d'été.

Pythéas avait peut-être aussi des préjugés sur la structure du globe qui n'a été rectifiée que long-tems après lui. Galilée n'avait pas encore deviné la figure de la terre ; Drak

n'avait pas encore exécuté le tour du monde.

Le savant marseillais ne pouvait donc en connaître la circonférence et juger la terre aussi étendue qu'elle l'est en effet.

Certaines apparences contribuant plutôt à fortifier les préjugés qu'à les détruire, son imagination lui aura présenté l'aspect des objets que ses yeux ne voyaient point en réalité.

Il est aussi vraisemblable que Pythéas aura voulu faire allusion à la figure que les glaces flottantes ont sur les mers du nord, par une façon de parler, dont Adam de Bréme dans sa description du Dannemarck s'est pareillement servi usant du nom propre aux nations boréales qui appèlent la mer glaciale *Leberzée*, c'est-à-dire *mare jecoreum*, ou mer du *poulmon* à cause des glaces qui flottent sur cette mer, et dont la surface apparente est comme spongieuse. C'est par la même raison que Pline l'appelle *mare pigrum, ac prope immotum, mare cronium, amalchium, concretum* (1), parce que cette mer a de la peine

(1) *A Thule unius diei navigatione mare concretum a nonnullis Cronium appellatum.* Plin., *Hist. Nat.*, lib. IV, c. 16.

Septentrionalis Oceanus, Amalchium eum Hecateus

à se mouvoir, et qu'elle ne court non plus que si elle était asmatique.

C'est dans ce même sens que Plaute en parlant d'un mauvais piéton, a dit qu'il avait des pieds pulmoniques, *pedibus pulmoneis mihi advenisti.*

J'ajouterai ici l'opinion du célèbre Forster (1) qui s'explique à ce sujet dans les termes suivans : « On s'aperçoit évidemment « que tous les auteurs cités ci-dessus, ont « puisé ce qu'ils disent sur la mer glaciale, « dans une seule et même source, c'est-à-dire, « dans ce qu'en a rapporté Pythéas de Mar- « seille, qui le tenait lui-même des *Celtics* « ou *Goelits* qui habitaient des régions voi-

---

appellat a Paropamiso Amne qua Scythiam alluit, quod nomen ejus gentis lingua significat congelatum. Plin., c. 13. *Philemon, Morimorusam a Cimbris vocari, hoc est mortum mare usque ad promontorium Rubeas ultra, deinde* Cronium. Tacitus, *De Morib. German.*, c. 45.

Trans Suionas aliud mare pigrum *ac prope immotum, quod extremus cadentis solis, jam solis fulgor in ortus edurat, adeo clarus, ut sidera habet.* Dyonis. Perieg., v. 32 et 33.

(1) Forster, *Découv. et Voyages dans le Nord*, tom. I, p. 34.

« sines de la mer glaciale; car les noms qu'il « rapporte sont des mots *gallois*. L'expres- « sion *mari-moruse* vient indubitablement de « *mar* en gaulois mer, et *maru dead*, que « Pline a heureusement rendu par *mer morte*. « *Mari cronum* signifie en irlandais une mer « épaisse et coagulée; par conséquent l'épi- « thète *mare cronicum* ne dérive en aucune « manière de *cronus* ou saturne ».

Depuis long-tems on a fait des tentatives pour aborder aux terres australes, afin d'arriver aux Indes par des routes nouvelles et plus courtes que celles qu'on prend ordinairement.

Des navigateurs modernes ont même découvert quelques points, après être partis, soit du Cap de Bonne Espérance, soit de l'île de France; mais ces nouveaux navigateurs ont dit également avoir trouvé des brumes (1), de la neige et des glaces dès le 46.me ou 47.me degré. Les puissances ma-

(1) La brume est un effet produit par la présence ou le voisinage des glaces : c'est un brouillard épais, une espèce de neige très-fine, suspendue, pour ainsi dire, en l'air et qui le rend obscur; elle accompagne souvent les grandes glaces flottantes; et elle est per-

ritimes de l'Europe ont tenté, depuis plus de deux siècles, de chercher ce passage de la mer Atlantique à la mer Pacifique par le nord. Les relations des voyages qu'on y a faits ont rencontré beaucoup d'incrédules, par la seule supposition, que les glaces et les bas-fonds de ces mers s'opposent à toute tentative. Mais est-il bien prouvé que les glaces et les bas-fonds empêchent la navigation dans la mer Glaciale? M. Barrington a lu à la Société Royale de Londres, en 1774 (1), deux Mémoires, dans lesquels il a prouvé, par des faits tirés des journaux et des témoignages des navigateurs de toutes les nations, que l'on peut naviguer jusqu'au pôle boréal, ou du moins bien près.

Plusieurs anciens navigateurs, dont on qualifiait jadis les relations de contes ou de romans, sont aujourd'hui reconnues n'être que

---

pétuellement sur les plages glacées. Ce brouillard épais et dangereux dont est accablée l'atmosphère dans les deux zônes glaciales des deux hémisphères, contribuent infiniment à retarder les découvertes qu'on pourrait faire dans ces tristes mers.

(1) *Philos. Transact. For year* 1774 *may, and, december.*

les récits fidèles des véritables découvertes qu'ils avaient faites de nouveaux pays (1).

L'intérêt particulier, cependant, qu'on a

---

(1) Meares, tom. I, p. 135.

Tout ce qu'a dit Ramûsio dans sa préface aux *Voyages de Marco Polo*, du lieu, de la circonstance et de la manière dont ce célèbre voyageur écrivit son histoire et ses observations, se trouve, à quelque différence près, dans la seconde partie de la chronique manuscrite de F. Jacopo da Acqui, que M. le chevalier Amoretti (dont l'ouvrage cité m'a fourni cette note) possède dans sa bibliothèque. On voit que Marco Polo a écrit à Gênes étant prisonnier de guerre, et le titre du livre, *Liber Millionis de Mirabilibus Mundi*, donne lieu de croire qu'il était écrit en latin. On ajouta si peu de foi à tout ce qu'il rapporta dans son ouvrage que, lorsqu'il se trouva au lit de la mort, quelques-uns de ses amis lui conseillèrent de se rétracter, ou tout au moins de faire disparaître les mensonges dont le public croyait son livre farci; mais il refusa de le faire, en disant qu'il n'avait pas même écrit la moitié de ce qu'il avait vu. Après sa mort, on se moqua encore de lui de manière que, dans les masquerades, il y avait toujours quelqu'un qui prenait son nom et le représentait pour amuser le peuple en racontant tout ce qui lui venait dans la tête de plus extravagant. Dans la suite on en usa de même envers *Pigafetta* (*Pignoria*, *prefaz. all'Opera degli Dei Antichi*) mais les voyages faits après eux les ont assez justifiés.

fait trop souvent prévaloir par-tout à l'intérêt général, a fait échouer tous les projets, quoique leur réussite fût démontrée jusqu'à l'évidence.

Des exemples frappans de cette vérité peuvent être puisés dans la conduite de quelques puissances de l'Europe.

La Compagnie Hollandaise des Indes, craignant que, si l'on venait à s'ouvrir la route de ces richesses par le nord-est, on ne diminuât sa fortune en la partageant, fit entendre à ses compatriotes qui cherchaient un passage aux Indes par les mers du nord, que, pour le trouver, il fallait commencer par découvrir, de l'Inde même, les côtes septentrionales de l'Asie. La Compagnie envoya en même-tems deux vaisseaux à cette découverte; mais, dès qu'elle vit que les recherches d'un passage au nord-est se ralentissaient en Europe, elle cessa les siennes, et défendit même, sous peine de mort, à tous les sujets de sa domination aux Indes, de naviguer sur un vaisseau hollandais vers la terre de Iesso.

Le célèbre géographe Coronelli, dans sa grande mappemonde, ayant marqué le détroit d'*Anian* au nord-ouest de l'Amérique,

il a ajouté, que quelques navigateurs y passèrent, parmi lesquels un espagnol qui, à son retour, présenta son journal au roi; mais que bien loin de l'agréer, le fit brûler, ainsi que tous les autres papiers, dans la crainte que les peuples du nord pussent en avoir connaissance, et s'en prévaloir pour suivre cette route, en abandonnant celle du sud.

Forster, dans l'ouvrage plusieurs fois cité, observe, que le gouvernement anglais, qui plus qu'aucun autre s'est constamment montré avide de recherches géographiques, sur-tout de celles qui pouvaient étendre et enrichir son commerce, a toujours, soit par erreur, soit par intrigue, employé les moyens propres à laisser ignorer s'il y avait une route pour naviguer d'une mer à l'autre par le nord-ouest, ou à en fermer le passage quand on l'aurait connue.

La cour de Pétersbourg a fait publier les voyages des savans qu'elle a envoyés dans les contrées les plus éloignées de son empire; mais elle s'est bien gardée de faire connaître les résultats de ce qui avait rapport à la possibilité de la navigation par la mer Glaciale à l'Océan Pacifique.

M. Gmelin, un de ceux qui voyagèrent

par ordre de Cathérine II, dit ouvertement qu'il commettrait une imprudence digne de châtiment, s'il allait publier, sans la permission de sa cour, ce qu'il savait sur cet objet; il prévient en même-tems « que le monde « sera bien surpris quand le secret en de- « viendra public ». Pourquoi surpris? demande Engel (1), dans le livre qu'il a écrit sur cette navigation. « Parce que, dit-il, on « saura alors que le passage que la Russie « veut faire regarder comme impossible, est « bien praticable; car, ayant le projet de « s'approprier tout le pays qui est à l'est « et au nord de la Sibérie, elle cherche à « en éloigner les navigateurs anglais et ceux « de tontes les nations commerçantes (1)».

---

(1) *Mémoires et Observ. Geogr. et Crit. sur la Situation des Pays Septentrionaux de l'Asie et de l'Amérique avec un Essai sur la Route aux Indes par le nord*, pag. 219 et suiv., où il confute tout ce que les Russes ont publié contre la possibilité de la navigation dans la Mer Glaciale. *Hist. Gén. des Voyages*, tom. XXV, pag. 178.

(1) *V. l'excellent discours de M. le chev. Amoretti sur la véracité et l'authenticité de la relation de Maldonado.* FORSTER, *Hist. des Découv.*, tom. II.

Pourrait-on douter un moment de l'habileté du célèbre Cristophe Colomb dans la science nautique ? Cependant ce même Colomb, quoique le plus savant navigateur de son siècle, malgré qu'il eût sur les anciens plusieurs avantages, et la boussole, fut saisi de frayeur et d'étonnement dans son second voyage au nouveau monde. Comme la première fois il n'avait trouvé que des îles dans son voyage, il dirigea sa route plus au midi pour tâcher de découvrir un continent ; mais il se trouva tout-à-fait arrêté par les courans, dont l'étendue considérable, et la direction toujours opposée à sa route, l'obligèrent à retourner sur ses pas pour chercher terre à l'occident. Il s'imaginait que ce qui l'avait empêché d'avancer du côté du midi n'était pas des courans ; mais que la mer allait en s'élevant vers le ciel, et que peut-être se touchaient du côté du midi.

Cet obstacle subsiste encore aujourd'hui ; on ne peut aller des Antilles à la Guiane dans aucune saison, tant les courans sont rapides et constamment dirigés de la Guiane à ces îles : il faut deux mois pour le retour, tandis qu'il ne faut que cinq ou six jours pour venir de la Guiane aux Antilles. Pour y retourner,

on est obligé de prendre le large à une très-grande distance du côté de notre continent, d'où l'on dirige la navigation vers la terre-ferme de l'Amérique méridionale. Ces courans rapides et constans de la Guiane aux Antilles sont si violens qu'on ne peut les surmonter à l'aide du vent; et comme cela est sans exemple dans la mer Atlantique, il n'est pas surprenant que Colomb, qui cherchait à vaincre ce nouvel obstacle, et qui, malgré toutes les ressources de son génie et de ses connaissances dans l'art de la navigation, ne pouvait avancer dans ces plages du midi, ait pensé qu'il y avait quelque chose de très-extraordinaire, et peut être une élévation plus grande dans cette partie de la mer que dans une autre, car ces courans de la Guiane aux Antilles coulent avec autant de rapidité que s'ils descendaient d'un lieu plus élevé pour arriver à un endroit plus bas (1).

(1) L'observation et la connaissance des courans est un des points principaux de l'art de naviguer; mais ce qui rend la détermination de leurs cours et de leur direction si difficile, c'est la difficulté de trouver un point fixe en pleine mer. L'Académie Royale des Sciences avait proposé ce sujet pour le prix de l'année 1751, et les méthodes proposées par les auteurs

Tant il est vrai que dans les trop grandes entreprises, la plus petite circonstance malheureuse ou contrariante, peut troubler les idées et abattre le courage des mieux prononcés.

Mais que n'aurait pas dit Strabon à la conjecture de Colomb, s'il avait vécu après lui?

Pythéas, au reste, n'était pas un simple marin, qui agissait par routine, et parlait sans réflexion.

Casaubon, dans son savant commentaire sur la géographie de Strabon, a pensé en faveur de Pythéas, et a corrigé le texte de son auteur (1).

---

ont encore laissé beaucoup à désirer. Les principaux courans, les plus larges et les plus rapides, sont, 1.° près de la Guinée, depuis le Cap Vert, jusqu'à la baye de Hernandopo, d'occident en orient, fesant faire aux vaissaux cent-cinquante lieues dans deux jours; 2.° auprès de Sumatra, du midi vers le nord; 3.° entre l'île de Tala et la terre de Magellan; 4.° entre le cap de Bonne Espérance et l'île de Madagascar; 5.° entre l'île de Natal et le même cap; 6.° sur la côte du Pérou dans la mer du Sud du midi au nord; 7.° dans la mer voisine des Maldives, pendant six mois, d'orient en occident, et pendant six mois, en sens contraire.

(1) *Scripserat Pytheas terrae periodum, sive Pe-*

J'ai démontré qu'avant d'entreprendre son voyage, il avait acquis des connaissances suffisantes qui l'avaient rendu célèbre dans tout l'occident.

On sait aussi que Hipparque, l'un des plus savans astronomes de l'antiquité (1), ne trouva personne, parmi ses contemporains,

---

riplum, et quia in Gallia natus erat, de partibus septentrionalibus, plerique eum auctorem amplectebantur, et qui de vicinis regionibus potuisset fidelius, quam alii Graeci ante eum fuissent, scribere, praesertim qui, ut ipse ajebat, totam exteri, ac borei maris oram lustrasset..... Neque dubium, multa eum Graecos docuisse, quae prius ipsi non audivissent quidem, cujusmodi sunt quae de Thule scripserat.... Erastothenes vero Pytheam tanti fuit, singulas ejus sententias singula esse oracula existimare videatur.

(1) Hipparque, dont Pline fait tant d'éloges, était de Nicée, suivant Strabon, ou de Rhodes, selon Ptolémée. Il a travaillé au progrès de l'astronomie pendant 40 ans, depuis la 153.me olympiade, jusqu'à la 198.me, ou depuis l'an 168 avant J.-C. jusqu'à l'an 229. Il donna une description du globe céleste; il découvrit une nouvelle étoile; et par un travail plus qu'humain, il entreprit de compter toutes celles qui tombent sous la vue; et marqua la grandeur et la situation de chacune, ayant inventé les instrumens propres pour ces observations.

dont les observations fussent plus exactes de celles que Pythéas avait faites à Marseille, pour s'en servir à déterminer le parallèle de Bysance; et qu'Eratosthène, le plus habile géographe de l'antiquité, avait cité dans ses ouvrages les écrits de notre astronome marseillais: il en respectait les opinions, comme autant d'oracles; ce qui a été depuis confirmé par Merula dans son histoire de la Gaule (1).

« C'est en comparant ces débris insignifians d'un grand ensemble (dit à ce sujet le savant *Malte-Brun* (2)), que nous sommes restés convaincus, malgré l'autorité d'un Gosselin, que les découvertes de Pythéas lui appartiennent en réalité; et que les absurdités mises sur le compte de ce voyageur par les anciens et les modernes, disparaissent en grande partie, dès

(2) *Vixit et natus est Pytheas (in Massilia) geographus insignis non sedentarius, atque cogitationum aliis emensus, sed oculatus accuratusque ultimae septentrionalis plagae peragrator, atque detector primus, cujus situm exacte notavit, multaque, quae notatu digna occurrunt, diligentissime observavit.* P. Merula, *de Gallia*, p. 393.

(1) *Précis de la Géographie, p.* 101.

« qu'on admet dans les relations de Pythéas,
« ou dans les extraits qu'on en a donnés,
« l'emploi de deux stades différens ».

Je conviendrai de bonne foi que Pythéas avait encore, sur la structure du globe, bien de préjugés qui, avec certaines apparences, aidaient à le tromper. Il ignorait la rondeur de la terre, et entre autres idées fausses qu'il se fit sur la disposition des terres septentrionales, il crut y voir distinctement le ciel appuyé sur la terre, comme une voûte inclinée, et formant avec les extrémités une très-longue encoignure, où l'on était à l'étroit, et contraint de se baisser.

Strabon, le plus judicieux des anciens géographes, a bien bonne grace de fronder de pareilles relations; lorsqu'il se trompe beaucoup lui-même, soit en croyant les pays du nord inhabitables, soit en traitant de fable l'observation de la hauteur du solstice de Marseille, et de la découverte de la perpétuelle diminution des nuits, à mesure qu'on avance dans le nord aux approches du solstice d'été.

Ce qui démontre que Strabon, qui connaissait la rondeur de la terre et l'inégalité des déclinaisons du soleil, n'en tirait pas lui-même les conséquences convenables.

Tous les navigateurs déposent en faveur de Pythéas, et il est le premier qui ait fait prendre des précautions justes pour régler l'importante navigation du Nord, en nous apprenant l'avantage de s'y rendre au printems, et de prévenir le retour des glaces, et des longues nuits, qu'on ne pourrait éviter en s'y exposant aux approches de l'automne.

» Strabon, dit le savant M. Bougainville, » qui se déchaîne en toute occasion contre « ce voyageur, reproche aux deux astro- « nomes, (Eratosthène et Hipparque) la « confiance qu'ils ont eue dans ses relations, « et prétend réformer leurs latitudes. Mais « la fausseté visible de celles qu'il substitue « suffit pour les réfuter : je n'en citerai que « deux exemples. Le premier est la situa- « tion qu'il donne à l'île d'Hiernè, aujour- « d'hui l'Irlande (1) : il la place au nord de « l'île britannique, dont la partie septen- « trionale est dans son système sous le cin-

(1) *Pytheas ergo Massiliensis circa Thulem britannicarum insularum, maxime septentrionalium, ultimam esse ait, ubi tropicus aestivus arctici circuli vicem gerit.....Ego autem illum septentrionalem finem multo propius meridiem versus existimo. Qui enim*

« quante-deuxième degré de latitude, c'est-
« à-dire, plus avancée d'environ six degrés
« vers midi, qu'elle ne l'est réellement. Il
« avance qu'Hierné est presque inhabitable, à
« cause de la rigueur du froid ; et c'est dans
« cette île, qu'il pose les bornes septen-
« trionales de l'univers. »

« Le second exemple est la communication
« qu'il imagine entre la mer Caspienne,
« et la mer du Nord (1), quoique Hérodote
« eût formellement assuré que la première
« est un bassin exactement fermé de toutes
« parts, et sans aucune issue apparente, et
« que son sentiment eût été suivi par Aris-
« tote, qui l'avait fait vérifier ».

Des idées si peu justes donnaient-elles à Strabon le droit de taxer, comme il fait, d'ignorance tous les géographes, qui l'ont précédé ? On voit avec peine qu'un homme

---

hodie terras perlustrant ultra Hiberniam, nihil possunt referre, quae non longe versus septentrionem ante Britanniam jacet plane ferorum hominum domicilium, et propter frigus male incolentium; hic ergo finem constituendam censeo. STRABO, lib. XI, p. 115.

(1) *Includuntur partes Asiae Septentrionales Oceano usque ad ostium Caspii maris.* STRABO, lib. XI, p. 491.

tel que Strabon, qui joignit à beaucoup d'esprit une vaste érudition, ait pu tomber dans des erreurs si grossières, par la seule envie de contredire des écrivains célèbres : avec de pareilles dispositions rarement on use de son jugement, et presque toujours on abuse de ses connaissances.

La dernière objection proposée par Polybe, d'après le témoignage de Strabon, est fondée sur le peu d'éclaircissement, que les habitans de Marseille donnèrent à Scipion sur l'île britannique, sur Narbonne, et sur Corbilon (1), d'où il a conclu l'invraisemblance du voyage de Pythéas au cercle polaire (2). De

(1) On n'a pu parvenir jusqu'à-présent à déterminer la position de cette ville que Polybe dit avoir été une des plus puissantes cités des Gaules.

(2) *Super hunc fluvium* (le Liger) *prius emporium aderat Corbilo, de quo Polybius mentionem fecit cum Pytheas fabulamentorum memoriam faceret. Quod congredientibus quidem Scipioni Massiliensibus, neminem ullam memoratu dignam, cum a Scipione interrogaretur, referre potuit, neque de Britannia, neque de Narbone, neque de Corbilone, quae omnium eo in tractu urbium celeberrimae fuerant. Tanta sane Pytheas mentiri ausus est.* Strab., *Géogr.*, lib. IV., p. 181 et 182.

toutes les circonstances que ce fait présente, Strabon a choisi la moins juste et la moins naturelle. Loin de conclure, du silence des habitans de Marseille, qu'ils n'étaient point en état de satisfaire la curiosité de Scipion, il était plus raisonnable de croire, qu'ils feignirent d'ignorer ce qu'ils savaient en effet, pour ne point donner à un étranger des renseignemens, dont il aurait pu profiter contre les intérêts de la république.

M. de Bougainville a répondu victorieusement à cette objection en les termes suivans (1).

« Ce passage de Polybe est fort obscur « dans Strabon. Indépendamment du tour « de la phrase qui présente un sens si peu « clair, que Casaubon et Gassendi ne l'ont « pas entendu, il n'est point dit quel est le « Scipion qui fit ces demandes..... Gas- « sendi, dont l'opinion sur le tems auquel « a vécu Pythéas, est fondée sur ce pas- « sage, croit que c'est le père du premier « africain; et que c'est en conséquence de

(1) *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles Lettres*, tom. XXX, p. 315.

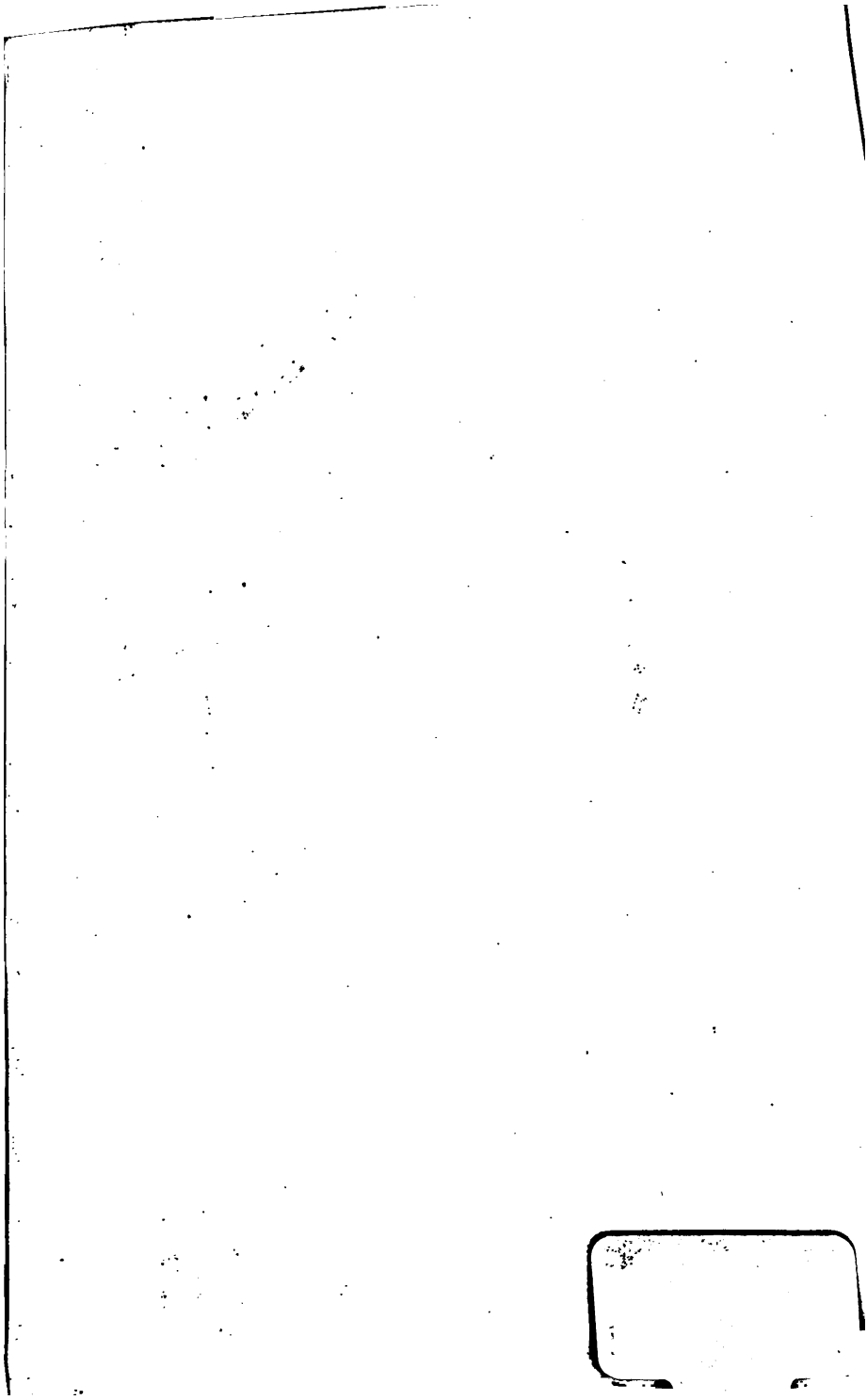
« ces questions, que l'astronome marseillais « fit ce voyage.

« Bayle qui donne le même motif au « voyage de Pythéas, mais qui le place sous « le règne d'Alexandre, suppose un Scipion « plus ancien, en avouant toutefois qu'il se- « rait difficile de marquer quel il est. Mais « puisqu'il est dit que Narbonne était alors « une des plus puissantes villes des Gaules, « ce ne peut être, ni le père du premier « africain, ni un Scipion plus ancien que « lui; car Narbonne ne subsistait pas de leur « tems. Polybe n'en fait aucune mention « dans sa description du passage d'Annibal « à travers la Gaule, quoiqu'elle se trouvât « sur la route de ce général. C'est donc du « second africain que Polybe a parlé. Il « détruisit Numance vers l'an 133 avant J.-C., « et c'est apparemment en passant par les « Gaules pour aller en Espagne, qu'il eut « avec les Marseillais la conversation dont « il s'agit. Cet entretien est donc postérieur « de 200 ans au moins à Pythéas : ainsi, « quand on rejeterait la raison que j'ap- « porte du silence des habitans de Marseille, « on ne serait pas encore en droit d'adopter « la conséquence que Polybe en tire contre

« la vérité du voyage de notre astronome:
« il s'en présente une plus naturelle; c'est
« qu'il était fort possible, que les révolutions
« arrivées dans la Gaule pendant ces deux
« siècles, eussent dérangé le commerce des
« Marseillais avec les Bretons, et qu'ils
« n'eussent plus aucune connaissance particu-
« lière de l'île britannique. Strabon nous assure
« que de son tems les voyageurs n'allaient pas
« au-delà de l'Irlande, et c'est sur cette raison
« qu'il se fonde pour traiter d'imposteur
« Pythéas, qui parlait dans sa relation des
« contrées plus septentrionales; raison trop
« faible pour mériter une réponse: il est
« étonnant que cet auteur n'ait pas fait ré-
« flexion que des connaissances de ce genre
« pouvaient aisément se perdre.

« Le voyage des Phéniciens autour de
« l'Afrique, sous le règne de Nécao, fut re-
« gardé comme une fable dans Hérodote,
« parce que depuis ce tems-là on n'avait
« fait le tour de l'Afrique que par mer: les
« découvertes des Portugais dans le 15.me
« siècle ont pleinement justifié l'historien
« grec à cet égard. Au reste, Polybe étant
« mort l'an 360 de Rome, 122 ans avant
« J.-C., ce passage, dans lequel il fait

TABLE

Des Paragraphes contenus dans ces Mémoires.

Épître.....Page III
Avant-propos.....» VII
Catalogue des Auteurs et Écrits cités dans cet ouvrage.....» XVI
§. I..... État de la Gaule lors de la fondation de la Ville de Marseille.....» I
— II..... Arrivée des Phocéens dans la Gaule. Fondation de Marseille..... 8
— III... Civilisation de Marseille; ses progrès dans le Commerce Maritime ; ses Colonies.....» 23
— IV... Gouvernement de Marseille; Religion; Sciences et Beaux-Arts.....»
— V..... Euthymènes.....» 53
— VI... Pythéas ; sa naissance.....» 69
— VII.. Observations astronomiques de Pythéas.» 73
— VIII. Flux et reflux de la Mer, indiqués par Pythéas.....» 89
— IX... Premier Voyage maritime de Pythéas..» 111
— X.... Second Voyage de Pythéas.....» 129
— XI... Troisième Voyage de Pythéas.....» 162
— XII.. Examen de la Critique des Voyages de Pythéas.....» 169